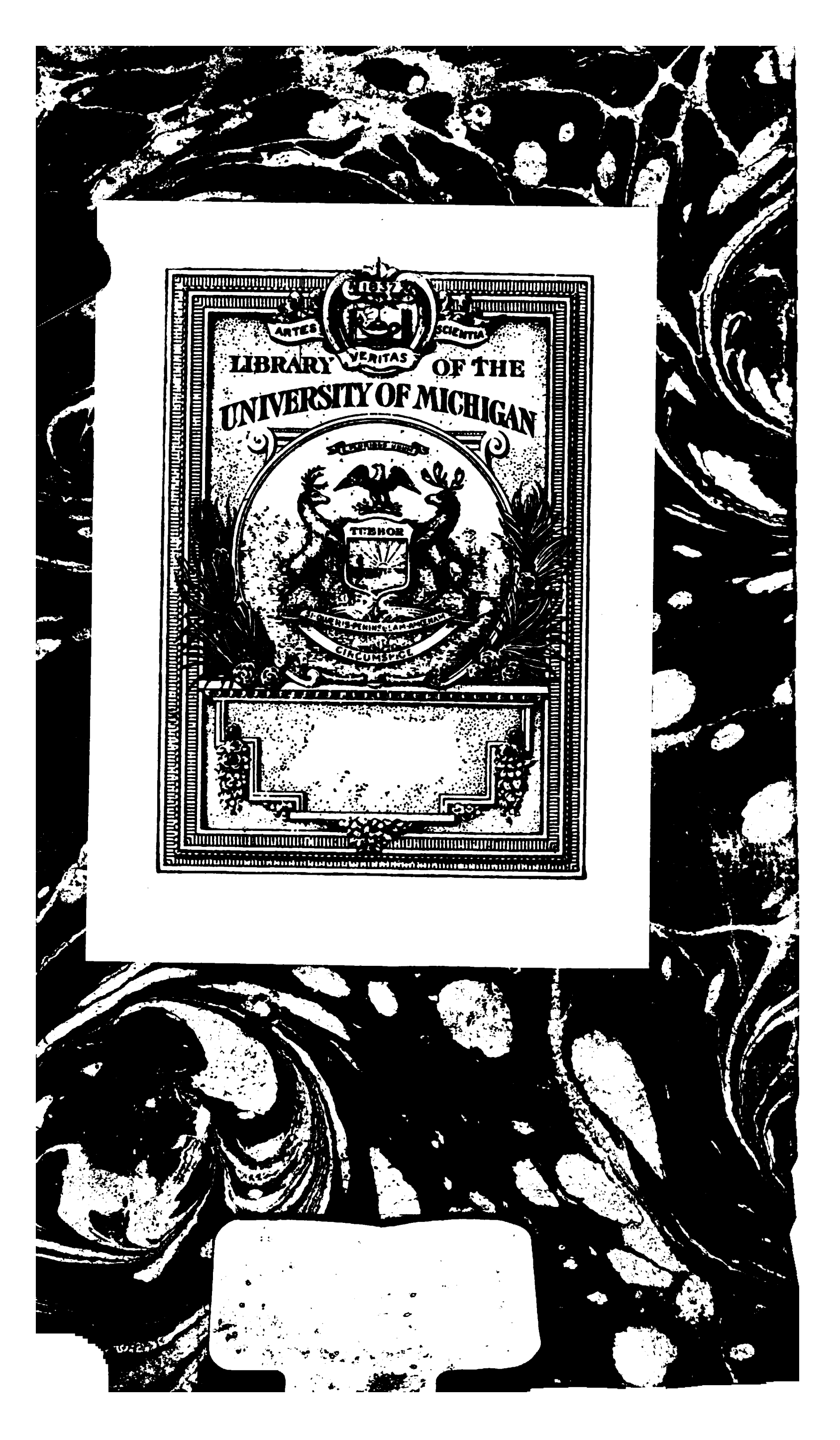
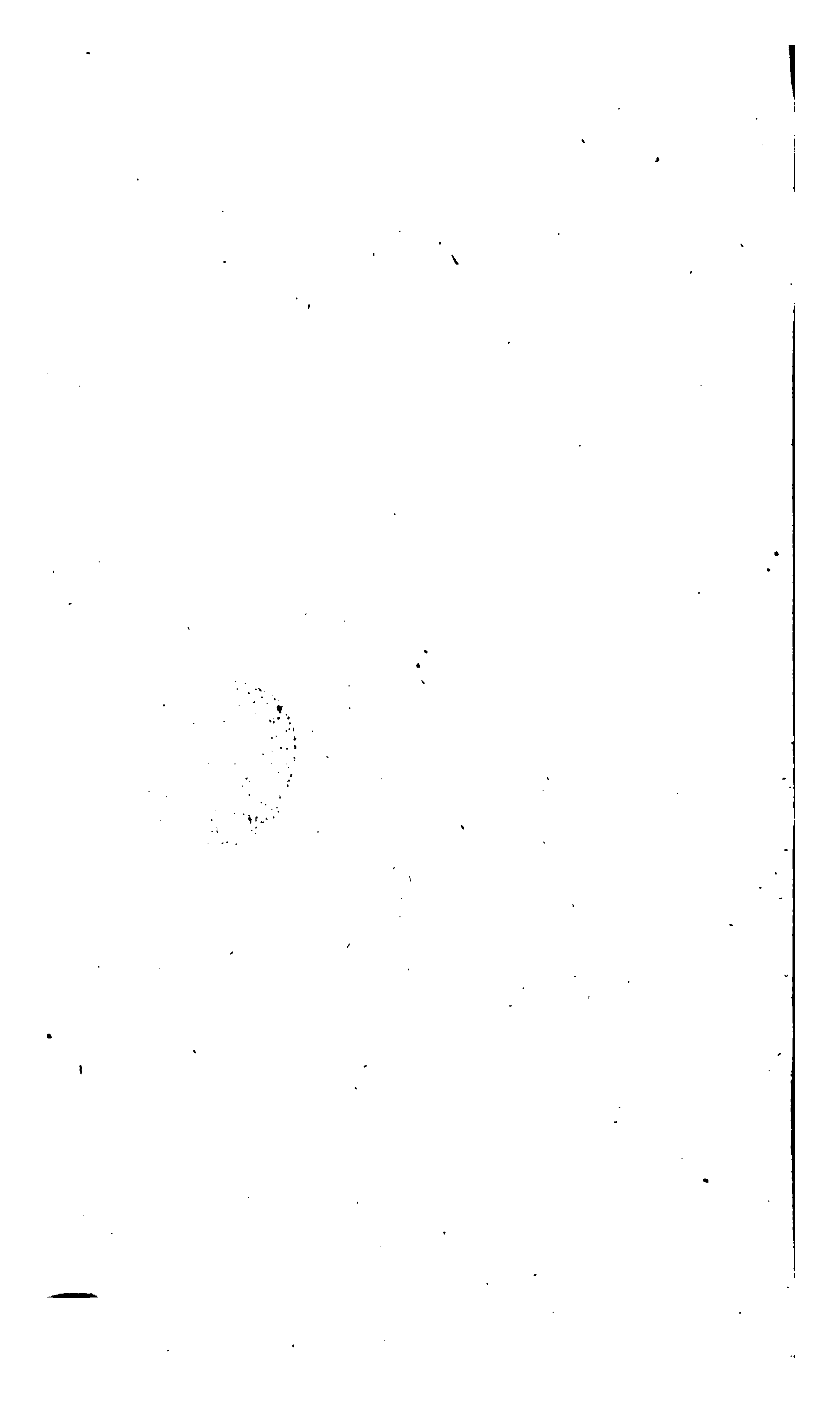

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





ŒUVRES

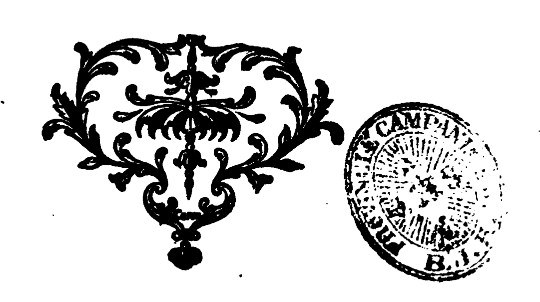
DE MONSIEUR

antoine

HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME NEUVIÉME.



A PARIS,

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE DES FABLES.

Contenues dans ce Volume.

A

B.

C

I

L

M

O

P



AU ROY.

LA BELLE ET LE MIROIR.

FABLE.

PRINCE, l'amour du Peuple & sa
chere espérance,
Soleil, qui commences ton cours;
Dont l'Aurore déja fait goûter à la France
Le présage des plus beaux jours :
Je te vouë (& mon zèle en ta bonté se fie)
Ces recits ingenus qu'Apollon m'a dictés,
Fables en apparence, en effet vérités :
De ton âge innocent, c'est la Philosophie.
La Morale au front sérieux,
Au geste grave, au ton severe,
T'ennuiroit; il est bon qu'elle rie à tes yeux,
Qu'elle badine pour te plaire.
Je l'égaye en mon Livre; un autre peut mieux
faire,
Prince; mais en attendant mieux,
Reçois de mes essais cette offrande sincere;

S'ils sont de quelque fruit, que j'en louërai les
Dieux !
Sous plus d'une riante image,
Les Devoirs des Rois sont tracez :
J'ose en dire beaucoup ; Si ce n'en est assez,
Quelque jour ton exemple en dira davantage.
D'ailleurs, ne vas pas négliger
D'autres points que j'adresse à tous tant que nous
sommes ;
Rien d'humain ne t'est étranger ;
Les grands Rois se font des grands Hom-
mes.
Travaille donc à l'Homme ; & quand il sera fait,
Le Roi viendra bien aisément s'y joindre :
Faire l'Homme est le grand objet ;
Et faire le Roi c'est le moindre.
Quels Hommes choisis vont t'aider
A consommer en toi cet important Ouvrage !
Le Vrai va t'être offert ; songe à le regarder,
Songe à l'aimer, & sur son témoignage
Fonde en ton cœur de solides vertus :
Car, lorsque des Leçons aura disparu l'âge,
Peut-être que ce Vrai ne se montrera plus.
Ce mot est effrayant. Qu'y faire ! c'est l'usage :
Tous les Rois sont flattés. Prince, pour l'Avenir
Contre les accidens songe à te bien munir.

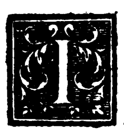
ON dit qu'un jour certaine Belle,
[Car je choisis tout exprès la Beauté,
Qui va de pair avec la Royauté :]
On dit qu'un jour la Demoiselle
Etoit à sa toilette, où son Miroir fidelle
Lui disoit en ami plus d'une vérité.
Vous êtes belle, il faut rendre justice ;
Lui disoit-il ; à quelque chose près,
Avec Venus vous entreriez en lice,
S'il falloit disputer d'attraits.
A quelque chose près, vous dis-je ;
Il faut qu'un peu de soin corrige
Certains défauts que je vous vois :
Défauts legers, ce sont des bagatelles,
D'accord ; mais tout importe aux Belles.
Que sert ce vermillon ? demandez-moi pourquoi
Vous altérez ainsi vos graces naturelles ?
Adoucissez un peu ces yeux ;
Ce souris moins marqué seroit plus gracieux :
Tous avis que la Belle approuve & songe à suivre.
Quand un grand monde la vient voir,
Elle se leve, & quitte le Miroir.
Le Cercle séducteur de Loüanges l'enyvre.
On loüa le faux teint, le regard, le souris ;
Rien n'y manquoit ; tout étoit grace ;
Tant fut dit, que la Belle oublia les avis
Qu'elle devoit à sa fidelle glace.

PRINCE, vous voyez bien que la Belle, c'eſt vous;
Que le Miroir, c'eſt plus d'un Sage
Qui par d'heureux conſeils veille à former pour nous
Un Roi parfait. Dieu béniſſe l'ouvrage.
Quand les Flateurs viendront, faites-vous un devoir
De rappeller toujours les avis du Miroir.





DISCOURS
SUR LA FABLE.



L me ſemble que pour les Ouvrages d'eſprit le Public n'entend guères ſes intérêts. Quand un Auteur réüſſit à certain point dans quelque genre, ce Public le comble d'éloges, & en cela il a raiſon; l'Auteur qui réüſſit n'eſt bien payé que par cet accueïl: mais on ne s'en tient pas aux ſimples applaudiſſemens; & ſur tout après la mort de l'Auteur (car les grandes réputations ſont preſque toûjours poſthumes) on ne ſe contente plus de l'élever au-deſſus de ceux qui l'ont précédé; on exclud d'avance des honneurs qu'on lui décerne, les Ecrivains qui pourroient les mériter

après lui. On déclare hautement que personne ne sçauroit désormais atteindre à sa perfection : ceux qui l'entreprendroient sont déja qualifiés de téméraires ; & on ne réserve que du mépris pour une émulation qui pourroit quelquefois être heureuse.

Cette disposition du Public n'est que trop propre à effrayer d'heureux génies, appellés par la Nature au même genre ; mais qui, découragés par cette exclusion imprudente, se détournent d'une carriere où ils ne voyent plus de lauriers pour eux. Ils sont contraints de s'ouvrir de nouvelles routes, où ils ne marcheront pas si heureusement ; & c'est le Public qui en les intimidant, s'est privé lui-même de ce qu'ils auroient fait de meilleur.

Si cependant quelque Auteur ose céder à son goût, & qu'il ait le courage de se présenter dans un genre où quelqu'autre a déja enlevé l'approbation générale, le Public, qui ne devroit être que son Juge, devient en quelque façon sa Partie : il se croit intéressé à ne

point démentir cet applaudissement exclusif qu'il a donné au premier Ecrivain ; & en prononçant qu'il étoit *inimitable*, on a conclu d'avance que le dernier ne l'a pas atteint.

On compare avec rigueur le nouvel Ouvrage à celui qu'on a déclaré le modele ; & de deux choses l'une : ou l'on n'y trouve que les mêmes graces ; & en ce cas l'Ouvrage ne va paroître qu'une *timide* imitation : ou l'on y trouve des beautés différentes : mais en ce cas on ne conviendra pas qu'elles soient également propres au genre; elles vont passer pour étrangeres, & dès-là pour des défauts. On ne songe pas qu'il y a plusieurs graces, qui sans se ressembler, peuvent se remplacer les unes les autres, & faire un plaisir égal, quoiqu'il ne soit pas le même.

Qu'on n'aille pas croire que cette réflexion soit tout-à-fait dictée par la vanité ; elle pourroit bien y avoir sa part sans mon aveu; je ne me vante pas d'être à couvert de ses surprises : mais je n'ai consideré la réflexion qu'en elle-

même, je ne m'en ferai l'application qu'en partie.

La Fontaine a recueïlli les plus belles Fables de l'antiquité, & il les a écrites avec une naïveté si élégante, qu'il a d'abord emporté tous les suffrages, & qu'il aura toûjours autant de partisans zélés que de lecteurs. Je me flate d'en être aussi touché que personne ; & son mérite au point que je le sens, a dû m'effrayer encore plus que sa réputation. Aussi ne me serois-je pas hazardé à écrire des Fables, si j'avois crû qu'il fallût être absolument aussi bon que lui, pour être souffert après lui : mais j'ai pensé qu'il y avoit des places honorables au-dessous de la sienne ; & je serois trop heureux d'obtenir cette approbation modérée ; qui, en me pardonnant de n'avoir pas les mêmes graces que La Fontaine, feroit honneur à ce que je puis avoir d'heureusement original.

N'y auroit-il pas même quelque justice à me compter en compensation des beautés qui me manquent, le mérite de l'invention que mon Prédécesseur

ne s'est pas proposé ? Il a donné aux Fables anciennes des agrémens tout nouveaux, & si précieux, qu'on ne sçait le *plus* souvent auquel on doit le plus, de l'Inventeur ou de l'Imitateur. Les embellissemens l'emportent quelquefois de beaucoup sur le fonds, quelque ingénieux qu'il puisse être : mais enfin ce fonds n'est pas à lui : son esprit n'avoit, pour ainsi dire, qu'une affaire ; & débarassé du soin de l'invention principale, il s'épuisoit tout entier sur les ornemens qui ne sont que les inventions accessoires. Pour moi (ceci doit m'attirer quelque indulgence) je me suis proposé des vérités nouvelles. A huit ou dix idées près, qui ne m'appartiennent que par des additions, ou par l'usage moral que j'en fais, il a fallu inventer les Fables pour exprimer mes vérités ; il a fallu enfin être tout à la fois & l'Esope & le La Fontaine. C'en étoit sans doute trop pour moi ; il ne seroit pas juste d'exiger que j'égalasse ni l'un ni l'autre ; & le Public doit être assez content, ce me semble, s'il ne

me trouve pas trop loin des deux.

Comme dans le cours de ce travail j'ai fait néceſſairement pluſieurs réflexions ſur la Fable, & que les Auteurs qui ont le plus réüſſi dans ce genre, ont cependant négligé d'en écrire, je crois qu'on me ſçaura quelque gré de communiquer là-deſſus mes idées, qui peuvent bien n'être ni aſſez exactes, ni aſſez approfondies; mais qui ſeront du moins pour les Lecteurs une occaſion d'y penſer; & il y a des gens pour qui l'attention ſeule eſt un aſſez bon Maître.

Je dirai donc quelque choſe de la Fable, tant par rapport à l'invention des faits & des images, que par rapport à l'exécution du deſſein, & aux ornemens qui y peuvent entrer. J'ajoûterai quelques jugemens ſur les Auteurs les plus célèbres dans ce genre: c'eſt une liberté qui m'a déja réüſſi en parlant de l'Ode: le ſuccès m'autoriſe à la même ſincérité; mérite dont on devroit ſe piquer un peu plus dans la Republique des Lettres, où ſur des choſes même indifférentes, on a ſouvent la foibleſſe de n'oſer dire ce qu'on penſe.

La Fable eſt une inſtruction déguiſée ſous l'allégorie d'une action. C'eſt un petit Poëme Epique qui ne le céde au Grand que par l'étendue, & qui moins contraint dans le choix de ſes perſonnages, peut choiſir à ſon gré dans la Nature ce qu'il lui plaît de faire agir & parler pour ſon deſſein; qui peut même créer des Acteurs, s'il lui en faut, c'eſt-à-dire, perſonifier tout ce qu'elle imagine. De la nature de la Fable.

Selon cette idée d'inſtruction déguiſée ſous l'allégorie d'une action, la Fable a dû plaire en tout tems & en tout pays: elle a plu en effet; & j'en vois deux raiſons bien naturelles: l'Amour propre eſt ménagé dans l'inſtruction; (cette raiſon regarde du moins les Fables adreſſées aux particuliers:) & l'eſprit eſt exercé par l'allégorie; cette raiſon eſt abſolument générale. Un Ouvrage ne ſauroit être mieux recommandé auprès des hommes que par ces deux titres. Ils n'aiment point les préceptes directs. Trop ſuperbes pour s'accommoder de ces Philoſophes qui ſemblent

commander ce qu'ils enſeignent, ils veulent qu'on les inſtruiſe humblement; & ils ne ſe corrigeroient pas, s'ils croyoient que ſe corriger fût obéir. D'ailleurs l'eſprit a une certaine activité qu'il faut ſatisfaire. Il aime à voir pluſieurs choſes à la fois, & à en diſtinguer les rapports; il ſe complaît dans cette pénétration adroite, qui ſçait découvrir plus qu'on ne lui montre; & en appercevant ce qui étoit couvert de quelque voile, il croit en quelque ſorte créer ce qu'on lui cachoit.

La vie que nous avons d'Eſope paſſe pour fabuleuſe; mais en tout cas, c'eſt une bonne Fable & qui prouve à merveille ce que je viens d'établir.

Il ſeroit toûjours heureuſement imaginé d'avoir fait de l'Inventeur de l'Apologue un Eſclave, & de ſon Maître un Philoſophe. L'Eſclave avoit à ménager l'orgueïl du Maître; il ne devoit lui dire certaines vérités qu'avec précaution; & le bon Eſope concilioit les égards & la ſincérité par l'Apologue. D'un autre côté le Maître ne devoit pas

être homme à s'en tenir à l'écorce ; il devoit tirer des fictions de l'Esclave, les instructions qu'il y renfermoit ; il devoit se plaire à l'artifice respectueux d'Esope, & lui pardonner la leçon en faveur de l'adresse & du génie. Voilà ce que nous sommes nous autres Fabulistes * & nos Lecteurs, à l'égard les uns des autres. Nous sommes des Esclaves, qui voulons les instruire sans les fâcher; ils sont des Maîtres Intelligens qui nous sçavent gré de nos ménagemens, & qui reçoivent volontiers la vérité, parce que nous leur laissons l'honneur de la deviner en partie.

De la vérité que la Fable doit renfermer.

Il faut donc se proposer d'abord quelque vérité à faire entendre ; & c'est l'avantage particulier de la Fable d'y forcer, pour ainsi dire, son Auteur. En beaucoup d'autres Ouvrages on peut se déterminer par ce que les faits ont d'a-

* Ce mot paroît encore nouveau ; mais il est établi par la Fontaine, à qui il appartenoit bien de donner les noms en cette matiere.

gréable ou de touchant, & les traiter ſeulement pour les traiter, ſans aucune vûë d'y renfermer quelque inſtruction. Mais ce ſeroit une choſe mönſtrueuſe d'imaginer une Fable ſans deſſein d'inſtruire. Son eſſence eſt d'être Symbole, & de ſignifier par conſéquent quelqu'autre choſe que ce qu'elle dit à la lettre.

La Vérité doit être le plus ſouvent morale, c'eſt-à-dire, utile à la conduite des hommes. La Fable eſt une Philoſophie déguiſée, qui ne badine que pour inſtruire, & qui inſtruit toûjours d'autant mieux qu'elle amuſe. Une ſuite de fictions conçuës & compoſées dans cette vûë, formeroit un Traité de Morale, préférable peut-être à un Traité plus méthodique & plus direct. La définition des vertus & des vices n'eſt qu'une ſimple ſpéculation qui ne paſſionne point. On apprend ſéchement que la libéralité tient le milieu entre la prodigalité & l'avarice ; & l'on croit fiérement être Philoſophe, parce qu'on définit le bien & le mal. La Fable ne s'embarraſſe pas de tout cet attirail dogmatique ; mais

en peignant le Vice & la Vertu de leurs vrayes couleurs, elle donne de l'éloignement pour l'un & du penchant pour l'autre, & elle fait sentir les Devoirs, ce qui est toûjours la meilleure maniere de les connoître. Socrate avoit dessein de donner ainsi un cours de Morale, animé d'exemples rians, qui fussent autant de préceptes dont l'agrément appuyât, pour ainsi dire, la solidité; & ce dessein étoit bien digne d'un Philosophe, qu'on appelloit la Sage-femme des pensées des autres: car je donnerois volontiers le même nom à la Fable. C'est la Sage-femme de nos sentimens & de nos réflexions, puisque par les images ingénieuses qu'elle nous présente, elle développe en nous ce germe de droiture & de justice que la Nature y a mis, & qui n'est que trop souvent étouffé par nos passions.

Un Fabuliste doit dédaigner ces vérités triviales, qui n'échappent pas aux plus stupides. Ce seroit un dessein ridicule d'imaginer une Fable pour prouver que nous sommes tous mortels: mais

c'en eſt un fort ſenſé, de nous dire que la Mort eſt preſque toûjours imprévûë à quelque âge qu'elle vienne ; & le Centenaire qui trouve mauvais que la Mort le prenne au pied levé, nous fait ſentir à propos combien nous ſommes imprudens d'agir toûjours comme ſi nous ne devions pas mourir.

Je mettrois preſque encore au nombre des vérités triviales, celles qui ont déja été maniées par la Fable, ſi ce n'eſt qu'elles ne l'euſſent pas été ſous une image aſſez heureuſe ; ce qui ſeroit une raiſon de les reprendre, pour les mettre dans leur véritable jour. Ce qui eſt manqué ne mérite pas l'égard qu'on auroit de n'y plus toucher.

Mais il n'y a point de milieu pour un Auteur, il faut inventer ou perfectionner : car à quoi bon, ſous prétexte de quelques vaines différences, redire ce que les autres ont déja dit ? Ces amas d'écrits qui ne multiplient que les mots & non pas les choſes, ſont l'opprobre de la Littérature, & le Public payera toûjours d'un juſte mépris ces Auteurs

vuides qui lui ſurprennent ſon temps ſous l'appas d'une fauſſe nouveauté.

La Vérité une fois choiſie, il faut la cacher ſous l'Allégorie, & à la rigueur, on ne devroit l'exprimer ni à la fin ni au commencement de la Fable. C'eſt à la Fable même à faire naître la vérité dans l'eſprit de ceux à qui on la raconte, autrement le précepte eſt direct & à découvert, contre l'intention de l'Allégorie qui ſe propoſe de le voiler. Par exemple, quand Eſope dit au Peuple qui ſe réjouiſſoit aux nôces d'un Tyran, la Fable des Grenouilles, qui s'allarmoient de ce que le Soleil alloit ſe marier; ſi un ſeul Soleil nous brûle, dirent-elles, qu'allons-nous devenir ſous dix ou douze Soleils qu'il va nous faire? C'étoit au Peuple à adopter ſans autre avis le jugement ſenſé des Grenouilles, & à corriger ſa joye ridicule, ſur un évenement qui devoit l'allarmer : mais pour nous, qui propoſons nos Fables à tous les hommes, il nous convient d'en uſer autrement. Comme nous avons aſ-

De la Moralité.

faire à toutes ſortes de Lecteurs ; que nous ſommes trop fins pour les uns, tandis que nous ſommes trop ſimples pour les autres, & qu'il n'eſt pas poſſible de ſe proportionner tout à la fois à tous ; nous faiſons bien d'indiquer le fruit de la Fable, & d'en mettre aſſez pour les moins éclairés, au péril d'en mettre trop pour l'habile, qui par cela même qu'il eſt habile, nous pardonne cette ſuperfluité, qui ne l'eſt que pour lui.

D'ailleurs comme nos Lecteurs ne ſont pas le plus ſouvent dans les circonſtances de la Fable qu'ils liſent, leur intérêt n'éveille pas aſſez leur attention ; ils ne ſont pas aſſez déterminés à s'appliquer l'Image, & il eſt bon de ſuppléer par une réflexion diſtincte à ce que leur indifférence laiſſeroit échapper.

Tout cela prouve, ce me ſemble, que la Morale eſt bien mieux placée à la fin qu'au commencement de la Fable. Si vous la mettez à la tête, vous émouſſez le plaiſir de l'Allégorie ; je n'ai plus qu'à juger de ſa juſteſſe, mais je ne puis avoir l'honneur d'en pénétrer le ſens, & je

suis fâché que vous ne m'en ayez pas crû capable. Si au contraire vous la renvoyez à la fin, mon esprit fait dans le cours de la Fable tout l'exercice qu'il peut faire, & je suis bien aise en finissant, de me rencontrer avec vous, où je vous suis obligé de m'apprendre mieux que je ne pensois.

La Fontaine commence la Fable de l'Alloüette & de ses Petits avec le Maître du Champ, par ce Proverbe : *Ne t'attends qu'à toi seul* : c'est la maxime qu'Esope avoit dessein de prouver par la Fable même : or après cette préparation, quand les Petits disent à leur Mere que le Maître du Champ a donné ordre à son Fils d'assembler ses Amis ou ses Parens pour couper le bled le lendemain, je préviens sans mérite la réponse de l'Alloüette à ses Petits ; & la maxime préliminaire m'a déja averti que ni les Amis ni les Parens ne viendront ; au lieu que si on l'avoit reculée jusqu'au dénouëment, j'aurois eu jusques-là le plaisir amusant de la suspension, ou, ce qui est plus flateur, le mérite

de prévoir ce qui devoit arriver. L'esprit est jaloux de toutes les preuves qu'il peut se donner à lui-même de sa pénétration, & il ne sçauroit voir sans quelque dépit qu'on lui enleve les occasions de se faire honneur. Le grand Art est de lui en ménager le plus qu'il est possible ; & nous pouvons compter alors sur sa reconnoissance ; il nous trouvera fins & ingénieux selon que nous lui donnerons lieu de l'être lui-même.

Des Images. Le choix de l'Image sous laquelle on veut cacher la vérité, exige plusieurs conditions. Elle doit être juste, c'est-à-dire, signifier sans équivoque ce qu'on a dessein de faire entendre. Elle doit être une, c'est-à-dire, que tout doit concourir à une fin principale, dont on sente que tout le reste n'est que l'accessoire. Elle doit être naturelle, c'est-à-dire, fondée sur la Nature, ou du moins sur l'Opinion. Ces conditions sont prises de la nature même de notre esprit, qui ne sçauroit souffrir qu'on l'embarrasse, qu'on l'égare, ni qu'on le trompe:

car je ne puis m'empêcher, au péril d'une digreſſion, de faire ici une réflexion générale. C'eſt dans la nature de notre eſprit *qu'il* faut chercher les regles. Elles n'ont point été l'effet du caprice ni du hazard ; on les a fondées d'abord ſur l'expérience de ce qui a plu, en attendant qu'on découvrît pourquoi les choſes qui plaiſoient devoient plaire : découverte qui affermit les regles bien plus sûrement que l'expérience ; car l'expérience eſt fautive ; & comme on n'y démêle pas aſſez les circonſtances particulieres qui influent ſur l'effet principal, on n'eſt que trop ſujet à ſe tromper ſur les cauſes ; ſoit en ne les embraſſant pas toutes : ſoit en ne les appréciant pas ce qu'elles valent ; ſoit en prenant ſouvent l'une pour l'autre : au lieu que la raiſon générale de l'agrément des choſes priſe du rapport qu'elles ont avec notre intelligence, eſt un principe auſſi invariable que la nature même de notre eſprit & qui nous met en état d'uſer toûjours habilement des circonſtances particulieres, au profit

du dessein que nous nous proposons.

L'Image péche contre la Justesse, quand elle ne présente pas assez distinctement une vérité. Esope dit qu'un Lion déchiroit un Boeuf : un Voleur vint lui en demander sa part ; il la lui refusa. Un Voyageur, au contraire, n'osoit l'approcher, & le Lion lui donna la moitié du Boeuf. Qui devineroit que c'est-là l'Image de la Modération & de la récompense qu'elle mérite ? Cette idée se marie-t-elle bien avec l'effroi du Voyageur ? Je crois que ceux qui ont cousu la Morale à cette Fable n'ont été contens ni d'eux ni de l'Inventeur qui les a embarassés à chercher son sens, & qui les a réduits, faute de mieux, à en donner un si mal figuré par l'Image.

L'Image péche contre l'Unité, quand tous les traits ne s'en réünissent pas à un certain point de vuë. Deux Pigeons s'aimoient en freres. L'un veut voyager contre l'avis de l'autre ; il voyage en effet : il essuie mille dangers dans sa course ; le Pigeon sédentaire souffre tous les dangers qu'il craint pour son

ami ; le Voyageur revient enfin après avoir évité vingt fois la mort ; & voilà desormais nos Pigeons heureux. Je ne sçai ce qui domine dans cette Image, ou des dangers du voyage, ou de l'inquiétude de l'amitié, ou du plaisir du retour après une longue absence ; & je demeure vuide au milieu de cette abondance d'idées que je ne sçaurois réduire en une. Si au contraire le Pigeon voyageur n'eût pas essuyé de dangers, mais qu'il eût trouvé les plaisirs insipides loin de son ami, & qu'il eût été rappellé près de lui par le seul besoin de le revoir ; tout m'auroit ramené à cette seule idée, que la présence d'un ami est le plus doux de tous les plaisirs.

Une Image péche contre la Nature, quand elle n'est pas conforme aux idées qu'on a des choses. Le Lion fait société avec la Génisse, la Chévre & la Brebis. Ils conviennent de partager entre eux le butin. On prend un Cerf que le Lion partage en quatre, & dont il prend trois parts sur différens droits qu'il allégue, en menaçant qui osera toucher à la qua-

triéme. Cette société n'est pas naturelle. Le Lion choisit fort mal ses Chasseurs. Les trois Associés ne peuvent lui servir de rien, & ils sont d'ailleurs trop timides pour se lier avec un Chasseur, dont ils sont eux-mêmes le Gibier.

Veut-on encore une Image plus vicieuse ? Un Lion devient amoureux d'une Fille ; il la demande en mariage, & il se laisse couper à ce prix les griffes & les dents ; imprudence qui lui coûte la vie. La supposition de cet amour est d'autant plus ridicule, que l'Inventeur la hazarde sans besoin ; car le besoin en pourroit justifier la témérité : mais loin d'en être réduit à feindre un prodige si absurde pour marquer l'imprudence des Amans ; il avoit à choisir entre mille autres Symboles, qui l'auroient également représentée sans contredire la Nature. Elle fournira toûjours assez de justes Allégories pour les différens besoins de la Morale, sans qu'on soit obligé pour cela de lui faire aucune violence ; & l'Art consiste à y mesurer ingénieusement ses fictions.

Voici au contraire une Image qui ſatisfait pleinement aux trois conditions que je crois néceſſaires. Un Souriceau s'éloigne de ſa Mere pour voir le monde. Il ne va pas loin, que la frayeur l'oblige de revenir au logis. Il raconte à ſa Mere qu'il a rencontré un Animal dont l'air menaçant l'a épouvanté, & l'a empêché de faire connoiſſance avec un autre, qui lui paroiſſoit fort ſimpatiſant avec les Souris. Sur la peinture qu'il fait du Coq & du Chat, ſa Mere le déſabuſe, & lui apprend que l'Animal qui lui a fait peur, ne veut aucun mal aux Souris; au lieu que l'Animal qui lui plaiſoit tant en eſt l'ennemi irréconciliable. Cette Image eſt juſte; car que peut-elle ſignifier autre choſe, ſinon qu'il ne faut pas juger des gens ſur la mine? Elle eſt une; toutes les circonſtances en ſont ſubordonnées au faux jugement du Souriceau. Elle eſt naturelle; les caractéres des Animaux y ſont exactement rendus. C'eſt en tout ſens le modele d'une bonne Fable; & ſa ſimplicité même y met un nouveau mérite.

J'ai remarqué qu'il ſuffiſoit que l'Image fût fondée ſur l'opinion ; & j'ajoûte, ſur une opinion même dont on eſt revenu. Le Fabuleux a dans cette matiere tous les droits de la Vérité. Le chant mélodieux du Cigne mourant, ne peut être reproché à un Fabuliſte, qui en ſçait faire un bon uſage. On ne croit plus le fait, mais on ſçait qu'il a été cru ; & c'eſt une autre eſpéce de fait qui plaît aux Sçavans ; tandis que pour eux-mêmes & pour les autres la célébrité de l'opinion lui tient lieu de réalité, & lui acquiert tous les priviléges d'une vérité de ſymbole, & de pure comparaiſon.

Des Acteurs de la Fable.

A l'égard des Acteurs de la Fable, les Animaux ſe préſentent d'abord : ils en paroiſſent même à quelques gens les Perſonnages eſſentiels, ou du moins privilégiés, & le ſeul mot de Fable réveille en eux l'idée des Animaux parlans.

Il eſt vrai que des Animaux ſont de fort bons Acteurs de cette ſorte d'Al-

légorie. C'est une espéce si voisine de la nôtre, qu'on n'a presque eu besoin que de leur prêter la parole pour en faire nos semblables. Tout ce qu'ils font a un si grand air d'intelligence, qu'on a jugé de tout tems qu'ils agissoient avec connoissance. Il n'y a que l'intrépide Cartésianisme qui a pu le leur disputer ; mais c'est peut-être une débauche du raisonnement, d'en avoir osé faire des machines.

Esope a donc bien fait de saisir la ressemblance, & de faire jouer les moeurs par des Acteurs qui y sont si propres. Nous avons beaucoup de disposition de notre part à nous prêter là-dessus à la fiction. Quand les actions des Animaux sont bien vraies, les sentimens & les discours qu'on leur prête, nous le paroissent aussi. Il nous semble presque qu'on n'a fait que traduire leur Langue, & qu'il ne nous manque que de l'entendre, pour vérifier tous les jours ce qu'on leur fait dire. Qu'il me soit permis de prévenir là-dessus une chicane qu'on m'a faite, & dont on ne s'est peut-être

avifé que par moi. Quand Efope débitoit la Fable de l'Ecréviffe, qui réprimande fa fille de n'aller pas droit, & à qui fa fille répond : *Allez droit vous-même, & je vous imiterai* : on ne lui difoit pas que la Fable étoit mal choifie pour avertir une Mere de donner un bon exemple à fa Fille, & que la comparaifon n'étoit pas jufte, en ce que la mere de notre efpéce pouvoit changer de conduite, au lieu que la mere Ecreviffe ne pouvoit pas aller droit. On ne preffoit point ainfi la comparaifon, & l'on fe contentoit du premier afpect de reffemblance qui fe trouve entre les deux meres. On m'a fait cependant des objections auffi frivoles ; mais on doit fçavoir que nous donnons les propriétés des Animaux, quoique néceffaires & invariables, pour l'image de nos penchans les plus libres ; & qu'on n'a pas droit de nous reprocher la comparaifon, pourvû que nous ne la donnions que du côté qui reffemble.

Quoique les Animaux foient des Acteurs fi convenables, ce ne font pas les

ſeuls qui ont droit à la Fable. Uſons ſans ſcrupule des priviléges qu'Eſope nous a tranſmis. Introduiſons à notre choix les Dieux, les Genies & les Hommes ; Faiſons parler les Animaux & les Plantes ; Perſonifions les Vertus & les Vices; Animons ſelon nos beſoins tous les Etres. Que, s'il le faut, la Source ſe plaigne encore du Ruiſſeau ; Que la Lime ſe mocque du Serpent ; & que le Pot de terre & le Pot de fer raiſonnent encore, & voyagent enſemble.

Les Acteurs les moins uſités & les plus bizarres deviennent naturels, & méritent même la préférence ſur d'autres, dès qu'ils ſont les plus propres, ſoit par l'agrément, ſoit par la juſteſſe, à repréſenter la vérité dont il s'agit. D'ailleurs cette diverſité nous donne lieu de varier nos images, & de promener l'imagination d'objets en objets ; tandis que l'eſprit marche de vérités en vérités.

Quand l'Auteur a une fois imaginé ſa Fable, qu'il a ſa Vérité, ſes Images Du ſtile de la Fable.

& ses Acteurs, il ne lui reste plus qu'à lui donner dans l'exécution toutes les graces dont elle est susceptible, & à l'enrichir des détails & des sentimens que le fonds comporte : car il n'y a pas de fonds si heureux qui ne puisse périr entre des mains qui ne sçavent pas le manier, ou qui négligent de lui donner sa meilleure forme. La même justesse qui a dû présider à l'invention principale, doit veiller encore avec une attention délicate à l'arrangement de chaque partie, qui devient elle-même un nouveau tout, à mesure qu'il faut la rendre. Ce n'est pas assez que chaque partie soit à sa place ; elle y doit être avec la proportion & les graces qui lui conviennent, par rapport au tout ; & ce n'est que ce soin continu des détails qui peut donner aux Ouvrages un mérite constant, & pour ainsi dire, une beauté de ressource. La pensée dominante emprunte presque toujours son effet des pensées accessoires qui l'accompagnent, & qui forment avec elles ces assortimens qu'on appelle Force, Grace, Elégance ou Finesse, &

qui par le mauvais choix, ſont auſſi la ſource des défauts contraires.

Le Familier eſt le ton général de la Fable. Comme les Animaux en ont été les premiers Acteurs, on a cru les élever aſſez, en leur prêtant notre langage le plus ordinaire; & l'on s'en eſt tenu à les faire parler auſſi ſimplement qu'ils agiſſent. Quand les autres Perſonnages y ſont ſurvenus, le ton étoit déja pris: on a voulu le ſoutenir, & les Dieux mêmes, malgré leur majeſté, ont ſubi là-deſſus la loi générale.

On a eu raiſon de maintenir la Fable dans cet uſage. Le ſtile familier eſt bien plus propre à l'inſinuation, que le ſtile ſoutenu: celui-ci eſt le langage de la méditation & de l'étude: celui-là eſt le langage du ſentiment. On eſt en garde contre l'un; on ne ſonge pas à ſe défendre de l'autre; & l'inſtruction exercera toujours ſes droits ſur nous d'autant plus ſûrement, qu'elle en paroîtra moins jalouſe: l'appareil & l'air compoſé nuiſent plus à ſon regne qu'ils n'y ſervent.

Mais ce Familier que demande la Fable, ne laiſſe pas d'avoir ſon élégance ; & malgré l'air aiſé qui le caractériſe, ſes beautés ſont peut-être plus difficiles à trouver que celles du ſtile ſoutenu : celui-ci à beaucoup près n'a pas tant de nuances que l'autre. On ſent bien mieux ſi l'on eſt loin du langage vulgaire, qu'on ne ſent, en parlant ce langage, ſi l'on en a fait le choix le plus heureux pour l'occaſion dont il s'agit ; & c'eſt cependant de ce choix heureux que dépend tout le charme du Familier. L'expreſſion ſoutenue impoſe & ſéduit encore, quoique ce ne ſoit pas la mieux choiſie, au lieu que la familiere ne peut s'attirer de reſpect que par la juſteſſe & le bonheur de l'application.

Que l'Auteur de Fables ſoit donc attentif au choix de ſes expreſſions & de ſes tours ; que ſous prétexte de familiarité, il ne ſe permette jamais rien de négligé ni d'inſipide ; qu'il ſe propoſe par tout une fineſſe naïve, & qu'il travaille d'autant plus, que ce qu'il dit doit paroître ne lui avoir rien coûté.

Ainsi le Familier de la Fable a différens degrés, selon les sujets qu'elle traite & les personnages qu'elle employe. Il peut arriver même que la matiere y résiste absolument ; & en ce cas il faut être magnifique, sans scrupule ; car c'est aux convenances à décider de tout, & l'Art les reconnoît pour les Arbitres des regles.

Avec ce choix constant d'un Familier ingénieux, songeons encore à animer nos récits de ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux, & trouvons l'art d'attacher l'esprit aux plus petits objets, non par des ornemens ambitieux, mais seulement par des peintures enjouées & amusantes.

Une source du Riant dans la Fable, c'est de transporter aux Animaux des dénominations humaines, *Maître Corbeau, Compere Renard*, *sa Majesté Lionne*. Ce badinage dirigé par de fines convenances, a d'ailleurs son étendue & sa fécondité : comme je donne aux Animaux des dénominations humaines, j'en donne de même à tout ce qui leur appar-

tient. Leur eſpéce eſt une République ; l'aſſemblée de pluſieurs, une Diéte, un Sénat ; leurs inſtincts différens ſeront des Reglemens & des Loix ; Maſcarade ingénieuſe qui ne và pas à les faire méconnoître,mais ſeulement à nous mieux repréſenter en eux, & qui offre tout à la fois à l'imagination, & l'Animal, & l'Homme joué ſous ſon nom.

Une autre ſource du Riant c'eſt d'appliquer quelquefois de grandes comparaiſons aux plus petites choſes. Outre l'eſpéce de traveſtiſſement ſous lequel on offre alors le prétendu Sublime, il y a encore une gaieté philoſophique à raprocher ainſi ce que nous admirons le plus de ce qui nous paroît le plus mépriſable, & à nous faire ſentir tout à coup une Analogie très-étroite entre le Petit & le Grand.

Deux Coqs vivoient en paix ; une Poule ſurvint ;
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye !

L'Auteur semble regarder les deux événemens du même œil; je sens avec lui la parité essentielle des deux faits; & je me moque de la fausse grandeur, que j'attachois auparavant à l'un des deux.

Il s'offre assez d'occasions du Gracieux; & les descriptions, sur tout, en sont le siége ordinaire. Il ne faut pas manquer d'en répandre dans les Fables, autant que le sujet en peut souffrir, sans pourtant se laisser entraîner au plaisir de décrire, de façon que la description devienne un écart. Ce qu'il y a de plus heureux en ce genre, est que la description soit le fait même. Telle est la Fable du Roseau & du Chêne, aussi-bien que celle de Borée & du Soleil.

Mais ce n'est pas assez de s'en tenir à ces descriptions dominantes que les moins habiles ne manqueroient pas: le génie doit avoir d'autres ressources pour en semer par tout; il peut peindre, chemin faisant, tout ce qui s'offre, & souvent une épithete bien choisie, est une courte description dont les graces sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont

moins attendues ; & que ſans nous retarder en rien, elles nous tiennent, pour ainſi dire, compagnie dans l'action que nous voulons ſuivre.

Si je n'ai pas confondu le Riant & le Gracieux, qu'on prend ſouvent l'un pour l'autre, c'eſt qu'il me ſemble qu'on en doit faire quelque différence. Le Riant eſt caractériſé par ſon oppoſition au Triſte & au Sérieux, au lieu que le Gracieux s'oppoſe ſeulement au Déſagréable & Rebutant.

Les Réflexions ſont encore un des ornemens de la Fable ; mais elles en doivent prendre le ton dominant, & être auſſi naturelles dans leurs expreſſions, qu'amenées naturellement par le ſujet. La Fontaine dit :

Certaine Fille, un peu trop fiere,
Prétendoit avoir un Mari
Jeune, bienfait & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux : notez ces deux points-ci.

Cette Réflexion, car c'en eſt une, quoi-

qu'elle ne soit pas déployée, & que l'Auteur ne la fasse qu'en avertissant de la faire ; cette Réflexion, dis-je, plaît par le naturel même, parce que loin d'être recherchée, toute ingénieuse qu'elle est, elle naît presque nécessairement du fait ; & que ces deux conditions que la Fille exige, présentent d'elles-mêmes à l'esprit l'opposition qu'elles ont l'une à l'autre.

Ajoûtez que cette Réflexion rapide, semblable, si j'ose parler poëtiquement, à ces Nymphes qui couroient sur les épics sans les faire plier, n'apporte aucune gêne à la narration ; & l'on diroit qu'au lieu d'en être interrompuë, elle en devient plus vive & plus legere ; ces sortes de traits jettent du sens & de la solidité dans la Fable ; & sans nuire à la vérité totale & essentielle, ils y répandent d'autres vérités surnumeraires, que le Lecteur est bien aise de recueillir en passant ; acquisition d'autant plus flatteuse, qu'il avoit moins lieu d'y compter.

Je ne souhaiterois plus rien à l'Au-

teur de Fables, ſi ce n'eſt d'être fidele au Sentiment, & de le peindre toujours avec la naïveté qui le caractériſe ; car j'oſe encore diſtinguer le Naturel & le Naïf. Le Naturel renferme une idée plus vague, & il eſt oppoſé en général au Recherché, au Forcé; au lieu que le Naïf l'eſt particulierement au Refléchi, & n'appartient qu'au Sentiment.

Le Sublime, ſelon cette idée, peut être naïf. La réponſe du vieil Horace à la queſtion qu'on lui fait ſur la conduite de ſon Fils; que vouliez-vous qu'il fît contre trois? *Qu'il mourût.* Cette réponſe eſt naïve, parce que c'eſt l'expreſſion toute nuë du ſentiment de ce Romain qui préfére la mort de ſon Fils à ſa honte. Il ne répond pas préciſément à ce qu'on lui demande ; il dit ſeulement ce qu'il ſent. Ce n'eſt que dans le Vers ſuivant que la Réflexion ſuccéde à la Naïveté.

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Il raiſonne dans ce Vers, il n'a fait que ſentir dans le premier.

Les occasions du Naïf sont peut-être plus fréquentes dans la Fable, & l'éloge de La Fontaine est de n'en avoir guères manqué. Dans la Fable du pot au lait, le discours qu'il prête à sa Laitiere est un chef-d'œuvre de naïveté, d'autant plus singulier, que sous l'apparence du raisonnement le plus suivi, le sentiment se montre dans toute sa force, ou pour mieux dire, dans toute son yvresse.

Au reste, ce n'est pas par l'imitation servile d'aucun Ecrivain, qu'on peut parvenir à rassembler toutes ces beautés. Il ne faut songer qu'à imiter la Nature; imitation qui fait seule les Originaux, mais bien différente de celle que la plûpart des Auteurs s'imposent. Quand un Auteur veut écrire dans un genre, il étudie les Maîtres en ce genre-là; & malheureusement ce qu'il appelle les étudier, c'est remarquer de mémoire leurs phrases, leurs expressions & leurs tours; c'est faire au stile une attention purement Grammaticale, sans songer que ce stile n'est qu'un certain choix & un cer- De l'imitation.

tain ordre d'idées, ſuite néceſſaire de la maniere dont l'écrivain apperçoit & ſent les choſes ; & qu'il faudroit beaucoup plus penſer au caractére d'eſprit, qui produit ce choix & cet arragement de mots, qu'au choix & à l'arrangement même qui s'offriroit en pareille occaſion, à quiconque ſentiroit comme l'Ecrivain qui les employe.

Le bon goût ne s'acquiert point par ces Remarques ſerviles & de pures minuties, il doit ſe former par la lecture des meilleurs Ecrivains ; comme la politeſſe s'apprend par le commerce du grand monde. On ne s'y propoſe pas d'imiter préciſément les manieres de perſonne ; ceux qui s'en tiendroient là ne parviendroient qu'à une affectation ridicule & provinciale : mais à force de voir avec plaiſir les égards délicats que les gens polis ont les uns pour les autres, on parvient à cette politeſſe générale, qui n'eſt qu'un ſentiment prompt des bienſéances, & que chacun aſſaiſonne différemment, ſelon ſon humeur & ſon caractére perſonnel.

Rien n'eſt plus dangereux que de vouloir être ce qu'eſt un autre ; il en arrive ſouvent qu'on n'eſt ni lui ni ſoi-même. On ſe dépoüille de ſon propre caractére, qui ménagé judicieuſement, auroit peut-être eu ſes graces ; & l'on ne ſçauroit revêtir ce caractére étranger qu'on a en vûë, & qui n'eſt pas fait pour nous.

Je crois donc que quand on veut travailler dans un genre, il faut ſe faire une idée juſte des différentes beautés qu'il exige, s'habituer à les ſentir & à les reconnoître, exercer la ſoupleſſe de ſon eſprit de ce côté-là, & puis, ſans aucune vûe d'imitation particuliere, ſe laiſſer entraîner à ſon ſujet ; en un mot, travailler d'abondance, de goût & de ſentiment, ſans captiver ſon génie ſous aucun autre.

Voilà en général ce que j'avois à dire de la Fable. J'aurois pû deſcendre dans un plus grand détail ; mais il eſt bon de laiſſer quelque choſe à faire au Lecteur : & c'eſt à ſes réflexions à rendre le Traité complet.

Il ne me reste qu'à parler des Fabulistes les plus célébres, & je commence par l'Inventeur.

Esope. Esope est en possession de ce titre; & sans discuter s'il y en a eu d'autres avant lui, il suffit qu'il ait fait de cet Art un usage assez ingénieux pour mériter qu'on perdît le souvenir de ses Prédécesseurs, & même qu'on réünît sous son nom, tout ce qui s'étoit fait de mieux dans ce genre.

Ceux qui nous ont laissé sa Vie se plaisent à exagérer la difformité de son corps. On a pris l'esprit de la Fable dans ce qu'on a écrit de lui; & peut-être ne lui donne-t-on un corps si monstrueux que pour faire un plus grand contraste avec la beauté de son esprit & la droiture de son cœur.

A suivre l'idée que donnent ses Ouvrages, il composoit ses Fables selon les occasions. C'étoit un Censeur allégorique, qui présentant à chacun l'image de sa situation, lui donnoit lieu de penser ce que lui-même ne disoit pas expressé-

ment. Content de renfermer la Leçon dans l'Image, il laissoit à l'Auditeur le plaisir de l'en tirer.

Il étudioit apparemment dans les Animaux ce qu'ils ont chacun de singulier, pour en faire autant de Symboles qu'il employoit ensuite selon les circonstances. Il est si vrai & si fidele à la Nature dans la plûpart de ses Fables, que je n'ose lui imputer celles qui me paroissent bizarres & forcées. Ce sont peut-être de mauvais présens qu'on lui a faits dans l'envie de lui faire honneur. On n'a pas songé qu'on l'appauvrissoit en voulant lui tout donner.

Il est par tout d'une précision excessive, négligeant toujours les occasions de décrire, courant au fait plutôt qu'il n'y marche, & ne connoissant pas de milieu entre le nécessaire & l'inutile. En un mot je vois dans Esope un Philosophe qui s'abaisse pour être à la portée des plus simples; & en prenant les choses du bon côté, j'y vois encore un Génie modeste, qui ne prise pas assez ses inventions pour les orner.

Phœdre. Phœdre étoit Esclave aussi-bien qu'Esope. Il fut affranchi comme lui ; mais il eut sur Esope l'avantage de l'éducation. On prit grand soin de sa jeunesse ; au lieu que l'autre n'eut apparemment de Maître que son bon esprit. Dans celui-ci le goût de la Fable fut un don de la Nature ; dans celui-là ce fut le fruit d'une émulation de gloire. Phœdre voulut être l'Esope des Latins, comme Virgile en voulut être l'Homere, Terence le Ménandre, & Horace le Pindare.

Esope semble moins s'être proposé sa propre réputation que l'utilité des autres ; il ne dit pas un mot de lui-même ; les suffrages de la Postérité ne lui sont de rien, & ses Fables ne sont devenues un corps d'ouvrages, que par le soin qu'on a pris de les recueillir après lui.

Phœdre, au contraire, a voulu faire un Livre. On sent dans sa composition un soin continu d'élégance ; & quoiqu'il soit simple & facile, il n'en est ni moins poli ni moins mesuré. Esope,

comme je l'ai dit, est un Philosophe, & Phœdre est un Auteur.

Inquiet sur l'accueil qu'on fait à ses Ouvrages, il se plaint des injustices de l'Envie, & il indique lui-même la mesure de réputation qui lui est due. Quelques-uns prétendoient l'avilir, en disant qu'il ne faisoit que copier Esope; il assure qn'il a beaucoup plus inventé qu'il n'a pris : d'autres l'accusoient d'avoir gâté son Original; il se vante de l'avoir perfectionné; & si la Critique maligne fait quelque tems obstacle à sa réputation, il se munit d'une constance Stoïque, pour attendre le retour des suffrages dont il semble ne pas douter.

Le Préjugé pour les Anciens est fort ancien lui-même. On s'en est plaint de bonne heure, & Phœdre nous témoigne qu'il regnoit fort de son tems. Les Sculpteurs mettoient à leurs Statuës les noms de Praxitele & de Phidias, pour faire valoir leurs ouvrages, qui n'auroient pas été si bons, si on ne les avoit crus de ces grands Maîtres.

Il s'est servi, dit-il, du même stra-

tagême pour mettre la jalousie contemporaine en défaut ; & il appuye du nom d'Esope bien des choses qu'il n'a pas prises de lui, afin de leur attirer ce respect, dont les Noms anciens étoient déja en possession : mais il est bien honteux pour nous que nous soyons gens à donner dans ces piéges, & que nos jugemens tiennent à si peu de chose.

Phœdre ne donne guères d'étendue à ses Fables ; mais à tout prendre, il est encore prolixe auprès d'Esope. Sa briéveté est toujours fleurie. Il peint par des épithétes convenables ; & ses descriptions renfermées souvent en un seul mot, ne laissent pas de semer dans son Ouvrage des graces inconnues à l'Inventeur ; graces cependant nécessaires à la Fable, dont le but est d'instruire. On lit une Allégorie séche & dénuée d'ornemens ; mais on n'y revient plus ; & l'instruction échappe bien-tôt : au lieu que les graces du détail rappellent souvent le Lecteur, & l'impression du fonds se renouvelle toutes les fois qu'elles le font relire.

Phœdre n'a pas craint de mêler dans ſes Allégories une Hiſtoire de ſon tems. Il a bien connu que la Fable ne conſiſtoit pas abſolument dans la Fiction, mais dans un amas de circonſtances, qui concourent enſemble à faire entendre une même vérité. L'Hiſtoire même devient alors Allégorie ; on ne la donne plus comme un fait réel, mais ſeulement comme une Image, & comme l'occaſion d'une réflexion importante.

Je reprocherois ſeulement à Phœdre d'avoir mis ſouvent ſa Morale à la tête de ſes Fables, & d'en mettre quelquefois de trop vagues, & qui ne naiſſent pas aſſez diſtinctement de l'Allégorie.

Rendons-lui toute la juſtice qu'il mérite. Il a orné avec beaucoup d'art la ſimplicité d'Eſope. Il attache par une élégance douce, & qu'il contient toujours dans les bornes de ſa matiere. Mais ſelon les idées que j'ai données des choſes, je lui trouve plus de Politeſſe que de Génie, moins de Riant que de Gracieux, & plus de Naturel que de Naïveté.

Pilpai. Pilpai doit trouver ici ſa place, ſi ce n'eſt par le mérite de ſes Fables, du moins par leur célébrité ; & comme il eſt inventeur, il ne faut pas pour lui accorder quelque eſtime, y regarder de ſi près qu'à ceux qui ſont guidés par des modéles : le mérite de l'invention compenſera toujours bien des défauts.

Il gouverna long-tems l'Indoſtan ſous un puiſſant Empereur ; il n'en étoit pas moins Eſclave ; car les premiers Miniſtres de ces Souverains le ſont encore plus que leurs moindres Sujets ; & voilà toujours l'Eſclavage confirmé dans l'honneur d'avoir enfanté la Fable.

Pilpai renferma toute ſa Politique dans la ſienne ; c'étoit le livre d'Etat, & la Diſcipline de l'Indoſtan. Un Roi de Perſe prévenu de la beauté de ſes Maximes, envoya recueïllir ce tréſor ſur les lieux, & fit traduire Pilpai par ſon Médecin. Les Arabes lui ont auſſi décerné l'honneur de la Traduction ; & il eſt demeuré en poſſeſſion de tous les ſuffrages du Levant.

Cepen-

Cependant, à quelque génie près, je le citerois plutôt comme un exemple des défauts, que pour un modèle des beautés. Ses Fables n'ont souvent ni justesse, ni unité, ni naturel; il les contredit les unes par les autres, & quelquefois elles se contredisent toutes seules. Il fait dire aux Animaux des choses si sérieuses, si étendues & si raisonnées, qu'on les perd de vûe dans leurs discours; & quelquefois c'est encore pis dans leurs actions, qui ne sont pas le symbole des nôtres, mais les nôtres mêmes.

D'ailleurs ses Fables ne sont pas détachées; il les embarasse les unes dans les autres; les Acteurs d'une Fable en content de nouvelles, qui sont encore interrompuës par d'autres; & le Recuëil de ces Fictions est un Roman bizarre d'Animaux, d'Hommes, & de Génies, composé dans son espéce, comme Cyrus & les Exilés, où les avantures se croisent à tout moment; ce qui m'a paru toûjours un Art assez importun.

Enfin à l'exception de quelques en-

droits où Pilpai me paroît ingénieux & ſolide, je le trouve tout à la fois dans le reſte puérile & ſérieux, diffus & ſec, inutile à l'inſtruction, quoique prodigue de Morale; parce que, outre les contradictions qui la détruiſent, il ne l'appuye pas d'ordinaire d'Allégories aſſez juſtes.

La Fontaine.

La Fontaine nous tient lieu d'Eſope, de Phœdre & de Pilpai. Il a choiſi ce qu'il a trouvé de meilleur dans les trois; & s'enrichiſſant encore de ce qu'il a pû recuëillir de pareilles Allégories éparſes de côté & d'autre, il nous a donné cet ample Recuëil de Fables, qui fait tant d'honneur à la Poëſie Françoiſe; car quoiqu'il en diſe, ce qu'il nous a laiſſé à glaner n'en vaut preſque pas la peine; & il a réduit les Auteurs qui voudroient le ſuivre dans ſon genre, à la néceſſité d'inventer ou de traiter les même ſujets que lui. Traiter les mêmes ſujets, pour ne pas mieux faire! Eh! qui eſpéreroit de mieux faire? c'eſt du tems perdu. L'entreprenne qui voudra; pour moi j'ai encore mieux aimé pren-

dre le parti d'inventer, tout effrayant qu'il m'a paru d'abord, mais que je n'ose plus croire si difficile, depuis que j'en suis venu à bout.

La Fontaine s'étoit exercé longtems à la narration dans ses Contes, qui, quant à la maniere, ont autant de rapport aux Fables, qu'ils y ont d'opposition, quant au fonds & à la Morale; & il semble que par ses Fables, il ait voulu rendre aux mœurs, ce qu'il leur avoit ôté par ses Contes.

Il étoit homme de sentiment, d'une naïveté douce & intéressante, plutôt simple que modeste; car la modestie suppose quelque réflexion; & il n'agissoit, il ne parloit, il n'écrivoit que d'abondance de cœur.

Tout Original qu'il est dans les manieres, il étoit Admirateur des Anciens jusqu'à la prévention, comme s'ils eussent été ses modeles. *La briéveté*, dit-il, *est l'ame de la Fable, & il est inutile d'en apporter des raisons; c'est assez que Quintillien l'ait dit.*

Par une ſuite de cette admiration ingenuë, il ſe croyoit fort au-deſſous de Phœdre; mais un des grands * Hommes de notre ſiécle a dit que cela ne tiroit pas à conſéquence; & que La Fontaine ne le cédoit ainſi à Phœdre que par bêtiſe : mot plaiſant, mais ſolide, & qui exprime finement le caractére d'un Génie ſupérieur, qui ſe méconnoît faute de ſe regarder avec aſſez d'attention.

Le Public plus juſte en ſa faveur que lui-même, s'obſtine à lui donner la préférence. Il raſſemble en effet toutes les beautés dans ſon ſtile. On y ſent à chaque ligne ce que le Riant a de plus gai, ce que le Gracieux a de plus attirant. Il rend le Familier élégant & nouveau, par l'uſage ingénieux qu'il en ſçait faire; & il joint à toute la liberté du Naturel tout le piquant de la Naïveté.

Je ne lui reprocherois que de n'avoir pas toûjours ſçu finir où il falloit; & par exemple, dans la Fable du Pot au lait; qui devoit finir au lait renverſé,

* M. Fontenelle.

d'avoir ajoûté les circonſtances froides de la Laitiere battuë par ſon Mari, & de l'aventure racontée & nommée *le Pot au lait.*

Je n'ai pas le courage de trouver à redire aux négligences de ſa Verſification, qui me paroiſſent aſſez rachetées par une infinité de graces ; mais que je n'ai pourtant pas voulu me permettre, parce que je n'ai pas dû compter ſur les mêmes dédommagemens.

Il me reſteroit à prévenir le Public ſur mon propre Ouvrage : mais ce n'eſt pas à moi à lui apprendre ce qu'il doit penſer de mes Fables ; c'eſt au contraire ſon jugement qui m'apprendra ce que j'en dois penſer moi-même. Je ne le préviendrai que ſur deux choſes.

J'ai orné, ou du moins j'ai prétendu orner de Prologues une grande partie de mes Fables. J'ai cru qu'en interrompant ainſi la continuité des narrations, je jetterois dans l'Ouvrage une variété plus amuſante ; & qu'on paſſeroit avec plaiſir des ſimples récits à des réflexions un peu étendues, & quelquefois un

peu profondes, selon ma portée.

J'ai songé pourtant dans ces Prologues mêmes à égayer ce que je dis de plus sérieux ; & si je tâche à m'élever, c'est seulement par le sens, & sans préjudice des tours familiers, que j'y ménage toujours pour conserver à tout l'ouvrage, le même air & le même ton.

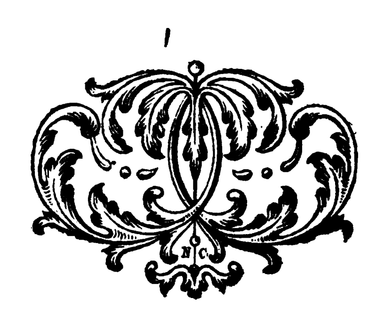
Il y a plusieurs réflexions sur l'art même de la Fable, & j'y touche bien des choses que je viens de traiter dans ce Discours : mais ces mêmes choses y sont dites différemment, & en renferment d'autres. D'ailleurs après avoir pris une idée de tout l'art dans ce Discours, il sera peut-être utile d'en retrouver des préceptes épars dans le Livre, à l'occasion de quelques Fables, qui seront l'exemple du précepte ; sans compter que le nombre & la cadence des Vers invitent & aident à retenir ce que la Prose ne fait que montrer.

Je parle quelquefois d'Homere avec un peu de liberté ; ce n'est pas assurément que je cherche à disputer encore, & à réveiller des querelles éteintes. Ce

deſſein me paroîtroit ridicule, puiſque la matiere eſt épuiſée; & odieux, puiſque mes Adverſaires me font aujourd'hui l'honneur d'être de mes Amis: mais je crois auſſi que ſans troubler la paix, il faut toûjours dire naïvement ce qu'on penſe, & déguiſer d'autant moins ſon ſentiment, qu'on eſt plus éloigné de le donner pour regle. Je ne doute pas que mes illuſtres Critiques ne ſoient les premiers à me paſſer mes gayetés ſur Homere. Ils ſçavent bien que la diverſité de ſentiment eſt l'ame de la vie, & l'aſſaiſonnement même de l'amitié, comme je l'indique par une de mes Fables. En un mot, je ne ſouhaite pas du Public une plus grande indulgence pour mes fautes, que celle que j'oſe eſpérer d'eux.

Je m'attends bien cependant à des Critiques de toute eſpéce. Les tours familiers que j'employe fréquemment, ne fourniront que trop d'occaſions à la Cenſure; j'y ſouſcris de bon cœur pour les endroits où je me ſerai mépris: mais dans ceux même où j'aurai été le

plus heureux, je n'échapperai pas à ſes injuſtices. Comme les nuances qui dans ce genre diſtinguent le Familier du Bas, ne ſont pas aſſez déterminées, & qu'il n'y a qu'une vûë délicate & exercée qui les puiſſe appercevoir, l'ignorance les confond aiſément, la Prévention les voit comme elle les veut voir, & la mauvaiſe foi les qualifie comme il lui plaît.





FABLES
DE MONSIEUR DE LA MOTTE,
LIVRE PREMIER.

L'AIGLE ET L'AIGLON
FABLE PREMIERE.

A Monseigneur le Duc d'Orleans. Regent du Royaume.

RINCE, tu crains qu'on ne
te louë ;
Et moi j'aime à louer les Héros
je l'avouë.
Comment nous accorder ? J'ai peine à m'en tenir.
J'ai beau me dire : il est des plus modestes ;
Quel gré me sçaura-t-il d'aller l'entretenir ;
De ses dits, de ses faits & gestes ?

Je l'ennuïrai. La Raison à cela
Répond : il est encor plus louable par là.
Je rappelle ton premier âge;
Quand nous faisions l'apprentissage
Moi d'Auteur, & toi de Héros.
Phœbus me sourioit, & j'arrangeois des mots.
Mars au grand art de vaincre instruisoit ton courage;
Et leurs éleves, nous faisions,
Moi, des discours, & toi des actions.
Sulli dans ce temps-là te donnoit une fête;
Campra t'y préparoit des airs
Dont je m'applaudissois d'avoir fourni les vers.
Quand tu vis ton nom à la tête,
Une noble rougeur s'éleva sur ton front.
La loüange dès-lors te sembloit presque affront.
Je te représentai que tu devois souscrire
Au public applaudissement;
Que quand on sçait bien faire, il faut le laisser dire;
Et qu'enfin on n'est pas Héros impunément.
L'axiome est incontestable;
Tu ne peux le désavouer.
Or, quand mille vertus t'ont rendu plus loüable,
Et qu'aussi je sçais mieux loüer;
Je prétends m'en servir, te chanter à mon aise,
Célébrer tour à tour, talens, sagesse, exploits.....
Taisez-vous, me dis-tu; Prince, que je me taise!
Taisez-vous encore une fois.
Et bien, Prince, traitons; accommodons l'affaire;

Je me tairai ; mais eſt-il juſte auſſi
Que juſques-là je me force à te plaire
Sans en avoir un Granmerci ?
Eh bien ! que voulez-vous ? Concluons. Le voici.
Apollon m'a dicté cent Fables,
Que je conſacre au jeune Roi ;
Utiles ; on le dit. Pour les rendre agréables,
Il faut cent Eſtampes, je croi.
C'eſt pour Louis, il les faut belles.
Finiſſons ; que coûteront-elles ?
Deux mille écus. Or, voilà bien de quoi :
Pour ne te pas louer c'eſt bien mince ſalaire ;
Prince, j'y perds en bonne foi,
Mais je vois bien qu'il faut tout faire
Pour avoir la paix avec toi.

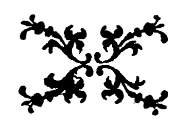
De mes récits, de ma morale
Veux-tu voir un échantillon ?
Il étoit un jour un Aiglon,
Orphelin de Race royale,
Ayant à ſoutenir la gloire d'un grand nom.
On lui diſoit : croiſſez ; que les années
Hâtent vos grandes deſtinées.
Vous êtes le Roi des Oiſeaux.
C'eſt à vous de donner ou la paix ou la guerre ;
Et Jupiter vous compte entre ſes Commenſaux ;
Vous devez porter ſon tonnerre, (a)

(a) L'Aigle étoit l'Oiſeau de Jupiter, & il portoit ſes foudres.

Pour mériter un ſort pareil,
Qu'une aîle généreuſe au haut des Cieux vous guide ;
Allez dans un eſſor rapide,
D'une paupiere ferme affronter le Soleil.
Ce diſcours l'échauffoit ; il eſſayoit ſes aîles ;
Ses yeux encor tremblans ſe tournoient vers Phœbus.
Lui demander mieux, c'eſt abus.
Attendez des forces nouvelles.
Il voit bientôt après un Aigle au haut des airs,
Preſque perdu dans le ſein de la nuë ;
Et de qui l'intrépide vûe
De l'œil ardent du jour ſoutenoit les éclairs.
A cet objet l'Aiglon s'anime,
Et ſe faiſant ſur l'heure un effort magnanime,
Rival hardi de l'Aigle il s'éleve & l'atteint.

Leçon commence, exemple acheve.

Prince, tu vois quel eſt cet Aiglon qui s'éleve :
Devine quel Aigle j'ai peint.



LE PELICAN ET L'ARAIGNÉE.

FABLE II.

LES Animaux tiennent école ;
Docteurs regens, & Docteurs aggrégés,
Ornés de leur fourrure & par ordre rangés,
Tour à tour pour instruire y prennent la parole.
Chacun a son systême à donner sur les mœurs.
De quelque point chaque espéce est l'arbitre.
Tout y regente ; & c'est là qu'à bon titre
Les Anes mêmes sont Docteurs.
Maint Philosophe *en cette classe*
Apprit autrefois son métier.
Socrate (*a*) en fut disciple ; il y tint bien sa place ;
L'Esclave (*b*) de Phrigie y fit un cours entier.
La Fontaine, digne héritier
Des cahiers de ce dernier sage
Y fit maint commentaire & décora l'ouvrage
D'un tour fin & naïf, sublime & familier ;
Solide & riant badinage ;
Oüi, c'est être inventeur que si bien copier.
J'ai fait aussi mon cours, & j'ai pris mes licences
Dans la même Université.
Nouveau Docteur, & moins accrédité,

(*a*) Socrate Philosophe Grec : on croit qu'il a fait des Fables.

(*b*) Esope qui passa la plus grande partie de sa vie dans l'Esclavage.

J'en rapporte aux humains de nouvelles sentences.
Oüi, Messieurs, c'est pour vous que le tout est dicté.
Nous pouvons tous tant que nous sommes,
Trouver ici de quoi corriger nos défauts ;
Et disciples des animaux
En apprendre à devenir hommes.



Pelican le solitaire,
Au pied d'un arbre sec avoit posé son nid.
Il avoit là maint petit,
Dont il faisoit son soin & sa plus douce affaire.
Un jour n'apportant point de pâture pour eux,
Le pauvre nid cria famine.
Que fait le Pere oyseau ? de son bec généreux,
Lui-même il s'ouvre la poitrine ;
Et repaît de son sang le nid nécessiteux.
Que fais-tu là, lui dit, (c) Arachné sa voisine ?
Je sauve mes Enfans aux dépens de mes jours.
Ils seroient morts sans ce secours.
Eh ! pauvre fou, repliqua l'Araignée,
A ce prix-là pourquoi les secourir ?
Ne vaudroit-il pas mieux vivre encor sans lignée,
Que de laisser des enfans & mourir ?
On ne me prendra pas à pareille folie.
Tu me vois un peuple d'enfans ;

(c) Arachné excelloit aux Ouvrages de Tapisserie, & croyoit l'emporter sur Minerve même qu'elle eut la témérité de défier. Minerve la vainquit, Arachné se pendit de désespoir, & Minerve la changea en Araignée.

J'en ai fait au moins quatre (*d*) cens ;
Je les mangerai tous, si Dieu me prête vie,
Ma table sera bien servie,
Tant que la canaille vivra ;
Et nous en croquerons autant qu'il en viendra.
Le Pelican frémit du discours effroyable ;
Il croit presque voir le Soleil
Reculer, comme il fit, en un festin (*e*) pareil.
Tais-toi, dit-il, tais-toi marâtre détestable.
De tes monstrueux apetits
Etonne la nature, en devorant ta race ;
Je meurs plus satisfait en sauvant mes petits ;
Que je ne vivrois à ta place.

❀

Rois choisissez (nous sommes vos enfans)
D'être Aragnés (*f*) ou Pelicans.
Codrus (*g*) sauva son Peuple aux dépens de sa vie
Et Néron (*h*) fit brûler Rome pour son plaisir.
Lequel de l'imiter vous fait naître l'envie ?
Hésiter, ce seroit choisir.

(*d*) L'Araignée mange ses petits, elle en fait jusques à huit cens d'une seule portée selon l'observation de M. Reaumur de l'Académie des Sciences.

(*e*) Les Poëtes ont dit que le Soleil recula au festin qu'Atrée donna à Thieste, à qui pour s'en venger, il fit servir son propre fils, pour un des mêts du festin.

(*f*) Aragné vieux mot dont la Fontaine s'est servi, au lieu d'Araignée.

(*g*) Codrus Roi d'Athenes se fit tuer dans une Bataille, parce qu'il avoit appris de l'Oracle que son armée ne vaincroit qu'après sa mort.

(*h*) Neron fit brûler Rome par pure curiosité, & pour voir au naturel l'effet de l'Embrasement de Troye.

LE PERROQUET.

FABLE. III.

UN Homme avoit perdu sa Femme ;
Il veut avoir un Perroquet.
Se console qui peut. Plein de la bonne Dame,
Il veut du moins chez lui remplacer son caquet.
Il court chez l'Oyselier. Le Marchand de ramages,
Bien assorti de chants & de plumages,
Lui fait voir Rossignols, Sereins, & Sansonnets.
Surtout nombre de Perroquets.
Le moindre d'entre eux est habile,
Crie, à la cave, & dit son mot ;
L'un fait tous les cris de la Ville ;
L'autre veut déjeuner, qu'on fouette Margot.
Tandis que notre homme marchande,
Hésite sur le choix & tout bas se demande,
Lequel vaudra le mieux ? il en apperçoit un
Qui rêvoit seul, tapi sous une table :
Et toi, dit-il, Monsieur l'insociable,
Tu ne dis mot ; crains-tu d'être importun ?
Je n'en pense pas moins, répond en sage bête
Le Perroquet. Peste, la bonne tête !
Dit l'acheteur. Ça ; qu'en voulez vous ?
Tant.
Le voilà. Je suis trop content.

Il croit que son Oyseau va lui dire merveille ;
Mais tout un mois, malgré ses leçons & ses soins ;
L'Oyseau ne lui frappe l'oreille
Que du son ennuyeux, je n'en pense pas moins.
Que maudite soit la pecore,
Dit le maître ; tu n'es qu'un sot ;
Et moi cent fois plus sot encore,
De t'avoir jugé sur un mot.

LE RENARD ET LE CHAT.

FABLE IV.

FAIRE parler les Animaux,
Ce ne fut pas tout l'art des mensonges d'Esope :
Dans ses contes il dévelope
Leurs apetits divers, leurs instincts inégaux.
Il faut à la Nature être toujours fidele ;
Ne point faire du Loup l'allié des Brebis ;
Ne point vanter les chants de Philomele, (a)
Après qu'elle a fait ses petits.
Comme d'un homme peint quand le portrait ressemble,
On dit que c'est lui-même à la parole près ;
Prenant de l'animal les véritables traits,
Faites dire au Lecteur : c'est bien lui, ce me semble ;

(a) C'est le nom d'une Princesse qui après de grands malheurs fut changée en Rossignol, & les Poëtes ont conservé ce nom à l'Oyseau même.

Voilà mon drôle, le voilà;
S'il ne parloit, je croirois le voir là.
La Fable ne veut rien de forcé, de bizarre.
Par exemple, je me déclare
Pour le Renard gascon qui renvoye aux Goujats
Des raisins murs qu'il n'atteint pas :
Mais il n'a plus sa grace naturelle
Avec la tête sans (b) cervelle.
Son mot est excellent. D'accord :
Mais un autre devoit le dire.
Là-dessus, dira-t-on, n'aurez vous jamais tort?
Sans doute, je l'aurai; mais alors ma satyre
Tombera sur moi; j'y souscris.
Qu'on me l'applique sans scrupule.
Veux-je de toute faute exempter mes écrits?
Je ne suis pas si ridicule.
Qui voudroit écrire à ce prix?



Le Renard & le Chat faisant voyage ensemble,
Par maints discours moreaux abrégeoient le chemin.
Qu'il est beau d'être juste! ami, que vous en semble?
Bien pensé, mon compere : & puis discours sans fin.
Sur leur morale saine éloge réciproque;

(b) La Fable du Renard qui entre dans la boutique d'un Soulpteur.

Quand à leurs yeux, maître Loup ſort d'un bois.
Il fond ſur un troupeau, prend un Mouton, le croque
Malgré les cris & les abois.
O, s'écria le Chat, ô l'action injuſte !
Pourquoi devore-t-il ce paiſible Mouton ?
Que ne broutoit-il quelque arbuſte ?
Que ne vit-il de gland, le perfide glouton ?
Le Renard rencherit contre la barbarie;
Qu'avoit fait le Mouton pour perdre ainſi la vie ?
Et pourquoi le Loup raviſſant
Ne vivoit-il pas d'induſtrie,
Sans verſer le ſang innocent ?
Leur zèle s'échauffoit, quand près d'une chaumine
Arrivent nos ſcandalizés.
Une Poule de bonne mine
Du vieux docteur Renard frappe les yeux ruſés.
Plus de morale; il court, vous l'attrape & la mange:
Tandis qu'un Rat qui ſortoit d'une grange,
Aſſouvit auſſi-tôt la faim
Du Chat, qui juſques-là s'étoit crû plus humain.
Non loin de là, demoiſelle Araignée,
Qui de ſa toile vit le coup,
Raiſonnoit d'eux, comme ils faiſoient du Loup:
Une Mouche à ſon tour n'en fut pas épargnée.

Nous voilà bien. Souvent nous condamnons autrui.
Que l'occaſion s'offre; en fait-on moins que lui ?

LE MEDECIN ASTROLOGUE.

FABLE V.

ENFANS de Galien, (a) pardonnez l'Apologue.
Un Medecin, qui pis eſt, Aſtrologue,
De ſon valet Colin, jeune, frais, vigoureux,
Fit l'horoſcope ; & vit, ſelon ſon thême,
Qu'en même jour le Valet & lui-même,
Seroient de maladie emportés tous les deux.
Il calcule vingt fois, rouvre maint & maint livre ;
Voit par tout ſon Arrêt. A peine il doit ſurvivre
Colin d'une heure. Or jugez ſi Colin,
Du moins ſi ſa ſanté fut chere au Médecin.
Il s'attache à ſes pas, ne le perd plus de vûe.
Que ſens-tu mon Enfant? Comment va la vigueur?
Et, Dieu t'aſſiſte de grand cœur,
A chaque fois qu'il éternue,
Il veut le voir manger ; lui meſure ſon vin ;
Le ſoir lui fait faire un Potage ;
Dort-il mal? Dès le grand matin
Le petit cliſtere anodin.
Par ſon regime exact, le docte perſonnage
Fait tant & tant que de Colin,
Moitié diéte, moitié chagrin,

(a) Fameux Médecin du deuxiéme Siécle qui a enſeigné la Méthode que ſuivent la plûpart des Médecins.

Fleur de jeuneſſe, embonpoint démenage.
Surcroît d'allarme, au maigre Jouvenceau
Prend une legere colique.
On ſaigne ; vient la fiévre ; auſſi-tôt l'émétique ;
Soudain redoublement ; bon tranſport au cerveau.
Bien-tôt de ſoins en ſoins Colin eſt au tombeau.
Le ſang de l'Aſtrologue en ſes veines ſe glace ;
Il n'a qu'une heure à reſpirer.
Il fait ſon Teſtament ; enfin l'heure ſe paſſe ;
Puis le jour, puis la nuit ; puis à ſe raſſurer
Il coule la ſemaine entiere.
L'expérience enfin amena la lumiere.
De Cardan, (b) d'Hipocrate, (c) il abjure les loix.
Voit que l'un & l'autre art n'eſt qu'erreur & folie.
Heureux de guérir à la fois
Et de la Médecine & de l'Aſtrologie !

(b) Médecin fort entêté de l'Aſtrologie quoique ſes prédictions l'euſſent ſouvent trompé.

(c) Appellé communément le Prince des Medecins.



LE MOCQUEUR.

FABLE VI.

ALte-là, Lecteur, & qui vive ?
Es-tu le partiſan ou l'envieux du beau ?
Et ſi par hazard il m'arrive
De t'offrir quelque trait ſenſé, vif & nouveau,
N'es-tu point réſolu d'avance
A le trouver mauvais, & ſans autre pourquoi ?
S'il eſt ainſi, je te diſpenſe
D'aller plus loin : Je n'écris pas pour toi.
Va-t'en porter ta cenſure hautaine
Sur Corneille, Boileau, Racine ou La Fontaine :
Voilà des Ecrivains dignes de t'exercer.
Pour moi, je n'en vaux pas la peine.
Ce ſeroit pauvre gain que de me rabaiſſer.
Je veux un Lecteur équitable,
Qui pour tout mépriſer, n'aille pas ſe ſaiſir
De quelque endroit en effet mépriſable;
Qui me blâme à regret, lorſque je ſuis blâmable;
Et lorſque je ſuis bon, le ſente avec plaiſir.
Vive ce Lecteur ſociable :
Mais quant à ces Lecteurs malins,
Qui des talens d'autrui font leur propre ſupplice,
Puiſſent naître pour eux des ouvrages divins,
Dont le mérite les puniſſe,
Ils n'auroient avec moi que de petits chagrins.

LA Nature est par tout variée & féconde.
Dans un pays du nouveau Monde (a)
Qu'habitent mille oiseaux inconnus à nos bois,
Il en est un de beau plumage ;
Mais qui pour chant n'eut en partage
Que le talent railleur d'imiter d'autres voix.
Sire Mocqueur (c'est ainsi qu'on l'appelle),
Entendit au lever d'une aurore nouvelle,
Ses Rivaux saluer le jour.
De brocards fredonnez le railleur les harcelle ;
Rien n'échappe ; tout a son tour.
De l'un il traîne la cadence ;
De l'autre il outre le fausset ;
Change un amour plaintif en fade doleance,
Un ramage joyeux en importun sifflet ;
Donne à tout ce qu'il contrefait
L'air de défaut & d'ignorance.
Tandis que mon Mocqueur par son critique écho
Traitoit ainsi nos Chantres d*a-poco* ; (b)
Fort bien, dit un d'entre eux, parlant pour tous les autres :
Nos chants sont imparfaits ; mais montrez-nous des vôtres.

(a) La Virginie dans l'Amérique.

(b) Terme de mépris emprunté de l'Italien.

L'ASNE.

FABLE VII.

SOUS quelle étoile ſuis-je né !
Diſoit certain Baudet couché dans une étable ;
Que de bon cœur je donne au diable
Le Maître ingrat que le Ciel m'a donné !
Combien lui rends-je de ſervices ?
Et combien m'en faut-il eſſuyer d'injuſtices ?
Debout longtems avant le jour,
Il faut marcher, porter les herbes à la ville,
Courir de porte en porte, & puis à mon retour
Rapporter le fumier qui rend ſon champ fertile ;
Aller chercher au bois ma charge de fagot ;
Toûjours ſur pied, toûjours le trot.
Vient-il un Dimanche, une Fête ?
Je le porte à la foire, en croupe ſa Margot,
Et puis en deux paniers Jacqueline & Pierrot.
Son maudit Singe encor ſe campe ſur ma tête.
Si je m'écarte un peu pour un brin de chardon,
Soudain marche martin bâton.
Tandis que ſon Bertrand, ſon baladin de Singe,
Franc faineant, maître étourdi,
Sautant, montrant le cul, gâtant habits & linge,
Vit ſans ſoins, mange à table, eſt ſur tout applaudi.

Peſte

Peſte du mauvais Maître,& que Dieu le confonde !
Ami lui dit un Bœuf de cervelle profonde,
Le Maître à qui le ſort a voulu t'aſſervir,
N'eſt pas pire qu'un autre. Apprends qu'en ce bas
monde
Il vaut mieux plaire que ſervir.

LE CHAT ET LA CHAUVE-SOURIS.

FABLE VIII.

GARDONS-NOUS de rien feindre en
vain.
La Vérité doit naître de la Fable.
Qu'eſt-ce qu'un conte ſans deſſein ?
Parole oiſeuſe & puniſſable.
Mais tout vrai ne plaît pas. Un vrai fade & com-
mun
Eſt choſe inutile à rebattre.
Que ſert par un conte importun
De me prouver que deux & deux font quatre ?
Nous devons tous mourir. Je le ſçavois ſans vous ;
Vous n'apprenez rien à perſonne.
Je veux un vrai plus fin, reconnoiſſable à tous,
Et qui cependant nous étonne :
De ce vrai, dont tous les eſprits
Ont en eux-mêmes la ſemence :
Qu'on ne cultive point, & que l'on eſt ſurpris

De trouver vrai quand on y pense.
Laissez donc là vos fictions,
Me va répondre un Censeur difficile.
Pensez-vous nous donner quelques instructions?
Non pas à vous; vous êtes trop habile:
Mais il est des Lecteurs d'un étage plus bas;
Et telle fiction qui ne vous instruit pas,
A leur égard pourroit être instructive.
Il faut que tout le monde vive.



UN Chat le plus gourmand qui fut,
N'ayant d'autre ami que son ventre,
Fondit sur un Serein, & sans respect du Chantre,
L'étrangla net & s'en reput.
Le Serein & le Chat vivoient sous même Maître.
A peine apperçoit-on le meurtre de l'oiseau,
Que l'on jure la mort du traître.
Chacun veut être son bourreau.
L'assassin l'entendit & trembla pour sa peau.
Les vœux sont enfans de la crainte;
Il en fit un. S'il sort de ce danger,
De la faim sa plus rude éprouvât-il l'atteinte,
Il renonce aux oiseaux, n'en veut jamais manger:
En atteste les Dieux en leur demandant grace;
Et comme si c'étoit l'effet de son serment,
Le Maître oublia sa menace,
Et se calma dans le moment.
Le Rominagrobis échappé de l'orage,

Trouva deux jours après une Chauve-ſouris.
Qu'en fera-t-il ? ſon vœu l'avertit d'être ſage ;
Son appetit glouton n'eſt pas du même avis.
Grand combat ! embarras étrange !
Le Chat décide enfin. Tu paſſeras, ma foi,
Dit-il ; en tant qu'oiſeau, je ne veux rien de toi ;
Mais comme Souris, je te mange.
Le Ciel peut-il s'en fâcher ? non,
Se répondoit le bon apôtte.
Son Caſuiſte, c'eſt le nôtre ;
L'Intérêt, qui d'un mot ſe fait une raiſon.
Ce qu'on ſe défend ſous un nom,
On ſe le permet ſous un autre.

LA RONCE ET LE JARDINIER.

FABLE IX.

LA Ronce un jour accroche un Jardinier.
Un mot, lui dit-elle, de grace ;
Parlons de bonne foi, gros Jean, ſuis-je à ma place ?
Que ne me traites-tu comme un arbre fruitier ?
Que fais-je ici planté en haye,
Que ſervir de Suiſſe à ton clos ?
Mets-moi dans ton jardin, & par plaiſir eſſaye
Quel gain t'en reviendra ; je te le promets gros.

Tu n'as qu'à m'arroser, me couvrir de la Bise :
Je m'engage à rendre à tes soins
Dès fruits d'une saveur exquise,
Et des fleurs qui vaudront roses & lys au moins.
J'en pourrois dire davantage ;
Mais j'ai honte de me louer..
Mets-moi seulement en usage,
Et je veux que dans peu tu viennes m'avouer
Que je vaux moins encor au parler qu'à l'ouvrage.
C'est en ces mots que s'exhaloient
L'amour propre & l'orgueil de la plante inutile.
Gros Jean la crut en imbecile.
Du temps que les Plantes parloient
On n'étoit pas encore habile.
On transplante la Ronce ; on la fait espalier.
Loin qu'on s'en fie à la rosée,
Quatre fois plutôt qu'une elle étoit arrosée ;
Pour elle ce n'est trop de Gros Jean tout entier.
Comme elle l'a promis, elle se multiplie ;
Elle étend sa racine & ses branches au loin.
Sous ses filets armés tout se casse, tout plie ;
Fruits, potager, tout meurt ; les fleurs deviennent foin.
Gros Jean reconnut sa folie,
Et n'en crut plus les plantes sans témoin.

Pour qui se vante point d'oreilles.
Telles gens sont bien-tôt à bout.
A les entendre, ils font merveilles ;
Laissez-les faire, ils gâtent tout.

LES SINGES.

FABLE X.

LE Peuple Singe un jour vouloit élire un Roi.
Ils prétendoient donner la couronne au mérite ;
C'étoit bien fait. La dépendance irrite,
Quand on n'estime pas ceux qui donnent la loi.
La Diete est dans la plaine ; on caracolle, on saute ;
Chacun sur la puissance essaye ainsi son droit ;
Car le Sceptre devoit tomber au plus adroit.
Un fruit pendoit au bout d'une branche assez haute ;
Et l'agile sauteur qui sçauroit l'enlever,
Etoit celui qu'au Trône on vouloit élever.
Signal donné, le plus hardi s'élance ;
Il ébranle le fruit ; un autre en fait autant ;
L'autre saute à côté, prend l'air pour toute chance,
Et retombe fort mécontent.
Après mainte & mainte secousse,
Prêt à choir où le vent le pousse
Le fruit menaçoit de quitter.
Deux prétendans ont encore à sauter.
Ils s'élancent tous deux ; l'un pesant, l'autre agile ;
Le fruit tombe & vient se planter
Dans la bouche du mal-habile ;
L'adroit n'eut que la queue, il eut beau s'en vanter
Allons, cria le Sénat imbecile ;

Celui qui tient le fruit doit ſeul nous regenter.
Un long vive le Roi fend ſoudain les nuées ;
L'adreſſe malheureuſe attira les huées.
Oh, oh ! le plaiſant Jugement !
Dit un vieux Singe ; imprudens que nous ſommes.
C'eſt par trop imiter les hommes :
Nous jugeons par l'évenement.



L'hiſtoire des Singes varie ;
Sur cet évenement il eſt double leçon.
Pour l'un & l'autre cas la nation parie ;
Je doute auſſi du vrai ; mais l'un & l'autre eſt bon.
On dit que le vieux Singe affoibli par ſon âge
Au pied de l'arbre ſe campa.
Il prévit en animal ſage,
Que le fruit ébranlé tomberoit du branchage,
Et dans ſa chûte il l'attrapa.
Le Peuple à ſon bon ſens décerna la puiſſance ;
On n'eſt Roi que par la prudence.



LES SACS DES DESTINÉES.

FABLE XI.

LA Fable, à mon avis, est un morceau d'élite,
Quand, outre la Moralité
Que d'obligation elle mene à sa suite,
Elle renferme encor mainte autre vérité;
Le tout, bien entendu, sans blesser l'unité.
Aller au but par un sentier fertile,
Cüeillir, chemin faisant, les fruits avec les fleurs,
C'est le fait d'une Muse habile,
Et le chœf-d'œuvre des Conteurs.
Donnez en promettant: D'une plume élégante;
Moralisez jusqu'au récit.
Heureuse la Fable abondante
Qui me dit quelque chose, avant qu'elle ait tout dit!
Loin ces contes glacés, où le Rimeur n'étale
Qu'une aride fécondité;
L'ennui vient avant la Morale:
Le Lecteur ne veut plus d'un fruit trop acheté.
Ce précepte est fort bon; soit dit sans vanité.
L'ai-je toûjours suivi? Je ne m'en flate guère;
On dit mieux que l'on ne sçait faire.

Dir

ON n'eſt pas bien, dès qu'on veut être
mieux.
Mécontent de ſon ſort, ſur les autres fortunes
Un homme promenoit ſes deſirs & ſes yeux;
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguoit les Dieux.
Par un beau jour Jupiter le transporte
Dans les céleſtes magazins,
Où dans autant de ſacs ſcellés par les Deſtins,
Sont par ordre rangés, tous les états que porte
La condition des humains.
Tien, lui dit Jupiter, ton ſort eſt dans tes mains;
Contentons un Mortel une fois en la vie;
Tu n'en es pas trop digne, & ton murmure impie
Méritoit mon courroux plutôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas ici regarder de ſi près.
Voilà toutes les Deſtinées;
Peſe & choiſi; mais pour regler ton choix,
Sache que les plus fortunées
Peſent le moins: les maux ſeuls font le
poids.
Grace au Seigneur Jupin; puiſque je ſuis à même
Dit notre homme, ſoyons heureux.
Il prend le premier ſac, le ſac du rang ſuprême,
Cachant les ſoins cruels ſous un éclat pompeux.
Oh, oh! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter ſi lourde maſſe!
Ce n'eſt mon fait. Il en peſe un ſecond,
Le ſac des Grands, des Gens en place;

Là gisent le travail & le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrace,
Même les bons conseils que le hazard confond.
Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,
Cria nôtre homme ! Et que le Ciel m'en garde;
A d'autres. Il poursuit; prend & pese toûjours,
Et mille & mille sacs trouvés toûjours trop lourds:
Ceux-ci par les égards & la triste contrainte;
Ceux-là par les vastes desirs;
D'autres, par l'envie ou la crainte;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.
O Ciel ! n'est-il donc point de fortune legere?
Disoit déja le chercheur mécontent:
Mais quoi ! me plains-je à tort ? j'ai, je crois, mon affaire;
Celle-ci ne pese pas tant.
Elle peseroit moins encore,
Lui dit alors le Dieu qui lui donnoit le choix:
Mais tel en joüit qui l'ignore;
Cette ignorance en fait le poids.
Je ne suis pas si sot; souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme: soit; aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu; mais là-dessus
Apprends à ne te plaindre plus.

❦

LES DEUX LEZARDS.

FABLE XII.

AU coin d'un bois, le long d'une muraille,
Deux Lezards, bons amis, converſoient au Soleil.
Que notre état eſt mince ! En eſt-il un pareil ?
Dit l'un. Nous reſpirons ici vaille que vaille ;
Et puis c'eſt tout ; à peine le ſçait-on.
Nul rang, nulle diſtinction.
Que maudit ſoit le Sort de m'avoir fait reptile.
Encor, ſi comme on dit que l'on en trouve ailleurs,
Il m'eût fait gros Lezard, & nommé Crocodile, (*a*)
J'aurois ma bonne part d'honneurs :
Je ferois revenir la mode
Du tems où ſur le Nil l'homme prenoit ſa loi ;
Encenſé comme une (*b*) Pagode
Je tiendrois bien mon quant à moi.
Bon, dit l'ami ſenſé ; quel regret eſt le vôtre ?
Comptez-vous donc pour rien de vivre ſans ſouci ?
L'air, la campagne, l'eau, le ſoleil, tout eſt nôtre :
Jouiſſons-en, rien ne nous trouble ici.
Mais l'homme nous mépriſe : en voilà bien d'une autre.

(*a*) Le Crocodile eſt de la forme du Lezard ; il étoit adoré autrefois par les Egyptiens.

(*b*) Idole adoré dans les Indes.

Ne ſçaurions nous le mépriſer auſſi ?
Que vous avez l'ame petite,
Dit le reptile ambitieux !
Non, mon obſcurité m'irrite ;
Et je voudrois attirer tous les yeux.
Ah ! Que j'envie au Cerf cette taille hautaine,
Et ce bois menaçant qui doit tout effrayer !
Je l'ai vû ſe mirer tantôt dans la fontaine,
Et cent fois de dépit j'ai penſé m'y noyer.
Il eſt interrompu par un grand bruit de chaſſe ;
Et bien-tôt le Cerf relancé
Tombe près d'eux, & pleurant ſa diſgrace ;
Céde aux Chiens dont il eſt preſſé.
Au bruit d'un cor perçant, tout court à la curée ;
Ni Meute, ni Chaſſeur ne ſongent au Lezard ;
Mais la Bête ſuperbe à la Meute eſt livrée ;
Brifaut, Gerſaut, Miraut, chacun en prend ſa part.
Après ſa ſanglante avanture,
Fait-il bon être Cerf, dit l'ami ſage ? Hélas !
Dit le fou détrompé ; vive la vie obſcure.
Petits, les grands périls ne nous regardent pas.



LE BŒUF ET LE CIRON.

FABLE XIII.

Qu'est-ce que l'Homme ? (a) Aristote répond :
C'est un Animal raisonnable.
Je n'en crois rien ; s'il faut le définir à fond,
C'est un Animal sot, superbe & misérable.
Chacun de nous sourit à son néant,
S'exagere sa propre idée :
Tel s'imagine être un Géant
Qui n'a pas plus d'une coudée.
Aristote n'a pas trouvé notre vrai nom.
Orgueil & petitesse ensemble,
Voilà tout l'homme ce me semble.
Est-ce donc là ce qu'on nomme raison ?
Quoiqu'il en soit, voici quelqu'un qui nous ressemble ;
Au bon cœur près, tout homme est mon Ciron.



Messire Bœuf, las de vivre en Province,
Partoit d'Auvergne pour Paris.
Sur l'animal épais, l'animal le plus mince
Cadet Ciron voulut voir le pays.

(a) Grand Philosophe Grec qui fut Précepteur d'Alexandre

Il prend place ſur une corne ;
Mais à peine s'eſt-il logé ,
Qu'il plaint le pauvre Bœuf, & juge à ſon air morne ;
Qu'il ſe ſent déja ſurchargé.
N'importe ; il faut ſuivre ſa courſe ;
Eh ! comment ſans cette reſſource ,
Pouvoit-il voyager , & contenter ſon goût ?
Le Bœuf lui tiendroit lieu de tout ;
D'hôtellerie ainſi que de voiture ,
De lit , ainſi que de pâture :
A fatiguer le Bœuf , le Beſoin le réſout.
Ils partent donc. Déja de plaine en plaine
Ils ont franchi bien du chemin.
Lorſque le Bœuf s'arrête & prend haleine ,
gré[illegible]; mon Dieu ! Que je lui fais de peine !
Dit le voyageur clandeſtin.
Si tourmenté de la ſaiſon brûlante ,
De ſes mugiſſemens l'Animal frappe l'air ,
Par vanité compatiſſante
Notre Atome ſe fait leger.
Même , de peur d'amaigrir ſa monture ,
Vous l'euſſiez vû ſobre dans ſes repas.
Faiſons , ſe diſoit-il , faiſons chere qui dure ;
Je l'affoiblirois trop ; il n'arriveroit pas.
On arrive pourtant juſqu'à la Capitale.
Gade Ciron ſain & ſauf arrivé ,
Demande excuſe au Bœuf qu'il croit avoir crevé ;
Qui me parle là-haut , dit d'une voix brutale
Meſſire Bœuf ? C'eſt moi. Qui ? Me voilà.
Eh ! l'ami qui te ſçavoit-là ?

Je laisserois la Fable toute nuë
Qu'ici plus d'un Ciron se reconnoîtroit bien !
Tel qui se grossit à sa vûë,
Se croit quelque chose, & n'est rien.

LA LOTTERIE DE JUPITER.

FABLE XIV.

LE bon Jupin voulant gratifier
La Race humaine sa servante,
Par Mercure fit publier
Une ample Lotterie, en tous biens abondante.
Tout billet étoit noir; chacun devoit gagner,
Point de sixiéme à prendre sur l'espéce
Les premiers lots étoient les plaisirs, la richesse;
Les honneurs, le droit de regner.
Le gros Lot étoit la Sagesse.
Le plus grand nombre, & les moins bien traités,
De l'Espérance au moins devoient être dotés.
Quant au prix des billets, c'étoit des sacrifices;
Les Autels étoient les bureaux.
Jupiter reçut tout, chevres, moutons, genisses;
Pigeons, jusques à des gâteaux,
Et moins encor, car le Dieu favorable,
Aimant les hommes comme siens,
Ne voulut pas que le plus misérable
Demeurât exclus de ses biens.

J'oubliois qu'il voulut permettre
A quelques-uns des Dieux d'y mettre.
Bien-tôt la Lotterie est pleine ; il faut tirer.
Tous les billets sont jettés dans une urne ;
Broüillés & rebroüillés. Puis, le fils de Saturne,
C'est donc au Sort à se montrer,
Dit-il ; je veux que ce soit lui qui tire ;
Aveugle il est hors de soupçon.
Le Sort tire en effet. Mercure a soin d'écrire
A chaque fois & le Lot & le nom.
De l'urne à millions sortent les espérances ;
C'étoit toujours cela. Puis de meilleures chances
Faisoient paroître quelquefois
Des Amans fortunés, des Riches, & des Rois.
Le gros Lot vient enfin : on nomme la Sagesse.
Pour qui ? Numero tant, & Minerve pour nom.
Soudain entre les Dieux fanfares, allégresse ;
Chez l'Homme au contraire tristesse,
Murmure, injurieux soupçon.
Que voilà bien un trait de pere de famille !
Dit tout le genre humain fâché.
Jupiter fait tomber le gros Lot à (a) sa fille !
Bon, cela saute aux yeux, Jupiter a triché.
Pour punir & calmer cette insolence impie,
Quel moyen croyez-vous que Jupin inventa ?
Au lieu de la Sagesse, il donna la Folie
A l'Homme qui s'en contenta.
On ne se plaignit plus, & depuis ce partage
Le plus fou se crut le plus sage.

(a) Minerve étoit née du Cerveau de Jupiter, on l'a nommée la Déesse de la Sagesse.

LES DEUX STATUES.

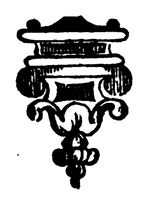
FABLE XV.

Sur le ſommet d'un Temple magnifique,
On voulut élever l'image de Pallas ;
Et pour ce monument toute une République
Mit en œuvre deux (a) Phidias,
Grand prix pour qui feroit la plus belle Statuë ;
On veut choiſir. Un ſeul devoit avoir l'argent,
Et la gloire par conſéquent ;
L'autre rien. Chacun s'évertuë,
Fait de ſon mieux ; honneur & gain
Preſſent nos ouvriers, leur conduiſent la main.
Ils ont bien-tôt achevé leur ouvrage ;
On le porte au parvis. Le peuple d'y courir.
Alors de tous les yeux l'un ravit le ſuffrage ;
L'autre à peine ſe peut ſouffrir.
Celui qu'on admiroit brilloit de mille graces ;
Tous les traits étoient délicats ;
Les contours arondis : bref, malgré ſes menaces,
La Critique n'y mordît pas.
L'autre n'étoit auprès qu'une marbre encor infor-
me ;
Rien de fini ; chaque trait eſt groſſier ;
Contours monſtrueux, taille énorme :

(a) Phidias étoit un Sculpteur Grec ; il fit la Statuë de Jupiter Olimpien qui a paſſé pour une des merveilles du monde.

Le peuple renvoyoit l'ouvrage à l'attelier.
Voilà le Maître, & l'autre est l'Ecolier.
Tout beau, dit le Sculpteur; il faut nous éprouver.
Est-ce pour le parvis que ma Statuë est faite;
Sur le Temple avec l'autre il la faut élever;
Et vous verrez d'ici quelle est la plus parfaite.
On le fit, en plaignant les frais;
Mais d'abord tout changea de face.
La Statuë admirée en perdit tous ses traits;
L'éloignement les confond, les efface.
L'autre par la distance acquiert toute la grace.
Qu'on ne soupçonnoit point, en la voyant de près.

Il faut voir les choses en place.



LA MAGICIENNE.

FABLE XVI.

A M. COYPEL LE FILS.

COYPEL, digne héritier d'un (*a*) Appelle nouveau,
Qui, recueïllant sa sublime industrie,
T'es fait donner ta part de son pinceau
En pur avancement d'hoirie;
Si loin que son Art soit allé,
Il doit craindre qu'un jour ton sçavoir ne l'égale.
Je l'en crois, entre nous, déja tout consolé;
Et Nature en ravit l'honneur à la Morale.
A mes travaux ajoûte ici les tiens;
Rends présent ce que je raconte.
Mes vers me semblent bons (chacun le croit des siens)
Mais du tableau l'impression plus prompte
Réunit en un seul moment
Ce que le vers ne dit que successivement.
Rassemble dans tes traits tout l'esprit de l'ouvrage;
Peins même les discours dans l'air du personnage;
Que ton pinceau moralise avant moi.
Tant mieux, si je suis presque inutile après toi.

(*a*) Peintre Grec, à qui seul Alexandre avoit permis de le peindre.

Tu l'as fait. Ce tableau plaisamment formidable,
En action réelle érige mon récit.
Dans ce que tu peins tout est dit ;
Et qui le voit, a lû ma Fable.

LA Nuit avoit au monde amené le repos.
Le Silence regnoit sur toute la Nature ;
Et l'obligeant Morphée (*b*) à chaque créature
Faisoit litiere de pavots.
Une Sorciere de Carie,
Une vieille Medée, (*c*) une autre Canidie, (*d*)
Sçavante en l'art d'interroger le Sort,
Pour exercer sa science hardie,
Arrive dans un bois qui tremble à son abord.
Dans le centre d'un cercle elle établit la scéne
De ses enchantemens divers ;
Sur l'autel en triangle allume la verveine,
En prononçant les mots souverains des Enfers.
Pour sacrifice au Dieu du noir rivage,
Elle souffle la peste au plus prochain bercail ;
Et fait sur l'heure à l'innocent bétail
Perdre le goût du pâturage.
Pluton, de ce grand art le vassal immortel,
Députe à la Sorciere une légion d'Ombres,

(*b*) Dieu du Sommeil & des Songes.

(*c*) Grande Magicienne fameuse dans la Fable par ses crimes.

(*d*) Autre Magicienne dont parle Horace.

Qui viennent des Royaumes ſombres
Comparoître au magique Autel.
Ce n'eſt pas tout. Il faut que du Ciel arrachée
La Lune deſcende en ce bois.
De ſon char, par un mot, la voilà détachée.
Des pauvres Cariens (*e*) les tambours & les voix
La rappellent en vain : La Lune eſt empêchée.
A quoi ? vous allez voir. Dès que tout s'eſt rendu
Aux loix de la Magicienne,
Tirez-moi de ſouci, leur dit la Carienne;
Où puis-je retrouver un chien que j'ai perdu ?
Quoi, falloit-il troubler l'ordre de la nature,
Lui dit Hecate, (*f*) pour ton chien ?
Eh que m'importe ſon allure,
Dit la vieille, pourvû que je n'y perde rien ?

Que de gens ne ſeroient, avec même puiſſance,
Ni plus juſtes ni plus ſenſez !
Pour un rien ils mettroient tout le monde en ſouffrance :
Ils ſe contentent ; c'eſt aſſez.
Eſt-ce hiperbole ? non : & ma Fable s'appuye
D'un fait connu de l'Univers.
Parce qu'Alexandre s'ennuye,
Il va mettre le monde aux fers.

(*e*) Quand la Lune étoit éclipſée, les Cariens la croyoient tourmentée par quelque Magicien & tâchoient de la délivrer par leurs cris, & par le bruit des tambours.

(*f*) Hecate triple divinité, elle étoit Proſerpine aux Enfers, Diane ſur la Terre, & la Lune dans le Ciel.

LES OISEAUX.

FABLE XVII.

SUR un haut chêne au pied d'une montagne,
S'étoient dès le matin, assemblés mille oiseaux,
Qui voltigeant de rameaux en rameaux
De leurs brillans concerts égayoient la campagne
Ainsi, sans soins, sans embarras,
Chantant leur joye ou leur tendre martyre,
Ils attendoient l'heure de leur repas,
Ou leur apetit, pour mieux dire.
Ils le sentoient venir, lorsque tout à propos
Un Sansonnet vint leur apprendre
Qu'à mille pas de l'arbre ils n'avoient qu'à se rendre.
Le grain, leur disoit-il, s'y versoit à grands flots.
Venez... Ne soyez pas si sots,
Leur dit une Alouette; on songe à vous surprendre.
Grain, vous dit-on, d'accord; mais aussi vrais paneaux
Que l'Oiseleur vient de vous tendre:
Et que je sois le dernier des oiseaux
Si... La pauvre Alouette est une autre Cassandre, (a)

(a) Fille de Priam qui ayant reçu d'Apollon le don de Prophétie prédisoit souvent les malheurs de Troye, sans que les Troyens la voulussent croire.

Qu'on ne croit point, qu'on ne veut point
entendre;
Et nos Troyens aiſſez entraînés par la faim,
Suivent le Sanſonnet au grain.
Vous le voyez, dit-il. Le premier il y vole:
On l'a ſuivi ſur ſa parole?
Sur ſon exemple on ſe met à manger:
Mais le paneau ſe ferme; & voilà dans la geole
Nos pauvres indiſcrets. Quelques-uns d'en-
rager;
Les autres encor de gruger.
En enrageant; cela conſole.
Je vous ai prédit le danger;
Vous trompois-je? dit l'Alouette,
Qui ſeule avoit la clef des champs.
Non, répondit quelqu'une de dedans;
C'eſt qu'on croit trop ce qu'on ſouhaite;
Et l'on connoît ſon tort quand il n'en eſt plus tems.



LES DIEUX D'EGYPTE.

FABLE XVIII.

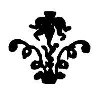
DANS l'Egypte jadis toute Bête étoit Dieu ;
Tant l'Homme au contraire étoit bête !
Tel Animal ailleurs, qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là ſon Temple & ſa Fête.
On avoit fait un jour dans le Temple du Chat
D'un Rat blanc & ſans tache un pompeux ſacrifice.
Le lendemain, c'eſt le tour du Dieu Rat :
Il faut, pour le rendre propice,
Qu'à ſes Autels un Chat périſſe.
Maître Matou marchoit de feſtons couronné,
Et de Prêtres environné.
Du Dieu Rat juſqu'aux Cieux on portoit la loüange.
Strophe, (a) Antiſtrophe, (a) Epode, (a) harmonieux ramas :
Petits faits & grands mots; Pindarique (b) mélange.
Chacun prioit le Dieu de menager ſa grange.

(a) Termes qui ſignifient différentes parties des Odes Greques.

(b) Pindare eſt le premier Poëte Grec, qui nous a laiſſé un grand nombre d'Odes.

Ne nous puniſſez point des inſultes des Chats ;
Diſoit-on : que le ſang de celui-ci vous vange.
Lui Dieu ! diſoit le Chat. Eh ! Vous n'y penſez pas :
Qui ſuis-je donc moi qui le mange ?
Hier c'étoit pour moi que fumoit l'encenſoir ;
Aujourd'hui mon trépas vous paroît legitime.
Pourquoi paſſer ainſi du blanc au noir ?
J'étois Dieu ; me voilà victime.
Reproche embarraſſant qu'on ne réſolut point.

Nous ſommes tous d'Egypte, & leur mode eſt la nôtre.
Quels ſont nos Dieux ? Nos paſſions,
Que ſuivant les occaſions
Nous immolons tour à tour l'une à l'autre.



L'AVARE

L'AVARE ET MINOS.

FABLE XIX.

DE tous les vices des humains
Le plus mocqué, c'est l'Avarice.
C'est aussi le plus fou. Bernez-le, c'est justice.
Quant à moi, j'y donne les mains.
Qu'Apollon me mette à sa place;
J'arme tous les Auteurs contre un vice si sot.
Nul rang, nul honneur au Parnasse
A quiconque sur lui n'eût pas lâché son mot.
Mais quoi? Me diroient-ils; la matiere est usée:
De quels siécles, de quels climats
N'a-t-il pas été la risée?
Qu'en dirons-nous? plutôt, que n'en direz-vous pas?
Peignez l'Avare en sa folle disette,
De Belsebut infame Anachorette,
Qui fait vœu sur son or de renoncer à tout:
Qui se traite lui-même à sa table maudite,
Comme un effronté Parasite
Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ragoût.
Quand le vice est opiniâtre
La Satyre doit l'être aussi.
Allez le baffouër de théâtre en théâtre,
Tant qu'à le corriger vous ayez réussi.

Mais ne l'attaquez pas avec des bras d'Hercule; (a)
Vos efforts seroient superflus.
Servez-vous des traits de Momus; (b)
Il est défait s'il voit son ridicule.
Eh! ne le voit-il pas? Ne l'a-t-on pas bien peint?
L'Avare ignore-t-il, si quelque sens l'éclaire,
Qu'en se privant de tout de peur de la misere,
Il se fait tont le mal qu'il craint?
On s'en mocque; il est insensible;
Ce qui le fâche d'un brocard,
C'est qu'il n'en peut grossir sa chevance d'un liard.
Oh! je me rends; la cure est impossible,
Le Vice sans pudeur est trop incorrigible.

❀

AUprès d'un immense trésor
Certain avare expira de misere;
Et dans sa demeure derniere,
N'emporta qu'un denier (c) qu'on lui plaignit encor.
Car telle est la gent héritiere;
Vous lui laissez des monceaux d'or;
Elle plaint au défunt le bucher ou la biere.
Notre Ombre arrive au Stix (d) dans le temps que Caron (e)

(a) Fils de Jupiter qui a dompté bien des monstres & dont les travaux sont célébres.

(b) Dieu de la raillerie.

(c) Les Anciens mettoient un denier dans la bouche des Morts pour payer leur passage aux Enfers.

(d) Fleuve des Enfers.

(e) Nautonnier des Enfers.

Recevoir ſon droit de paſſage ;
Et repouſſoit de l'aviron
Quiconque n'avoit pas pour payer ſon voyage.
Mais l'Avare amoureux de ſon pauvre denier
Ne peut s'en déſaiſir. Il fraude le péage ;
A la barbe du Nautonnier,
Dans le milieu du Stix il ſe jette à la nage ;
Fend le fleuve. On a beau crier ;
L'Ombre, à force de bras, atteint l'autre rivage.
Cerbere (*f*) à ſon aſpect, aboya triplement.
Bien-tôt à l'affreux heurlement
Des noires Sœurs (*g*) vient la cruelle bande ;
Qui ſe ſaiſit dans le moment
De cette Ombre de contrebande.
On la mene à Minos ; (*h*) le cas étoit nouveau ;
On veut par un exemple aſſûrer le bureau.
Vous euſſiez vû Minos rouler dans ſa cervelle
Le crime & la punition.
L'Ombre avare mérite-t-elle
Le tourment de Tantale, (*i*) ou celui d'Ixion? (*k*)
L'envoira-t-il relayer Promethée, (*l*)
Ou bien aider Siſiphe (*m*) à rouler ſon fardeau ?

(*f*) Chien à trois têtes qui gardoit les Enfers.
(*g*) Les trois Furies.
(*h*) Fils de Jupiter qui après ſa mort fut le Juge des Ombres.
(*i*) Il étoit au milieu d'un fleuve, & devoré d'une ſoif ardente, ſans pouvoir toucher aux eaux qui l'environnoient.
(*k*) Il étoit condamné à être éternellement tourné ſur une rouë environné de Serpens.
(*l*) Il étoit déchiré par un Vautour.
(*m*) Il rouloit un rocher au haut d'une montagne qu'il n'y pouvoit arrêter ; il falloit toûjours recommencer ſon travail.

Vaut-il mieux l'obliger à remplir ce tonneau,
Où des Brus (*n*) d'Egyptus la troupe déteſtée
Perd toujours ſa peine & ſon eau ?
Non, dit Minos. Il faut le punir davantage.
Les tourmens d'ici ne ſont rien.
Qu'il s'en retourne au monde : ouvrons-lui le paſſage.
Je le condamne à voir l'uſage
Que l'on va faire de ſon bien.

(*n*) Les Danaïdes qui pour avoir tué leurs maris la premiere nuit de leurs nôces étoient condamnées à remplir un tonneau percé.





LIVRE SECOND.

LES DEUX ORACLES.

FABLE PREMIERE.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC.

RINCE, que je ne tiens pas compte
De surnommer vaillant, car vaillant & Condé
C'est même chose & j'aurois honte
D'un Pléonasme (a) décidé :
C'est la noble Candeur, la Droiture héroïque
Qu'aujourd'hui je célébre en Toi :
Que la France aime à voir Condé le véridique
Chargé de lui former un Roi !

(a) Repetition vicieuse du même sens.

LOUIS sçaura de toi que son Palais doit être
Le Temple de la Vérité ;
Et que si le Mensonge a le front d'y paroître,
L'Insolent doit être traité
En criminel de Leze-Majesté.
De ta bouche sincére il va souvent entendre
Qu'il n'est Roi que pour notre bien ;
Et le Ciel dans ton cœur a pris soin de répandre
Tout ce qui doit regler le sien.
Veille donc sur cette ame à tes soins confiée ;
Que ses vertus croissent avec ses jours ;
Et qu'à jamais répudiée,
La flatterie en d'autres Cours
Aille chercher azile : elle en aura toûjours
Les Rois la souffrent trop ; c'est-là leur grande faute ;
Elle corrompt enfin les Princes les meilleurs ;
Mais du moins, la releguant ailleurs,
Que le Roi ne soit pas son hôte.

AU Temple de Delphes un jour
Un Roi Grec suivi de sa Cour,
S'en alla consulter l'Oracle.
Il vouloit des amis dont il ne pût douter ;
Mais sa grandeur est un obstacle
A ce jugement sûr qu'il en vouloit porter :
Car comment distinguer l'ami de sa personne
D'avec l'ami de sa Couronne,
Le zéle d'avec l'intérêt,
L'attachement réel de ce qui le paroît ?

C'étoit l'embarras du Monarque.
Il entre seul au Temple, interroge Appollon,
Et lui demande à quelle marque
Il connoîtra l'ami digne d'un si beau nom.
Tu veux, lui dit Phœbus, un ami véritable?
Celui qui t'osera dire la vérité,
La vérité désagréable,
Sera ton homme : adieu ; voilà ta sûreté.
Le Prince sort sans rien faire connoître.
Toute sa Cour ensuite eut son oracle à part ;
Ils demandoient tous par quel art
Ils pourroient faire un ami de leur Maître.
En le flatant toûjours, leur dit l'Oracle à tous :
Fausse loüange plaît, & l'orgueil la seconde :
N'allez pas dire vrai ; ce seroit fait de vous.
Ce Dieu connoissoit bien son monde.

Comment ce double Oracle ira-t-il à sa fin?
Chacun étant ainsi muni de sa recette,
Ils s'assemblent tous au festin,
Où les a conviez le Prince qui projette
D'éprouver sur eux son destin.
Mes amis, leur dit-il, au moment que la joye
Commençoit à regner entre nos commensaux,
Que la liberté se déploye :
De l'amitié ; rien plus ; nous sommes tous égaux.
Pour commencer, dites-moi moi défauts.
Si vous en avez, c'est de croire
Que l'on puisse vous en trouver ;

Dit la troupe en chorus. Et là-dessus de boire.
Un seul ne disoit mot. Qu'avez-vous à rêver,
Lui dit le Roi? Je rêve à votre gloire;
Chacun vous flate ici; je ne puis l'approuver;
Vous avez cent vertus dont s'ornera l'Histoire;
Je l'avouë avec joye, & j'en sens tout le prix:
Mais je crains qu'un défaut nuise à votre mémoire;
Que vos lauriers n'en soient flétris.
Vous aimez trop le vin; & quelquefois l'yvresse
De votre front fait fuir la Majesté.
Insolent! dit le Roi; tien, de ta hardiesse
Voilà le prix; le coup étoit porté.
Enfin mon amitié m'a valu votre haine,
Dit le mourant; l'Oracle consulté
M'a prédit une mort certaine,
Si j'osois à mon Roi dire la vérité.
Par l'excès du zèle emporté,
Je n'ai pû vous la taire, & j'en reçois la peine.
Qu'entens-je? dit le Roi; pardon, Dieux irrités;
Rendez-moi mon ami; je reconnois son zèle.
M'allez-vous donc livrer à la troupe cruelle
Des flateurs qui me sont restés?
Jusques au bout l'ami fidele
Lui dit: Je meurs content si vous en profitez.



LA PIE.

FABLE II.

UN Traitant avoit un Commis;
Le Commis un Valet; le Valet une Pie.
Quoique de la rapine ils fussent tous amis,
Des quatre, l'Animal étoit la moins harpie.
Le Financier en chef voloit le Souverain;
Le Commis en second voloit l'homme d'affaire;
Le Valet grapilloit; il eût voulu mieux faire;
Et des gains du Valet Margot faisoit sa main.
C'est ainsi que toute la vie,
N'est qu'un Cercle de volerie.
Le valet donc à son petit magot
Trouvoit toûjours quelque mécompte.
Qu'est-ce dit-il. Quel est le coquin qui m'affronte?
Dans mon taudis il n'entre que Margot.
A tout hazard il vous l'épie,
Et la prend bien-tôt sur le fait.
Il voit notre galante Pie
Du coin de l'œil faisant le guet,
Prendre à son bec sa piéce de monnoye,
Et puis dans le grenier courant cacher sa proye.
C'étoit-là que Margot avoit son coffre fort;
Amassant sans jouïr; bien d'autres ont ce tort.

Oh, ça, dit le Valet, en surprenant sa belle,
Je te tiens donc, & mon argent aussi.
Voyez la gentille femelle:
J'en suis d'avis; on volera pour elle;
Elle en auroit le gain; j'en aurois le souci.
Il pronnnce à ces mots la Sentence mortelle.
Margot à sa façon se jette à ses genoux;
Grace, lui cria-t-elle; un peu plus d'indulgence;
Au fonds je n'ai rien fait que vous ne fassiez tous.
Ou par justice, ou par clémence,
Donnez-moi le pardon qu'il vous faudroit pour vous.
Ce caquet étoit raisonnable;
Mais le Valet inéxorable
Lui coupe la parole & lui tord le gosier.
Le plus foible, c'est l'ordre, est puni le premier.



L'ENFANT ET LES NOISETTES.

FABLE III.

Que j'aime une image naïve
Qui soit en apparence une leçon d'enfant,
Et qui pour le Sage instructive
Renferme un précepte important!
Les grandes vérités charment sous cette écorce;
On ne les attend point, & d'abord on les voit;
Cette surprise y donne de la force.
Un exemple, dit-on; eh bien, exemple; soit.
Philosophiquement, si je vais dire à l'homme,
Contente toi de médiocrité;
Il ne t'en coûtera le repos ni le somme;
Tu l'auras sans difficulté.
Mais par mille projets je te vois agité;
Tes desirs n'ont point de limites;
Toutes fortunes sont à ton gré trop petites.
Tu veux tout; tout échape à ton avidité.
Belles leçons! mais l'homme y bâille.
Que faire pour le réveiller?
Or voici comme j'y travaille;
Je lui conte une Fable; il cesse de bâiller.



UN Jeune Enfant, je le tiens d'Epictete, (a)
Moitié gourmand & moitié sot.
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir;
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sçait que pleurer; en plainte il se consomme;
Il vouloit tout avoir & ne le pouvoit pas.
Quelqu'un lui dit, (& je le dis à l'homme,)
N'en prends que la moitié, mon enfant; tu l'auras.

(a) Philosophe Stoïcien qui a vécu sous Neron, & qui a laissé de grandes Leçons de Morale.



LE LINX ET LA TAUPE.

FABLE IV.

JADIS dans le siécle des Fables,
Et du tems qu'il étoit des Sirenes,(*a*) des Sphinx,(*b*)
Centaures (*c*) & choses semblables,
Vivoit aussi Messire Linx, (*d*)
L'Argus (*e*) des animaux, dont la perçante vûë
Ne trouva jamais rien d'obscur:
Tandis que l'œil du jour perce à peine la nuë,
Le sien perce au travers d'un mur.
Un de ces animaux, tapi sous un branchage,
(Car ils étoient chasseurs de leur métier)
Se tenoit à l'affût, attendoit le gibier,
Préparant ses dents à l'ouvrage.
Notre Argus apperçoit une Taupe en son trou.
Ah! lui dit-il; que je te plains ma mie!
Pauvre animal que fais-tu de la vie?
Tu n'as point d'yeux; Jupiter étoit fou

(*a*) Nymphes de la Mer, moitié femmes & moitié Poissons, renommées pour leur chant.

(*b*) Monstre qui étoit Aigle, Femme & Lion, & célébre par les Enigmes qu'il proposoit.

(*c*) Moitié hommes & moitié chevaux.

(*d*) Animal dont on dit que la vûë est assez perçante pour voir au travers d'un mur.

(*e*) Argus commis par Junon pour épier les amours de Jupiter, & qu'on supposoit avoir cent yeux.

Quand il te fit de cette sorte.
Pourquoi t'ôter le jour qui doit tout éclairer ?
Tu fais fort bien de t'enterrer ;
Je te tiens plus d'à moitié morte ;
Et ce seroit faveur que de te dévorer.
Pardonnez-moi, lui dit la Dame ;
Je sens fort bien que je vis tout-à-fait.
Je n'ai point d'yeux ; est-ce un sujet
D'accuser Jupiter ? Croyez-m'en sur mon ame,
Il a bien fait ce qu'il a fait.
A-t-il besoin qu'on le conseille ?
Il m'a donné de sa grace une oreille
Qui vaut des yeux, & qui me sert autant.
Tenez, par exemple, elle entend
Derriere vous un bruit qui vous menace ;
Je crains pour vous quelque disgrace,
Fuyez. Dame Taupe entendoit
La corde d'un arc qu'on bandoit.
La fléche part, & l'atteinte mortelle
Envoya notre Argus dans la nuit éternelle.

Mépriseurs indiscrets, vous n'y connoissez rien ;
Les Dons sont partagés, & chacun a le sien.

LES DEUX SONGES.

FABLE V.

VARIETÉ, je t'ai voué mon cœur.
Qui te perd un moment de vûë,
Tombe aussi-tôt dans la langueur.
Rien ne charme à la continuë;
Seule, tu plais toûjours. J'ai pitié du Lecteur
Quand tu n'as pas versé tes graces sur l'Auteur.
Préside à mes récits; préside à mes images;
Peins toi-même mes paysages;
Changeons d'objets; changeons de lieux;
Promene-moi dans mes ouvrages,
De la Terre aux Enfers, & des Enfers aux Cieux.
A peine la Nature est-elle assez féconde;
Tout est dit, tout devient commun.
Les Conquerans voudroient un nouveau Monde;
C'est aux Rimeurs qu'il en faut un.
Toûjours des animaux, des bois & des campagnes!
Sans cesse le même horizon!
Comment y résister? l'on se croit en prison.
De la varieté les graces sont compagnes,
J'en veux dans mon ouvrage égayer la raison.
Là j'amenerai sur la Scène
Cadet Ciron qui se croit important;
Tout auprès Jupiter de son Trône éclatant
Gratifiera la race humaine;

De-là, je vais aux ſombres bords
Faire juger Minos, faire parler les morts.
Aujourd'hui dans le Nord & demain dans l'Affrique,
Quelquefois Iroquois, & d'autres fois Perſan,
Gay, ſérieux, galant ou politique,
Je ſerai tout, mais toûjours véridique.
Ça, ma Muſe, prend le turban,
Et tire ici le vrai des ſonges d'un Sultan. (a)

DEux Songes, grands menteurs, l'un noir, mélancolique ;
L'autre blanc & vermeil comme albâtre & corail,
Sortoient un matin du Sérail. (b)
D'un Eſclave le blanc s'étoit fait domeſtique,
Et le Noir avoit pris le grand Seigneur à bail,
Même à bail emphitéotique.
Ils retournoient enſemble au ténébreux manoir.
Ça, dit le Songe blanc au noir ;
As-tu bien tourmenté ton homme ?
Je t'en réponds, dit l'autre ; & vingt fois en ſurſaut
Je l'ai retiré de ſon ſomme ;
Je l'ai de mal en pis promené comme il faut.
Par l'infidele Janiſſaire, (c)
D'abord de la priſon j'ai fait tirer ſon Frere ;

(a) L'Empereur des Turcs.
(b) Palais du grand Turc.
(c) Soldat de la garde du Sultan, ils ſont en grand nombre & redoutables quand ils ſe révoltent.

On l'arrachoit du trône, & prêt d'être étranglé
Il s'éveille en criant, tout en eau, tout troublé:
Je l'attendois à la reprise
Il se rendort, & sur le champ
Je me transforme en nouveau Tamerlan (*d*)
J'attaque sa Hautesse & la ville est surprise;
A mon pouvoir tout se soumet.
De ses Enfans je fais ample carnage;
Et lui-même je vous l'encage,
Ainsi qu'un autre Bajazet.
Nouveau sursaut; & dès qu'il se remet
Sur l'oreiller, nouvelle image
Plus triste encor: enfin, je m'en donne à souhait.
Voilà toutes les nuits le soin qui me regarde.
C'est ma tâche en un mot. Je corromps ses Visirs; (*e*)
Le Mufti (*f*) le proscrit; je révolte sa Garde;
Une Sultane le poignarde;
Ce sont là mes menus plaisirs.
Je lui rends la nuit si funeste
Qu'il en a pour le jour du trouble encor de reste.
Oh! pour moi, dit le Songe blanc,
Je sers mieux mon homme, & ma tâche
Est de le rendre heureux, de rafraichir son sang.
A peine le sommeil sur son grabat l'attache,

(*d*) Empereur des Tartares qui vainquit le Sultan Bajazet, & le fit enfermer dans une cage de fer, où il s'écrasa la tête contre les barreaux.

(*e*) Les premiers Ministres du Sultan.

(*f*) Chef de la Loi Mahometane.

Que d'abord je le fais Sultan.
Il prend sa place au trône, assemble le Divan, (g)
Fait des Loix; déclare la guerre,
De succès en succès soûmet toute la Terre,
N'en fait pour lui qu'un Peuple & tout Mahometan.
Puis pour se délasser, de Sultane en Sultane
Va promener ses vœux, examine, & le soir,
Tous attraits bien pesés, il jette le (h) mouchoir.
Je n'offre à ses regards que Tableaux de l'Albane. (i)
Chaque nuit ma faveur le met
Au Paradis (k) de Mahomet.

Problême embarrassant, question épineuse!
Lequel choisir des deux états?
Une vie est souvent heureuse ou malheureuse
Par les endroits qu'on n'en voit pas.
Ambitieux toûjours en quête
De puissance & d'honneurs, gare le Songe noir.
Nous n'envions les Grands que faute de sçavoir
Ce qui leur passe par la tête.

(g) Conseil d'Etat du Sultan.

(h) Maniere dont le grand Seigneur choisit entre ses Sultanes celles qu'il veut honorer de son lit.

(i) Fameux Peintre né à Bologne distingué par ses compositions gratieuses.

(k) Mahomet ne promet dans l'autre vie que des plaisirs sensuels.



LES SINGES MATELOTS.

FABLE VI.

UN navire chargé d'une peuplade Singe,
Colonie amassée aux forêts de Narsinge, (a)
Venoit d'arriver dans un Port.
Le débit étoit sûr de cette marchandise;
Le Roi du Päys l'aimoit fort.
Que ce fût bon goût ou sotise,
Avec lui tout son Peuple avoit raison ou tort.
Le monde se conforme à l'exemple du Maître;
Et sur tout de la Cour c'est-là le rudiment,
Le Prince est enrumé; le Courtisan veut l'être;
La mode en court dans le moment.
Nos Marchands de Magots, pour annoncer leur foire,
Dans la Ville étoient descendus;
L'équipage étoit allé boire;
Les Singes restoient & rien plus.
Leur Doyen se leva, capable personnage:
Camarades, dit-il, je médite un bon tour.
Dérobons-nous à l'esclavage,
L'occasion nous rit, hâtons nôtre retour.

(a) Royaume de l'Inde. Le vrai mot est Narsingue; mais quelques-uns ont dit Narsinge.

Vous avez vû quelle manœuvre
Gouverne les vents & les flots;
Pour notre apprentissage essayons ce chef-d'œuvre;
Je serai le Pilote, & vous les Matelots.
Vivent les bons conseils, s'écria l'assemblée;
Partons; liberté, liberté!
On démare aussi-tôt; la voile est étalée:
Et voilà par les vents le navire emporté.
Tout alloit bien d'abord; plus d'un Zéphir les pousse;
Vous eussiez vû maint petit Mousse
Courant de vergue en vergue, & grimpant sur les mats;
Tandis qu'au gouvernail le vieux Singe se place,
D'un Pilote inquiet affectant la grimace:
On l'eût pris pour Tiphis (b) à son grave embarras.
Messieurs, leur disoit-il, l'orage nous menace;
Je vois un nuage là-bas;
Déja des mers se ride & se noircit la face;
Nous aurons du gros tems; mais ne le craignez pas;
Il disoit vrai quant à l'Orage;
Quant à son Art, c'étoit un autre cas.
Les vents dans le moment déployerent leur rage;
De foudres redoublés un horrible fracas
Allarme le pauvre équipage,
Qui se voit à toute heure à deux doigts du trépas.

(b) Pilote du Navire Argo, qui conduisit les Argonautes dans la Colchide pour la Conquête de la Toison d'or.

Ils font à tout hazard ce qu'ils avoient vû faire;
Mais ils le font en imprudens.
Il faut caler la voile; ils font tout le contraire.
Voulant fuir les rochers, ils vont donner dedans.
Comme ils ont vû dans pareille avanture,
Des Matelots jurans, d'autres faisant des vœux;
Les Singes font de même entr'eux;
Celui là prie, & l'autre jure.
Priant, jurant, chacun travaille à qui mieux mieux,
Ou bien à qui plus mal; c'est pure étourderie.
Eh! que leur sert leur aveugle industrie?
Le vaisseau heurte un roc & se brise à leurs yeux;
Et la Mer abîma toute la Singerie.

Imitateurs, je prends mes Singes à témoin;
Vous échouerez; votre Art ne vous mene pas loin.



LA ROSE ET LE PAPILLON.

FABLE VII.

Qu'est devenu cet âge où la Nature
Rioit sans cesse au genre humain;
Cet âge d'or, dont la peinture
Nous flate encor ? songe doux quoique vain.
Mais ce n'est pas que j'en rappelle
Les jours sereins & les tranquilles nuits.
Que la Nature fût plus belle,
Que Flore eût plus de fleurs, Pomone plus de fruits,
Ce n'est pas-là ce qui fait mes ennuis.
J'en regrette d'autres délices;
La foi naïve & la simple candeur,
Les vertus hôtesses du cœur,
L'ignorance même des vices.
Oüi, ce fut-là son plus rare trésor,
Les discours n'étoient point des embûches dressées;
Les paroles & les pensées
N'étoient point en divorce encor.
Quoi ! Ces gens étoient-ils des hommes ;
Demanderoit-on volontiers ?
Tant on les trouve singuliers

Et tout autres que nous ne sommes!
Oüi, c'en étoit. Ces bonnes gens
Furent vos peres & vos meres.
Qui croiroit, Messieurs leurs enfans,
Que vous vinssiez d'Ayeux sincéres ?
De mensonge aujourd'hui vous donnez des leçons;
Tout se viole & tout se falsifie
Promesses & sermens passent pour des chansons;
Sot qui les tient: fou qui s'y fie.
A nous voir en si mauvais train,
Ce n'est plus l'âge d'or qu'à présent je regrette,
C'en seroit trop. Je ne souhaite
Que de revoir l'âge d'airain. (*a*)
Environ ce temps-là fleurissoit ma Coquette.

❦

Il étoit une Rose en un jardin fleuri,
Se piquant de regner entre les fleurs nouvelles.
Papillon aux brillantes aîles,
Digne d'être son favori,
Au lever du Soleil lui compte son martyre;
Rose rougit & puis soupire.
Ils n'ont pas comme nous le tems des longs délais;
Marché fut fait de part & d'autre,
Je suis à vous, dit-il: moi: je suis toute votre;

(*a*) Les Poëtes ont compté quatre Ages du Monde; l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer.

Ils se jurent tous deux d'être unis à jamais.
Le Papillon content la quitte pour affaire :
Ne revient que sur le midi.
Quoi ! ce feu soit disant si vif & si sincére,
Lui dit la Rose, est déja réfroidi ?
Un siécle s'est passé, (c'étoit trois ou quatre heures)
Sans aucun soin que vous m'ayez rendu.
Je vous ai vû dans ces demeures,
Porter de fleurs en fleurs un amour qui m'est dû.
Ingrat, je vous ai vû baiser la Violette,
Entre les fleurs simple grisette,
Qu'à peine on regarde en ces lieux ;
Toute noire qu'elle est, elle a charmé vos yeux.
Vous avez caressé la Tulipe insipide,
La Jonquille aux pâles couleurs,
La Tubéreuse aux malignes odeurs.
Est-ce assez me trahir ? Es-tu content, perfide ?
Le petit-maître Papillon
Repliqua sur le même ton.
Il vous sied bien, coquette que vous êtes,
De condamner mes petits tours ;
Je ne fais que ce que vous faites ;
Car j'observois aussi vos volages amours.
Avec quel goût je vous voyois sourire
Au souffle caressant de l'amoureux Zéphire !
Je vous passerois celui-là :
Mais non contente de cela,

Je

Je vous voyois recevoir à merveille
Les ſoins empreſſés de l'Abeille ;
Et puis après l'Abeille arrive le Frelon ;
Vous voulez plaire à tous juſques-au Moucheron.
Vous ne refuſez nul hommage ;
Ils ſont tous bien venus, & chacun à ſon tour.

C'eſt providence de l'amour
Que Coquette trouve un Volage.



L'ORME ET LE NOYER.

FABLE. VIII.

SUR le penchant d'une montagne,
Haut & puissant Seigneur de la campagne,
L'Orme habitoit près du Noyer.
Bons voisins, ils jasoient pour se désennuyer.
L'Orme disoit à son compere ;
En vérité j'ai lieu de me plaindre du sort.
Je suis haut, verdoyant & fort ;
Stérile avec cela ; point de fruit ; j'ai beau faire ;
Je n'en sçaurois porter ; la Nature eut grand tort ;
Je fais ombre, & c'est tout. Cela me mortifie.
Voisin Noyer le consoloit :
Il te fâche de voir comme je fructifie ;
J'ai de trop ce qu'il te falloit.
Mais que veux-tu ? le Ciel répand ses graces
Comme il lui plaît ; non pas comme nous l'entendons.
Plus élevé que moi, de vingt pieds tu me passes ;
Il m'a fait à moi d'autres dons.
J'ai le meilleur lot, à tout prendre.
Le fruit nous sied fort bien ; arbre qui n'en peut rendre,
N'est à mon sens, un arbre qu'à demi ;
Mais console toi, mon ami,

Il ne t'en viendra pas à force de murmure;
Il faut vouloir, ce que veut la Nature.
Le Noyer babillard continuoit toujours,
Quand un essain d'Enfans interrompt son discours.
A coups de bâtons & de pierre
Le Bataillon lui livre une cruelle guerre.
Le pauvre arbre n'a point de noix
Qui ne lui coûte au moins une blessure:
Il reçoit cent coups à la fois;
Adieu ses fruits & sa verdure.
La moisson faite, on veut encore glaner:
Sans respect du Noyer, sur lui la troupe monte;
On le rompt, on l'ébranche; il crie, on n'en tient compte,
Tant qu'il n'ait plus rien à donner.
Enfin, chargés de noix, c'est sous l'Orme tranquille
Que les enfans vont les manger;
Et l'Orme dit en les voyant gruger;
C'est souvent un malheur que d'être trop utile.



LE CAMELEON.

FABLE IX.

Deux de ces gens coureurs du Monde,
Qui n'ont point assez d'yeux & qui voudroient tout
voir;
Qui pour dire, j'ai vû, je le dois bien sçavoir,
Feroient vingt fois toute la terre ronde:
Deux Voyageurs, n'importe de leur nom,
Chemin faisant dans les champs d'Arabie
Raisonnoient du Caméléon. (a)
L'animal singulier! disoit l'un; de ma vie
Je n'ai vû son pareil; sa tête de poisson,
Son petit corps lezard, avec sa longue queuë,
Ses quatre pattes à trois doigts,
Son pas tardif, à faire une toise par mois,
Par-dessus tout, sa couleur bleuë....
Alte-là, dit l'autre; il est verd;
De mes deux yeux je l'ai vû tout à l'aise
Il étoit au Soleil, & le gosier ouvert,
Il prenoit son répas d'air pur... Ne vous déplaise,
Réprit l'autre, il est bleu; je l'ai vû mieux que
vous,
Quoique ce fût à l'ombre: il est verd; bleu, vous
dis-je:

(a) Ce qu'on dit ici du Caméléon est rapporté par les Voyageurs.

Démenti ; puis injure ; alloient venir les coups,
Lorsqu'il arrive un tiers. Eh ? Messieurs quel vertige !
Holà donc ; calmez-vous un peu.
Volontiers, dit l'un d'eux ; mais jugez la querelle
Sur le Caméléon ; sa couleur, quelle est-elle ?
Monsieur veut qu'il soit verd ; moi je dis qu'il est bleu.
Soyez d'accord, il n'est ni l'un ni l'autre,
Dit le grave arbitre ; il est noir.
A la chandelle, hier au soir,
Je l'examinai bien ; je l'ai pris, il est nôtre,
Et je le tiens encor dans mon mouchoir.
Non, disent nos mutins, non je puis vous répondre
Qu'il est verd ; qu'il est bleu ; j'y donnerois mon sang.
Noir, insiste le juge ; alors pour les confondre,
Il ouvre le mouchoir, & l'animal sort blanc.
Voilà trois étonnés, les plaideurs & l'arbitre ;
Ne l'étoient-ils pas à bon titre ?
Allez enfans, allez, dit le Caméléon ;
Vous avez tous tort & raison.
Croyez qu'il est des yeux aussi bons que les vôtres ;
Dites vos jugemens ; mais ne soyez pas fous
Jusqu'à vouloir y soumettre les autres,
Tout est Caméléon pour vous.

APOLLON, MERCURE, ET LE BERGER.

FABLE X.

L'Homme est ingrat ; c'est son grand vice.
Comme une grace il sollicite un bien ;
L'a-t-il reçû ? Ce n'est plus que justice ;
On a bien fait ; il n'en doit rien.
Place-t-on un nouveau Ministre ?
Il faut pour ses flatteurs agrandir son Palais.
Des graces, des trésors n'a-t-il plus le regiſtre ?
Une solitude sinistre
Fait deserter jusques à ses Valets.
La foule se presse où l'on donne ;
Mais où l'on a donné, l'on ne voit plus personne.
Je plaindrois un vendeur d'encens
Qui n'en débiteroit qu'aux cœurs reconnoissans.
On a tort ! Les plaisirs que l'on daigne nous faire
Doivent être payés du cœur ;
Et c'est voler son bienfaiteur
Que lui retenir ce salaire.
Mais nous, sans intérêt obligeons les humains.
Que l'honneur de servir soit le prix du service.

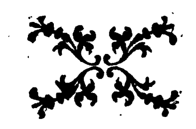
La vertu sur ce point fait un tour d'avarice ;
Elle se paye par ses mains.

❀

L'Obligeant Apollon & le malin Mercure
Un jour firent une gageure.
On m'adore pour ma bonté,
Disoit l'un : moi pour ma malice,
Disoit l'autre ; & je suis le plus accrédité.
Faisons un peu l'essai de nôtre autorité !
Qui de nous obtiendra le premier sacrifice,
Aura le pas sur l'autre. On conclut le traité.
Apollon voit alors un Berger dans la plaine,
Qui du son de sa flûte éveilloit les Echos.
Il lui fait sous ses pas rencontrer une aubaine ;
C'est une pierre où sont écrits ces mots :
Ici gît un trésor qu'Apollon te décele.
Est-il possible ! ô Cieux ! s'écria le Berger.
Il renverse la pierre & la trouve fidéle.
Riche trésor. L'envisager,
Le tirer, le compter ce ne fut qu'une affaire.
Il songe en le comptant à ce qu'il en peut faire.
Il achetera tout ; Terres, Forêts, Châteaux ;
Rien de trop cher avec si grosse somme.
Adieu donc mes pauvres troupeaux ;
Le bon Guillot n'est plus vôtre homme.
Tandis qu'ainsi le Pastre, yvre de son trésor,
Laisse égarer ses yeux & sa pensée ;
Le Dieu malin enleve l'or.

Il ne faut à ce Dieu qu'un inſtant, moins encor ;
Toute la ſomme eſt éclipſée.
L'œil de Guillot revient. Plus d'argent. Juſtes Dieux !
Etoit-ce un ſonge ? Non. Je veille ; j'ai des yeux ;
Voilà le trou ; voilà la pierre renverſée.
Il y voit en effet ces autres mots écrits :
Apollon te le donne, & Mercure l'a pris.
Ciel ! Mercure l'a pris ! O diſgrace mortelle !
Voilà bon Guillot à genoux.
Prenez pitié de moi ; Mercure calmez-vous ;
Ja vais vous immoler ma brebis la plus belle.
Il le dit ; il le fait ; & les larmes aux yeux,
Allume le bucher, y met la pauvre bête.
Mercure en rit du haut des Cieux ;
Et ſans ſonger à ſigner ſa requête,
S'écria, j'ai gagné. Qu'il nous connoiſſoit bien !

Intérêt obtient tout ; reconnoiſſance rien.



LE FROMAGE.

FABLE XI.

DEux Chats avoient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avoient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera ? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise & peu de conscience ;
Témoin leur propre fait ; le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audiance,
Dame Justice entr'eux vuide le démêlé.
Un Singe Maître Clerc du Bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois sa robe & son bonnet,
Parut à nos deux Chats tout un Aréopage. (*a*)
Pardevant Dom Bertrand le Fromage est porté ;
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité ;
En charge les bassins ; puis cherchant l'équilibre,
Pésons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte ; & vive l'équité,
Ça ; celle-ci me paroît déja trop pésante.
Il en mange un morceau. L'autre pése à son tour ;
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une legere pente.

(*a*) Sénat d'Athènes.

Bon! nous voilà contens; donnez, disent les Chats.
Si vous êtes contens; Justice ne l'est pas,
Leur dit Bertrand; race ignorante
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer comme vous les choses au gros sas?
Et ce disant, Monseigneur se tourmente
A manger toûjours l'excédent;
Par équité toûjours donne son coup de dent;
De scrupule en scrupule avançoit le Fromage.
Nos Plaideurs enfin las des frais,
Veulent le reste sans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand; soyez hors de procès;
Mais le reste, Messieurs, m'appartient comme épice.
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix; & rendez grace aux Dieux;
Le Bailli n'eût pas jugé mieux.



L'ECLIPSE.

FABLE XII.

DE nos récits chassons l'emphase;
Laissons le stile ambitieux
A ces Chantres hardis qu'embrase
L'ardeur de célébrer les Héros & les Dieux.
Moi, Chantre d'Animaux & simple Fabuliste,
Je dois conter naïvement,
Suivre toûjours la Nature à la piste.
Nous le sçavons; c'est notre rudiment;
Mais prenons garde à la bassesse
Trop voisine du familier.
Souvent un Auteur sans adresse
Veut être simple; il est grossier.
Point de tour trivial, aucune image basse;
Apollon veut expressément
Que l'on soit rustique avec grace,
Et populaire élégamment.
Cela n'est pas aisé. J'en conviens; mais qu'y faire?
Dit le Lecteur. Ce n'est pas mon affaire:
Surmontez la difficulté.
Quand votre ouvrage sçait me plaire,
Je ne calcule point ce qu'il vous a coûté:
Mais je vous loue; & ce salaire
Mérite bien d'être acheté.

Vous parlez de bons ſens, cher Lecteur, & j'adopte
Ce ſolide raiſonnement.
Veut-on plaire ou déplaire ? Il faut qu'un Auteur opte ;
Qu'il écrive ſans peine, ou bien mal-aiſément.
C'eſt par le travail que l'on cache
L'air même du travail qui déplairoit aux gens.
Du creux de la cervelle un trait naïf s'arrache ;
Il ſemble s'être offert, on l'a cherché long-temps.
Mais revenons au ſtyle de la Fable.
Il eſt aiſé, ſans faſte & ſans ambition ;
Si ce n'eſt que l'occaſion
Demande un ton plus haut, alors plus convenable.
Comme on ſçait, toute regle a ſon exception.
La Fontaine eſt naïf, Eh bien ce La Fontaine
Nomme le Vent qui déracine un chêne ;
Le plus (a) terrible des enfans
Que juſques-là le Nord eût porté dans ſes flancs.
Fort bien. Le fait en vaut la peine.
Ici, je ſuis en cas pareil.
J'éleve un peu ma voix ; mais pourroit-on s'en plaindre ?
Devois-je moins ? J'avois à peindre
Toute la gloire du Soleil.

(a) Dans la Fable du Roſeau & du Chêne.

SUR son Char lumineux devancé par les heures,
Et des traits enflammés perçans le ſein des airs,
Le Soleil du plus haut des céleſtes demeures
Donnoit le plus beau jour qu'eut jamais l'Univers:
La Terre en devenoit plus belle & plus féconde;
Flore brilloit de toutes parts;
Et Cérès (b) à la treſſe blonde
Déployoit ſes tréſors dans les plaines épars;
Mille Soleils nouveaux étinceloient dans l'Onde.
Il ſembloit enfin que le Monde
Vouloit par ſa beauté mériter ſes regards.
Ah! c'eſt trop, s'écria la Lune,
Tant de ſplendeur bleſſe mes yeux.
Le Soleil prétend-il regner ſeul dans les Cieux?
D'une gloire qui m'importune
Il faut anéantir l'éclat injurieux.
Je veux par un coup de ma tête,
Apprendre au Monde qui je ſuis:
C'eſt déja moi qui fais les belles nuits;
Faiſons-nous un droit de conquête
De donner auſſi les beaux jours.
Le Soleil eſt de trop; c'eſt aſſez de mon cours;
Ce qu'elle projettoit, la folle l'exécute:
Elle ſe va placer entre nous & Phœbus;
Lui livre le combat. Mais quoi! de cette lutte
Quel fut le fruit? en brilla-t-elle plus?
Au contraire, cette avanture,

(b) Déeſſe des Bleds.

Qui sur tout l'Horison jetta l'obscurité,
Nous apprit que de sa nature
Dame Lune n'étoit qu'une Planette obscure;
Et de son Frère seul empruntoit sa clarté.

Hommes, voilà notre imprudence.
Nous prenons bien souvent, pour nous faire valoir,
Des moyens insensés qui ne font que mieux voir
Notre jalouse insuffisance.



MERCURE ET LES OMBRES.

FABLE XIII.

MERCURE (*a*) conduisoit quatre Ombres aux Enfers.
Comptons-les : une jeune Fille,
Item un Pere de Famille,
Plus un Héros, enfin un grand Faiseur de vers.
Allant de compagnie, au gré du Caducée (*b*)
Ils s'entretenoient en chemin.
Hélas, dit l'Ombre Fille, en pleurant son destin,
Que l'on me plaint là-haut ! Je lis dans la pensée
De mon Amant ; il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois, du ton qui se fait croire,
Que loin de moi, le jour ne lui seroit de rien.
Quel amour ! Chaque instant en serroit le lien.
M'aimer, me plaire, étoient son plaisir & sa gloire.
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans sans mémoire,
Pour moi, dit l'Ombre Pere, il me reste là-haut
Des Enfans bien nés, une Femme
Ils m'aimoient tous du meilleur de leur ame.
Je suis sûr qu'à présent on pleure comme il faut.

(*a*) C'étoit un des emplois de Mercure de conduirre les Ombres aux Enfers.

(*b*) C'est ainsi que l'on appelloit la verge que Mercure reçut d'Apollon, en échange de la Lyre dont il lui fit présent.

Ils me regretteront long-temps sur ma parole ;
Les pauvres gens ! que le Ciel les console.
L'Ombre Héros disoit : Eh qu'êtes-vous vraiment,
Près d'un mort comme moi par cent combats célébre ?
Je m'assure qu'en ce moment
Les cris des Peuples font mon Oraison Funèbre.
Mon nom ne mourra point ; du Gange (c) jusqu'à l'Ebre, (d)
D'âge en âge il ira semer l'étonnement.
Croirai-je que quelque autre espére
De vivre autant que moi ? Moi, dit le fier Rimeur ;
Qu'est-ce qu'Achille (e) auprès d'Homere ? (f)
On me lira par-tout ; on m'apprendra par cœur.
Dieu sçait comme à présent le monde me regrette.
Vous vous trompez, Héros, Pere, Amante, Poëte,
Leur dit le Dieu. Toi la Belle aux doux yeux,
Ton Amant consolé près d'une autre s'engage.
Toi, Pere, tes Enfans chiffrant à qui mieux, mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage ;
Ta Femme les chicane ; & de toi, pas un mot ;
Chacun ne songe qu'à son lot.

(c) Fleuve de l'Inde.
(d) Riviere d'Espagne qui donna son nom à l'Iberie.
(e) Fils de Thétis & Pelée, & le plus vaillant des Grecs qui firent le Siége de Troye.
(f) Poëte Grec qui a écrit la guerre de Troye.

Quant à toi, Général d'Armée,
On a nommé ton ſucceſſeur.
C'eſt le Héros du jour; déja la Renommée
Le met bien au-deſſus de ſon prédéceſſeur.
Et vous, Monſieur l'Auteur, qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût ſe paſſer;
La mort, diſent-ils tous a bien fait de vous prendre.
Vous commenciez fort à baiſſer.

Ces Ombres ſe trompoient; nous faiſons même faute.
Aux morts comme aux abſens nul ne prend intérêt.
Nous laiſſons en mourant le monde comme il eſt.
Compter ſur des regrets, c'eſt compter ſans ſon hôte.



L'ECREVISSE

Qui se rompt la jambe.

FABLE XIV.

NOUS autres Inventeurs de Fables
Nous avons droit pour orner nos tableaux,
Et sur le vrai-semblable, & même sur le faux.
Nous pouvons, s'il nous plaît donner pour véritables
Les chimeres des temps passés.
Un fait est faux; n'importe; on l'a cru; c'est assez
(*a*) Phenix, Sirenes, Sphinx, sont de notre Domaine.
Ce Naturalisme menteur
Sied bien dans une Fable; & le vrai qu'il amene
N'en perd rien aux yeux du Lecteur.
Mais, quoi des vérités modernes!
Ne pourrons-nous user aussi dans nos besoins?
Qui peut le plus, ne peut-il pas le moins?
Les (*b*) Plines d'autrefois, ce sont les subalternes;
Ceux d'aujourd'hui, voilà les bons témoins.
Ils sçavent rejetter l'opinion commune.

(*a*) Oiseau qu'on dit renaître de sa cendre.

(*b*) Pline vivoit sous Vespasien. Le plus considérable de ses ouvrages est son Histoire Naturelle.

Qui n'a de fondement que la crédulité.
Ils veulent voir, revoir, trente fois plûtôt qu'une ;
Sçavent douter d'un fait par tout autre attesté ;
Tout est vû, touché, discuté.
Sur leur scrupuleux témoignage,
J'ose donc mettre en œuvre un des plus jolis faits.
L'écrevisse a, dit-on, des jambes de relais.
S'en rompt-elle une ? Il s'en trouve au passage
Une autre que Nature y substituë exprès.
Une jambe est enfin un magazin de jambes.
Vous riez ; vous prenez ceci
Pour l'Histoire (*c*) des Sevarambes.
N'en riez point. C'est un fait éclairci.
Mais remarquez que ces jambes nouvelles
Pour renaître n'ont pas même facilité.
Il est certains endroits favorables pour elles.
Or l'écrevisse sent cette inégalité :
Et lorsque sa jambe se casse
A l'endroit le moins propre à la production ;
Elle (*d*) se la va rompre elle-même à la place
D'où renaîtra bien-tôt sa consolation.
Vous êtes avertis. Passons à l'action.



UNE Ecrevisse allant chercher fortune,
Se rompit une jambe. Il est tant d'accidens !
Pour les bêtes & pour les gens
C'est une misere commune ;

(*c*) Relation fausse.
(*d*) Observation de M. Reaumur de l'Académie des Sciences.

Nul ne s'en ſauve. Or avec bien du mal,
A peine ſe traînoit l'invalide animal.
Alors du bord de la riviere,
La Grenouille lui dit, raillant hors de ſaiſon :
Tu ne troteras plus en avant, en arriere,
A droite, à gauche, ainſi que tu le trouvois bon.
Il faudra, mon enfant, reſter à la maiſon.
Point du tout, reprit la boiteuſe;
Nous trotterons encor avec l'aide de Dieu.
J'ai des jambes de reſte: Où, ma mie, en quel lieu
Les mets-tu ? lui dit la Railleuſe.
Oüi, j'en trouve quand il m'en faut;
Et je ſçaurai bien-tôt m'en faire une meilleure,
Dit l'Ecreviſſe, qui ſur l'heure.
Se caſſe la jambe plus haut.
Que fais-tu là ? dit la Grenoüille.
Eſt-ce-là ton remede ? Oüi. Tu n'y penſes pas;
C'eſt ſe plonger dans l'eau, de peur qu'on ne ſe moüille.
Attends cinq ou ſix jours, dit l'autre, & tu verras.
En effet, de par la nature,
La jambe en peu de jours revint.

La Raiſon quelquefois fait ce que fit l'inſtinct.
Il eſt des maux de difficile cure.
Les remèdes en ſont d'autres maux apparens.
En diſcerner les temps, en appliquer l'uſage,
N'eſt pas le fait des Ignorans :
C'eſt le vrai chef-d'œuvre du Sage.

L'HUITRE,

FABLE XV.

DEUX Voyageurs firent naufrage;
Et sur le débris du vaisseau
Ils abordent tous deux dans un Isle sauvage,
Où les suit un danger nouveau :
L'affreuse faim. Nos gens cherchent par tout à vivre ;
Mais ils ont beau courir, nuls fruits, nuls animaux;
Sable alteré comme eux. Les voilà près de suivre
Leurs Compagnons engloutis dans les eaux.
Après deux ou trois jours, sur la rive ils découvrent
Grand nombre d'Huîtres prenant l'air.
Voilà des coquilles qui s'ouvrent,
Dit l'un, nous serions bien obligés à la mer,
Si c'étoit quelque proye. Il prend le coquillage,
Et l'ouvrant tout-à-fait, voit les mets odieux,
Effrayant le goût par les yeux.
Il vaut autant mourir, s'écria le moins sage,
Que de manger cela ; disant pour sa raison,
Que faim n'est pire que poison.
Le cœur lui soûlevoit contre l'affreuse proye.
Il languit & mourut de faim.
L'autre à l'extrémité l'employe,

L'avale en grimaçant. Oh, oh! dit-il soudain;
Ce mets est exquis; c'est dommage
Que les humains encor n'en sçachent pas l'usage.
Quel goût! Quelle fraîcheur! il avaloit toûjours;
Grande exclamation à chaque Huître avalée:
Vive, dit-il, cette eau salée.
Quel délice! A ce prix je passe ici mes jours.
C'est assez lui crioit Tempérance importune.
Il est sourd à ses cris: encor une, encor une;
Et d'une en une il arriva
Que l'imprudent glouton creva.

Voilà l'humaine extravagance.
Nous nous perdons par les excès.
Contre plaisir & répugnance
Raison perd toûjours son procès.



LE CORBEAU ET LE FAUCON.

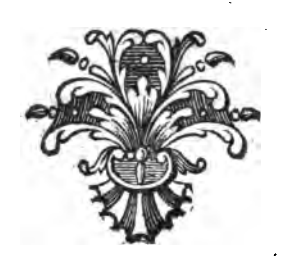
FABLE XVI.

Un Corbeau vigoureux dans la fleur de son âge,
Par monts, par vaux, alloit chercher son pain.
Un vieux Corbeau du voisinage,
Tout pelé, tout gouteux (le grand âge est mal sain)
Se tenoit dans son trou, prêt à mourir de faim.
Le jeune vit un jour un Faucon (*a*) charitable
Qui chez le Centenaire apportoit à manger.
Eh quoi! dit-il; moi, pauvre diable,
En travaillant beaucoup à peine ai-je à gruger;
Tandis que mon vieux frere assûré de sa table
Fait grand chere sans se bouger.
Oh, oh! puisque la Providence
Nous a donné des pourvoyeurs,
Je m'en remets à ces Messieurs.
Désormais des Faucons j'attens ma subsistance.
Le subtil raisonneur agit en conséquence.
Il se tient chez lui clos & coi;
Joüit de sa paresse en attendant de quoi
Flater aussi sa gourmandise.
L'apetit vient. Le Faucon ne vient pas.
Mon paresseux s'en scandalise;

(*a*) Ce fait du Faucon qui porte à manger au Corbeau, est rapporté par Pilpai.

Mais, content d'en gronder, ils n'en fait pas un pas.
Après quelques jours de paresse,
Et se sentant faillir le cœur,
Il veut sortir; mais sa foiblesse
L'arrête, & l'insensé meurt enfin de langueur.

Le Ciel prétend qu'en son aide on espere:
Mais il faut distinguer les cas.
Faites toûjours ce que vous pouvez faire.
La Providence est la commune mere.
Fiez-vous-y: mais ne la tentez pas.



L'HOMME

L'HOMME ET LA SIRENE.

FABLE. XVII.

QUELLE eſpece eſt l'humaine engeance !
Pauvres Mortels où ſont donc vos beaux jours ?
Gens de deſir & d'eſpérance,
Vous ſoûpirez long-temps après la jouïſſance ;
Jouïſſez-vous ? vous vous plaignez toûjours.
Mille & mille projets roulent dans vos cervelles.
Quand ferai-je ceci ? Quand aurai-je cela ?
Jupiter vous dit, le voilà,
Demain dites-m'en des nouvelles ;
Jouïſſez ; Je vous attends-là.
Ne vous y trompez pas ; toute choſe à deux faces ;
Moitié défauts & moitié graces.
Que cet objet eſt beau ! Vous en êtes tenté.
Qu'il ſera laid, s'il devient vôtre !
Ce qu'on ſouhaite eſt vû du bon côté ;
Ce qu'on poſſéde eſt vû de l'autre

D'UNE Sirène un homme étoit amour ux fou.
Il venoit ſans ceſſe au rivage
Offrir à ſa Venus (*a*) le plus ardent hommage ;
Se tenoit là, ſoupiroit tout ſon ſoû.

(*a*) Venus eſt la Déeſſe de la Beauté.

La nuit l'en arrachoit à peine,
Les ſoucis avoient pris la place du ſommeil;
Et la nuit ſe paſſoit à preſſer le Soleil
De revenir lui montrer ſa Sirène.
Quels yeux! Quels traits! & quel corps fait au tour!
S'écrioit-il : quelle voix raviſſante!
Le Ciel n'enferme pas de beauté ſi touchante,
Il languit, ſéche, meurt d'amour.
Neptune (b) en eut pitié. Ça, lui dit-il un jour,
La Sirène eſt à toi ; je l'accorde à ta flamme.
L'Hymen ſe fait; Il eſt au comble de ſes vœux;
Mais dès le lendemain le pauvre malheureux
Trouve un monſtre au lieu d'une femme.
Pauvre homme! autant l'avoient travaillé ſes tranſports,
Autant le dégoût le travaille.
Le deſirant ne vit que la tête & le corps;
Le jouïſſant ne vit que la queuë & l'écaille.

(b) Dieu de la Mer.



L'ASNE ET LE LIÉVRE.

FABLE XVIII.

AUx tems aînés de cet âge où nous sommes,
Entre les Animaux une guerre survint.
Parfois, n'en déplaise à l'instinct,
Ils sont aussi fous que les hommes.
La Commune vouloit l'emporter sur les (a) Lords,
Chambre-Basse (b) prétend devenir Chambre-Haute.
On s'arme, on s'assemble & sans faute
On veut voir ce jour-là qui seront les plus forts.
Au service de la Commune
Le Liévre & l'Asne offrirent leur appui,
Non pour se battre & tenter la fortune;
Mais, ils se disoient bons pour exciter autrui.
L'Asne, excellent sonneur, Misene (c) d'Arcadie,
Devoit appeller Mars, & par sa voix hardie
Rendre le combat plus sanglant.
Le Liévre étoit Tambour; (d) c'étoit-là son talent.
Derriere une haye on les place,
Où commençant leurs belliqueux accords,

(a) Ce mot chez les Anglois, signifie les Seigneurs.

(b) La Chambre basse & la Chambre haute composent le Parlement d'Angleterre, l'une comprend le Peuple, & l'autre les Seigneurs.

(c) Trompette célébrée par Virgile.

(d) On apprend aisément aux Liévres à joüer du Tambour.

Voilà dans tous les cœurs une nouvelle audace :
On s'attaque ; on se mêle ; on porte mille morts :
Mais, Trompette & Tambour bien-tôt sont inutiles.
Le camp des Lords étoit plein de Héros.
C'étoit autant d'Ajax ; (e) c'étoit autant d'Achilles;
La Commune effrayée enfin tourna le dos.
Derriere leur buisson, on prend l'Asne & le Liévre
Embarassé de son Tambour.
Nos deux poltrons ont déja la fiévre.
Leur supplice, dit-on, va finir ce grand jour :
Ils ont beau, pour obtenir grace,
Alléguer aux Vainqueurs qu'ils n'étoient point Soldats :
Qu'ils n'ont porté nul coup, ni même fait un pas.
Oüi ; mais des Révoltés vous excitiez l'audace ;
Poltrons séditieux, vous n'échapperez pas.

C'étoit à mon avis bien décider l'affaire.
Aider au mal, c'est autant que le faire.

(e) Deux des plus vaillans Capitaines Grecs qui se trouverent au Siege de Troye.



LES GRILLONS.

FABLE XIX.

DEUX Grillons Bourgeois d'une
Ville,
Avoient élû pour domicile
D'un Magiſtrat le ſpacieux Palais.
Hôtes du même lieu, ſans pourtant ſe connoître,
L'un logeoit en Seigneur au Cabinet du Maître;
L'autre dans l'antichambre habitoit en Laquais,
Un jour Jaſmin Grillon ſort de ſa cheminée;
Trotte de chambre en chambre, & faiſant ſa tour-
née,
Arrive au Cabinet; entend l'autre Grillon.
Bon jour, frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.
Votre ſerviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de façon;
Traitez-moi comme ami; je ſuis de la maiſon.
Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie
Monſeigneur reçoit les placets;
Qu'il eſt ſage & qu'il m'édifie!
Déſintéreſſement, équité, modeſtie,
Il a tout: C'eſt plaiſir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel Juge eſt bien ſûr du ſuccès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'eſt pas là mon maitre,

Dit Messire Grillon. Je le connois bien mieux:
Toi, tu le prends là-bas, pour ce qu'il veut paroître;
Ici je le vois tel que le Sort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains; pour les belles, des yeux;
Pour les puissans, égards & tours officieux;
Voilà tout le code du traître.
N'en sois donc plus la dupe; & laisse le commun
S'abuser à la mascarade.
Ne confondons rien, Camarade.
Distinguons deux hommes en un:
L'Homme secret, & l'Homme de parade.



MINOS ET LA MORT.

FABLE XX.

Rions, chantons, parons-nous de ces roses,
Que les doux Zéphirs de leur main
Nous offrent fraîchement écloses ;
Saisissons un plaisir certain ;
De vin, d'amour doublons les doses ;
Hâtons-nous ; nous mourrons demain.
C'est fort mal conclu, n'en déplaise
Au bon Horace, au vieillard de Theos (*a*)
Ils posent par tout cette these ;
Moi, j'en pose une autre en deux mots.
Laissons-là le plaisir ; songeons à la justice ;
Les momens que nous différons,
Pis que perdus pour nous, sont gagnés pour le vice ;
Hâtons-nous, demain nous mourrons.
Ces gens pour le plaisir tenant l'affirmative,
Fondez sur un prochain trepas,
Ne le voyoient pourtant qu'en perspective ;
Ils en parloient ; mais ils n'y pensoient pas.
Qui croit mourir demain, se tient sur le qui vive ;
Il voudroit être juste à vingt-quatre carats.
Ce n'est pas des plaisirs que l'on compte là-bas

(*a*) Anacréon Poëte Grec fort voluptueux.

Avec Minos (b) & ses Confreres ;
Ils veulent des vertus : songeons à nos affaires.

❦

CE Minos à la mort faisoit un jour sa plainte :
Vous ne nous envoyez ici que des Pervers ;
Les Bons de votre faux bravent-ils donc l'atteinte?
Il n'en vient pas-un aux Enfers.
Voluptueux, perfide, ambitieux, avare,
On n'y voit autre chose ; il faut toûjours punir.
Tout regorge dans le Tartare (c)
Megere (d) aux criminels ne sçauroit plus fournir ;
S'il en arrive encor, où pourront-ils tenir?
L'Elisée (e) est desert, & ses heureux ombrages
N'hebergent plus d'hôtes nouveaux.
Par ci, par-là, quelques anciens Sages
Tout esseulés errent au bord des eaux :
J'ai presque peur que l'ennui ne les gagne ;
C'est peu d'un bois fleuri, d'une belle campagne ;
Si quelqu'un n'admire avec nous,
C'est bien-tôt fait. Or je m'en prends à vous.

(b) Minos jugeoit les Ombres avec Eaque & Rhadamante.

(c) Lieu des Enfers, où les méchants sont punis.

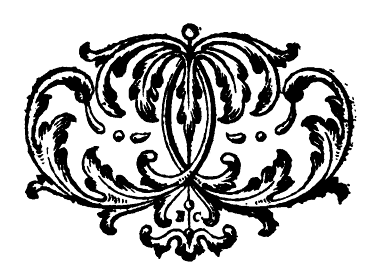
(d) Une des trois Furies.

(e) Séjour heureux où demeurent les gens de bien après leur mort.

Moi, dit la Mort, j'abats ce que je trouve.
Qu'y faire, si Minos réprouve
Tous les humains que moissonne ma faux ;
Quelle part ai-je à leurs défauts ?
Oüi, vous dis-je, c'est vôtre faute ;
Vous les frappez, sans vous montrer.
Tenez-leur la bride plus haute ;
D'une utile frayeur sçachez les pénétrer ;
Guérissez-les de la longue espérance ;
Vous verrez changer cette engeance :
Et par plaisir, essayez ces moyens ;
L'Elisée en aura bien-tôt des Citoyens.
Volontiers, dit la Mort. Alors d'un pas rapide ;
Au milieu d'une Ville elle va se loger ;
Fait trembler le plus intrépide ;
Se montre à tous, ne les laisse songer
Qu'au glaive pendu sur leur tête.
Plus de jeux, plus de folle féte ;
Le Squelette à toute heure est présent à leurs yeux,
Leur prêchant le devoir & la crainte des Dieux.
Tout prit bien-tôt une face nouvelle.
Le Magistrat fut juste, & le Prétre fut saint ;
Le Mari sage & la Femme fidelle,
L'enfant soûmis. C'est la faux que l'on craint,
Il est vrai ; mais la crainte amena la Sagesse ;
Par ses propres appas elle se fit aimer.
Cette Ville devint celle que dans la Grece

Platon (*f*) auroit voulu former.
On n'y vit ni crimes, ni fautes.
Minos fut satisfait ; l'Elisée eut des hôtes.

(*f*) Fameux Philosophe Grec qui a composé un Livre où il donne une idée de Republique parfaite.





LIVRE TROISIEME.

ACHILLE ET CHIRON.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL DE VILLEROI.



LLUSTRE sang de Villeroi,
Second du nom dans l'important emploi (a)
Dont ta vertu t'a fait un patrimoine ;
Au Héros de la Macédoine (b)
Tu vas faire un Rival dans notre jeune Roi.
Tu feras mieux encor : aussi grand, mais plus sage,

(a) Le pere du Maréchal de Villeroi a été Gouverneur de Louis le grand.

(b) Alexandre

Dans l'Inde il n'ira point chercher d'autres (c)
Porus ;
LOUIS sera toûjours maître de son courage ;
L'autre du sien fut l'esclave, & rien plus.
Tu ne souffriras point qu'un mauvais alliage
Fasse baisser un jour le prix de ses vertus.
Songe que dans tes mains repose l'Espérance
Des peuples qu'il doit gouverner ;
Des fruits qu'il fera moissonner.
Nous les promettre ainsi, c'est déja les donner.
Jouis-en toi-même d'avance ;
De ton auguste Eléve admirant les essais,
Préviens les tems ; & que ta prévoyance,
D'un heureux Avenir te peigne les succès.
Dans la pitié dont le Prince sensible
A pour les malheureux senti les premiers traits,
Vois un autre Titus (d) secourable, accessible,
Soulageant tous les maux, comblant tous les souhaits ;
Pleurant même les jours vuides de ses bienfaits.
Cet Oracle sacré, ces paroles (e) touchantes,
Où de Louis mourant l'ame réside encor
Son fils veut les avoir présentes ;
Et son cœur tout entier s'attache à ce trésor.

(c) Porus étoit un Roi des Indes qu'Alexandre voulut aller combattre parce qu'il avoit entendu parler de sa valeur.

(d) Empereur Romain, célébre par sa bonté, & surnommé les délices du genre humain.

(e) Dernieres paroles de Louis XIV. que le Roi a voulu avoir dans sa Chambre écrites en Lettres d'or.

De combien de vertus ce goût est la promesse !
Ne vois-tu pas déja la Justice en Maîtresse
Chassant de ses projets l'aveugle passion,
La Paix sans luxe & sans molesse,
Tout un Regne animé de la Religion ?
Oui, Villeroi, voilà le Maître
Qu'il t'appartenoit d'élever.
Le sang a commencé ; c'est à toi d'achever :
Sçavoir faire un grand Roi, c'est autant que de l'être.
Lis cette Fable ; elle va le prouver.



JADIS aux célestes demeures,
L'Hymen joignit Pelée à la belle Thétis. (*f*)
Neuf mois après leur vint un Fils ;
Tant l'Amour ménagea les heures :
Il fallut l'élever ; le tems court, & déja
La Raison commençoit à luire.
A qui remettra-t-on le soin de le conduire ?
Ce fut Chiron (*g*) qu'on en chargea :
Sage, noble, vaillant, plus encor que cela,
Juste ; ce mot dit tout : c'est au juste d'instruire.

(*f*) Thétis Déesse de la Mer, fut aimée de Jupiter qui ayant appris du Destin qu'elle autoit un fils qui s'éleveroit au-dessus de son Pere, la maria à Pélée, pour ne pas s'exposer lui-méme à être déthrôné.

(*g*) Centaure fils de Phyllire & de Saturne qui s'étoit métamorphosé en cheval pour plaire à cette Nymphe, on dit que c'est lui qui apprit la justice aux hommes.

Voilà donc par ce Maître Achille gouverné.
Chiron s'y prit si bien que dans l'ame royale
Chaque vertu bien-tôt eut son rang assigné ;
Que d'une main sûre & loyale
Tout vice en fut déraciné,
A la colere près ; c'étoit un vice inné
Qui tint bon contre la Morale.
Du reste, Achille étoit fort bien moriginé.
Des vertus du Héros les Dieux ont tenu compte
Au Gouverneur ; le vice fut la honte
Du Prince seul ; on n'avoit rien ômis
Pour l'en guérir ; ainsi Chiron fut mis
Entre les Dieux ; & c'est ce (*h*) Sagittaire
Qui du Ciel encor nous éclaire.
Monument éternel par qui nous apprendrons
Comment nous avons part à la vertu des autres.
Les efforts généreux que nous leur inspirons
Nous sont comptés comme les nôtres.

Mais, Villeroi, souffre qu'ici
J'ajoûte une notte à ma Fable :
Achille eut un vice incurable ;
LOUIS n'en a point, Dieu merci.
A toutes les vertus il offre un cœur docile ;
Et le Ciel tout exprès l'a fait pour notre bien.
Tu vaux mieux que Chiron ; il est meilleur qu'Achille ;
Et la conséquence est facile :
Tu nous le dois parfait ; nous n'en rabatrons rien.

(*h*) Un des douze Signes du Zodiaque.

LA MONTRE ET LE CADRAN SOLAIRE.

FABLE II.

Un jour la Montre au Cadran insultoit,
Demandant quelle heure il étoit.
Je n'en sçais rien, dit le Greffier Solaire.
Eh! que fais-tu donc là, si tu n'en sçais pas plus?
J'attends, répondit-il, que le Soleil m'éclaire;
Je ne sçais rien que par Phœbus.
Attends-le donc; moi je n'en ai que faire,
Dit la Montre; sans lui je vais toûjours mon train.
Tous les huit jours un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, & ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promene.
Ecoute; voilà l'heure. Elle sonne à l'instant
Une, deux, trois & quatre. Il en est tout autant,
Dit-elle: mais, tandis que la Montre décide,
Phœbus de ses ardens regards,
Chassant nuages & brouillards,
Regarde le Cadran, qui fidele à son guide
Marque quatre heures & trois quarts.
Mon enfant, dit-il à l'Horloge,

Va t'en te faire remonter.
Tu te vantes, sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge :
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerois de suivre mon usage.
Si je ne vois bien clair, je dis : Je n'en sçais rien.
Je parle peu, mais je dis bien.

C'est le caractere du Sage.



LES LUNETTES.

FABLE III.

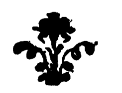
TOUTE tête abonde en son sens.
Nous sommes ainsi faits; n'en exceptons personne.
La façon dont je vois & celle dont je sens,
La maniere dont je raisonne,
Je vous soûtiens que c'est la bonne;
Tandis que selon vous je vois à contre sens.
Ce qui me paroît vrai, vous semble erreur extrême;
En rien nous ne sommes d'accord:
Mais comment, s'il vous plaît, prouvez-vous que j'ai tort?
En disant: J'ai raison. Je vous le dis de même:
La Confiance est notre fort.
Qui de nous est l'opiniâtre?
Je ne me rends point; cédez-vous?
Je le répete encor; nous nous ressemblons tous:
De son opinion chacun est idolâtre.



JUPIN un jour, en pointe de Nectar,
Voulut faire un présent à la Nature humaine.
Momus (a) en est porteur. Sur un rapide char
Des airs il traverse la plaine.

(a) Dieu de la plaisanterie.

Venez, s'écria-t-il, venez heureux humains;
Jupin ouvre pour vous ses bienfaisantes mains;
Il vous fit la vûë un peu basse;
Mais voici bien de quoi réparer ce défaut.
Il ouvre sa male aussi-tôt;
Et Lunettes alors de tomber sur la place:
Humains de ramasser. Il s'en trouva pour tous;
Chacun en rapporta sa paire,
Rendant grace à Jupin d'avoir trouvé pour nous
Ce supplement à notre luminaire.
Les Lunettes pourtant faisoient voir les objets
Sous de menteuses apparences.
Celui-là les voit bleux; celui-ci violets;
Qui blancs, qui noirs; enfin de toutes les nuances.
Mais, malgré la diversité,
Chacun charmé de sa Lunette,
Compta d'avoir attrapé la plus nette;
Et goûta dans la fausseté
Le plaisir de la vérité.



LES DEUX PIGEONS.

FABLE IV.

EN certains lieux les Pigeons sont Couriers (a)
Deux de ces Couriers là faisant contraire route,
Se rencontrent dans l'air. Hola, Compere, écoute,
S'écria l'un des deux. Vien-t'en sous ces palmiers ;
Jasons un peu ; quelle nouvelle ?
Ta Maîtresse persiste-t-elle
A nous aimer ? par nous, j'entends Damon ;
(C'étoit le maître du Pigeon.)
Si nous l'aimons ! vraiment je lui porte une lettre,
Répondit l'autre ; & je puis te promettre
Que c'est de bon amour, & du meilleur qui soit.
Sur quoi le juges-tu, toi qui ne sçais pas lire ?
J'en suis sûr par plus d'un endroit,
Repartit-il. En la voyant écrire,
J'observois avec soin Iris.
Ses yeux changeoient à chaque ligne
Tantôt ardens ; quelquefois adoucis :
Je devinois à plus d'un signe
Sa pensée & ses mots ; j'en sçai tout le précis.
Quelquefois c'est reproche ; aussi-tôt c'est excuse ;
Projet de n'aimer plus ; serment d'aimer toujours ;

(a) Dans le Levant.

Crainte que Damon ne l'abuse,
Et puis crédule espoir de fixer ses amours.
Tu vois bien que sans sçavoir lire,
De la lettre d'Iris je te rends la teneur.
J'oubliois qu'elle est longue ; & s'il faut tout te dire,
Elle n'y rêvoit point, & tout partoit du cœur.
Que je plains donc Iris, lui répond son Compere!
Damon est à ce compte un ingrat achevé.
Iris va par cet ordinaire
Recevoir un billet, mais court ; & pour le faire
Le pauvre homme a long-tems rêvé.

Vive des passions l'éloquence soudaine :
Ne cherchons point ailleurs l'air vif, original ;
L'esprit les imite avec peine ;
Encor le plus souvent les imite-t-il mal.
Quant au Pigeon si fort en conjecture,
Où prenoit-il cet art ? Où ? dans son colombier.
Les Pigeons sont amans d'état & de nature ;
Chacun doit sçavoir son métier.

LES GRENOUILLES
& les Enfans.
FABLE V.

Y PENSEZ-vous, Messieurs les Princes.
Vous vous picquez de nobles sentimens.
Vous voulez batailler, conquerir des Provinces :
Ce sont là vos amusemens.
Mais sçavez-vous bien que nous sommes
Les victimes de ces beaux jeux ?
Bon, il n'en coûte que des hommes,
Dites-vous. N'est-ce rien ? Vous comptez bien les sommes ;
Mais, pour les jours des malheureux,
C'est zero : Belle Arithmétique
Qu'introduit votre Politique !

❦

DEs Grenouilles vivoient en paix,
Barbotant, croassant au gré de leur envie.
Une troupe d'Enfans sur les bords du marais
Vint troubler cette douce vie.
Ça, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous
Un jeu plaisant, une innocente guerre.
Qui lancera plus loin sa pierre,

Sera notre Roi. Taupe. Ils y consentent tous.
Pierres volent soudain. Chacun veut la victoire.
L'enfant n'est il pas homme? Il aime aussi la gloire.
Bien-tôt tout le marais est couvert de cailloux;
Et Grenoüilles pour fuir n'ont pas assez de trous.
L'une a dans le moment l'épaule fracassée;
L'autre se plaint d'une côte enfoncée;
Celle-ci, comme eût dit le Chantre d'Ilion, (a)
Reçoit une contusion
Dans l'endroit où le col se joint à la poitrine;
Celle-là meurt d'un grand coup sur l'échine.
Enfin la plus brave de là
Leve la tête, & dit: Messieurs, holà;
De grace allez plus loin contenter votre envie;
Choisissez-vous un Maître à quelque jeu plus doux.
Ceci n'est pas un jeu pour nous;
Vos plaisirs nous coûtent la vie.

Rois, serons-nous toûjours des Grenoüilles pour vous?

(a) Homere qui a écrit la Guerre de Troye, & qui fait souvent des descriptions anatomiques des blessures.



LE CASTOR ET LE BŒUF.

FABLE VI.

NOs Seigneurs les Castors tenant le Canada,
Se piquent d'être un Peuple libre,
Tel que le fut aux bords du Tibre (a)
Ce Peuple conquerant que Romulus (b) fonda.
Un de ces Messieurs Amphibies,
Par certain Bœuf un jour fut traité de grossier.
Grossier ! mon ami, tu t'oublies,
Dit le Castor : mais sans t'injurier,
Raisonne un peu. Sur quoi fondes-tu ton reproche?
Et quelle est à ton sens notre grossiereté ?
C'est, dit le Bœuf, que vous fuyez l'approche
De l'Homme vrai docteur de la civilité.
Entre vous nuls traités ; aucunes alliances :
C'est pourtant l'Animal favori des Sciences.
Les autres Animaux, les plus sages s'entend,
Chez lui vont prendre leurs licences;
Il en sçait plus que nous ; partant,
Vivre avec lui, c'est se polir d'autant.
Il est vrai que de vous on compte des merveilles,
Et tous les jours à mes oreilles
On en dit tant que je n'y conçois rien.
Ils disent tous que vous bâtissez bien ;

(a) Fleuve qui passe à Rome.
(b) Les Romains.

Que c'est plaisir de voir votre petit ménage,
Et vos maisons à triple étage.
Par vous, digue, chaussée, ont toutes leurs façons;
Vous portez terre & bois, par tout où bon vous semble;
Vous êtes, dit-on, tout ensemble,
Les civieres & les Maçons.
Mais que sert tout cela ? malgré tant d'ouvertures,
On ne peut vous civiliser;
L'Homme qui vient à bout des têtes les plus dures
Dit qu'il perd son latin à vous apprivoiser.
La voilà donc notre rudesse ?
Dit le Castor. C'étoit mon sens,
Reprit le Bœuf. Apprends que c'est sagesse,
Dit le Républicain. Comment sans cette adresse,
Pourrions-nous vivre indépendans ?
Si nous faisions comme vous autres,
Et qu'avec l'Homme un jour nous fussions familiers,
Il nous feroit servir en Valets d'ateliers,
A bâtir ses toits, non les nôtres.
Eh ! qui ne connoît pas vos jougs & vos colliers ?
Nous prévoyons nos malheurs par les vôtres.

Ne point s'apprivoiser avec gens trop puissans,
N'est grossiereté; c'est bon sens.

✿

LES

LES DEUX SOURCES.

FABLE VII.

Filles d'une même Montagne,
Deux Sources commençoient leur cours.
L'une, à flots résonnans, tomboit dans la campagne;
L'autre, plus lentement rouloit des flots plus sourds.
Ma sœur, dit la Source bruyante,
De ce train-là tu n'iras pas bien loin.
Tu vas tarir dans peu; tandis que triomphante,
Entre les Fleuves moi je vais tenir mon coin.
A trois cens pas d'ici je gage
Que déja je porte bateau;
Puis étendant mon lit, reculant mon rivage;
Je veux qu'au loin, sur mon passage,
Il ne soit bruit que de mon eau.
Je vais par le commerce appeller la Fortune
Dans tous les lieux de mon département;
Et puis, majestueusement
J'irai porter mon tribut à Neptune. (a)
Adieu, pour remplir mon destin,
Il faut un peu de diligence.
Pour toi, tu ne seras qu'un Ruisseau clandestin;
Adieu, ma Sœur; prends patience.

(a) A la Mer.

L'autre ne ſçait répondre à ce diſcours hautain,
Que d'aller doucement ſon train.
Elle s'ouvre un chemin, deſcend dans les prairies,
Appelle dans ſon lit mille petits Ruiſſeaux
Qui ſerpentoient ſur les rives fleuries ;
Et pourſuivant ſon cours, elle en groſſit ſes eaux.
La voilà parvenue aux honneurs des Rivieres ;
Elle a des Mariniers, ſe voit déja des ponts ;
Nourrit un Peuple de poiſſons ;
Abreuve de ſes eaux les campagnes entieres :
Puis des Rivieres même enflant encor ſon cours,
La voilà Fleuve enfin à force de ſecours.
Tandis que la Source orgueilleuſe,
Qui ſans aide croyoit ſuffire à ſa grandeur,
Demeurant un Ruiſſeau, ſe trouva trop heureuſe
De ſe jetter enfin dans les bras de ſa Sœur.

Envain le ſot orgueil s'applaudit & s'admire ;
N'attendez rien de grand de qui croit ſe ſuffire.



LA CHENILLE ET LA FOURMI.

FABLE VIII.

N'ECRIRE que pour amuſer,
Autant vaudroit ne pas écrire.
Du langage c'eſt abuſer,
Que de parler, pour ne rien dire.
Auteurs, j'en ai honte pour vous;
Vous gâtez le métier par ce vain batelage.
Je crois voir des Farceurs qu'applaudiſſent des
Fous,
Tandis qu'ils ſont ſiflés du Sage.
Riches de mots, pauvres de ſens,
Tous vos diſcours ne ſont que tours de paſſe-
paſſe,
Bons pour charmer la populace;
La populace ici comprend bien des Puiſſans.
Je n'irai pas leur dire en face;
Je ne le dis, diſcret Auteur,
Qu'à l'oreille de mon Lecteur.
Mais ne croyez-vous pas qu'on vous en doit de
reſte,
Lorſque vous contentant de vaines fictions,
Vous n'allez pas orner d'un agrément funeſte
Les vices & les Paſſions?
Vraiment, je vous trouve admirables:

Vous n'êtes pas les plus coupables ;
Donc vous êtes des gens de bien ?
La conséquence ne vaut rien.
Je punirois l'Auteur qui ne cherche qu'à nuire ;
Comme un perturbateur de la Société.
Je chasserois aussi pour l'inutilité
Celui qui ne sçait pas instruire.
Tout Citoyen doit servir son pays
Le Soldat de son sang ; le Prêtre de son zèle ;
Le Juge maintient l'ordre, il sauve les petits
De la Griffe des grands ; & le Marchand fidele
Garde à tous nos besoins des secours assortis.
Or, qu'exige la République
De mes Confreres les Rimeurs ?
Que de tous leurs talens, chacun d'entr'eux s'applique
A cultiver l'esprit, à corriger les mœurs.
Malheur aux Ecrivains frivoles,
Atteints & convaincus de négliger ce bien !
Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles ?
Rien n'est-il pas le prix de rien ?
Je voudrois lever ce scandale,
Et je tâche du moins à faire mon métier.
J'orne, comme je puis, quelques traits de morale.
Qu'un autre fasse mieux ; je serai le premier
A l'en aller remercier.

DEMOISELLE Fourmi trottant par la campagne,
Rencontre une Chenille à peine remüant.
L'aide du Ciel vous accompagne,
Dit le Ver en la ſaluant :
Si tant eſt cependant que Chenille ſaluë.
Mais la Fourmi ne s'en remuë,
Et d'un air dédaigneux recevant l'amitié,
Pauvre animal que tu me fais pitié !
Dit-elle : entre nous la Nature
En te faiſant a bien manqué.
Qui voudroit te compter pour une créature ?
Tu n'en es qu'un eſſai croqué.
Dieu ſoit loüé, puiſqu'à me faire
Nature a voulu mettre un peu plus de façon.
Je vais, je viens d'une jambe legere ;
Je... mais c'eſt trop jaſer pour une ménagere ;
Adieu, l'ami rampant : je cours à la moiſſon.
L'humble Chenille eſt müete à l'outrage ;
S'enferme dans ſa coque, y vaque à ſon ouvrage ;
Puis au moment qu'elle en devoit ſortir,
L'orgueilleuſe Fourmi par cet endroit repaſſe ;
Le Ver ſort Papillon. Arrête un peu de grace,
Dit-il à la Fourmi ; je voudrois t'avertir
Qu'il ne faut mépriſer perſonne :
Le mépriſé prend quelquefois l'eſſor :
Tel qui rampoit s'éleve & nous étonne.
Me voilà dans les airs, & tu rampes encor.



LES MOUCHES et les ÉLEPHANS.

FABLE IX.

En présence étoient deux Armées ;
Qui d'un courage égal toutes deux animées,
Différoient seulement de force & de secours.
Un long rang d'Elephans qui sur de hautes tours,
De soldats bons Archers portoit mainte cohorte,
Servoit à l'une de rempart.
L'autre Armée est plus foible, & n'a contre la forte
Que bon courage pour sa part.
L'instant fatal arrive ; on a sonné la charge ;
Les Elephans de se mouvoir,
Et les traits mortels de pleuvoir.
Quelque tems on tient ferme ; & puis on prend le large.
Par tout devant les tours les escadrons plioient ;
La Victoire déja de son aîle divine
Couvroit la troupe Elephantine ;
Et les Monstres vainqueurs jusqu'au Ciel envoyoient
Mille cris dont au loin les Echos s'effrayoient.
Par bonheur un essain de Mouches
Eut pitié des Vaincus, prit en aversion
Les Elephans & leurs clameurs farouches.
Ça, punissons un peu cette ostentation,
Dirent-elles. Fondons sur ces superbes masses,

Et que l'on parle aussi de nous.
Ce ne fut pas vaines menaces ;
Et sur les Elephans les picqueurs fondent tous.
Il n'est peau si dure qui tienne ;
Le fût-elle encor plus, Messieurs, vous en aurez,
Bourdonnent-ils ; vous apprendrez
A qui le Destin veut que la gloire appartienne.
Soudain de leurs traits acérés
Ils blessent coup sur coup les yeux de nos Colosses;
Dans l'une ou l'autre oreille, ou dans la trompe entrés,
Il les harcellent tant, que devenus féroces ;
Les Elephans désespérés
Retournent en arriere, en foule se renversent
Sur le Parti qu'ils troublent, qu'ils dispersent.
Par l'effroi des Vainqueurs les Vaincus rassurés
Reviennent au combat ; la valeur tourne en rage ;
Ils frappent, percent tout, ce n'est plus qu'un carnage ;
Ils font litiere enfin d'ennemis massacrés.
Un Florissant Empire ainsi changea de face ;
Le Roi fut dépouillé ; l'Etranger eut sa place.
Sur cette révolution
L'Histoire a debité maintes raisons subtiles.
Les Vaincus étoient malhabiles ;
Ils ne firent pas bien leur disposition :
Le Vainqueur prudent comme Ulisse (*a*)

(*a*) Roi d'Itaque, l'un des Capitaines grecs qui détruisiren Troye, & renommé pour sa prudence.

Dans l'Armée ennemie avoit des gens à soi ;
C'est de ces gens que vint le désordre & l'effroi ;
Et cent contes pareils que Dame Histoire glisse,
Et qu'on croit cependant comme article de foi.
Des Mouches, pas un mot. Pourquoi ?

Aux grands événemens il faut de grandes causes ;
Voilà son systême, fort bien :
Mais qui sçauroit au vrai les choses,
Verroit souvent que ce n'est rien.



LA BREBIS ET LE BUISSON.

FABLE X.

QUELQUES-uns veulent que la Fable
Soit courte : ils ont raiſon ; mais l'excès n'en vaut rien.
Qui dit trop peu, ne dit pas bien ;
L'aride n'eſt point agréable.
Eſope même étoit trop ſec ;
Je m'en étonne ; car tout Grec
Eſt grand parleur : témoin nôtre Divin Homere.
Ces deux Conteurs ne ſe reſſemblent guère.
L'un par des vers ſans fin dit qu'il faut s'accorder.
A l'autre allez le demander ;
En deux mots il vous expédie.
Ces deux extrémités ne ſont point de mon goût.
Evitez, c'eſt bienfait, la longue rapſodie ;
Ne dites rien de trop ; mais auſſi dites tout.
La Fontaine a bien fait d'étendre
Son laconique Original.
Tout fleurit dans ſes vers ; le plus vil Animal
Eſt éloquent : c'eſt plaiſir de l'entendre ;
Tout prend des ſentimens, des mœurs ;
Tout converſe ; on y croit être avec ſes ſemblables.
Le précepte à loiſir ſe coule ſous les fleurs ;
Sans cela que ſervent les Fables ?

Voilà mon Maître, & j'en fais vanité;
Sur ſon exemple & ſon autorité,
Je donne à mes récits toûjours quelque étenduë.
Voici pourtant une Fable nuë,
Pour le ſeul intérêt de la variété.

UNE Brebis choiſit, pour éviter l'orage;
Un Buiſſon épineux qui lui tendoit les bras.
La Brebis ne ſe moüilla pas;
Mais ſa laine y reſta. La trouvez-vous bien ſage?

Plaideur, commente ici mon ſens.
Tu cours aux Tribunaux pour rien, pour peu de choſe.
Du temps, des frais, des ſoins; puis tu gagnes ta cauſe.
Le gain valoit-il les dépens?



LE LION, LE RENARD ET LE RAT.

FABLE XI.

LE Lion & le Tigre ayant eu longue guerre,
Le Lion enfin fut vainqueur.
Devant lui se taisoit la Terre ;
Et le Monde Animal reconnut son Seigneur.
De chaque espéce aussi-tôt on députe,
Pour aller rendre hommage au Roi.
Ainsi qu'un autre Ulisse (*a*) après quelque dispute,
De Harangueur le Renard eut l'emploi.
Il loüa donc sa Majesté Lionne ;
Lui dit que son front seul méritoit la couronne ;
Que semblable à Jupin, qui sur son Trône assis,
Ebranle tout le Ciel quand il meut ses sourcis ;
Du mouvement de sa criniere,
Lui Lion, il faisoit trembler la Terre entiere ;
Puis, du petit au grand, vient du grand au petit ;
Lui dit qu'il n'a de loi que son seul appetit ;
Que pour son Souverain chaque espéce l'avouë ;
Qu'ils sont ses fidéles Vassaux ;
Et qu'il peut se joüer des autres Animaux,
Comme du Rat le Chat se jouë.
Le trait déplut au Rat qui même en fit la mouë.
Sire Lion trouvant que Renard disoit d'or,

(a) Tous les Poëtes ont vanté son Eloquence.

Lui fit expédier une bonne Ordonnance
Payable à certaine échéance,
Par le Dragon, Garde de son trésor.
Le Singe, comme Sécrétaire,
En bonne forme mit l'affaire:
Il remet au Renard le royal parchemin,
Signé *Lion*, & plus bas, *Fagotin*.
Le Renard désormais comptant sur sa fortune,
Croit qu'il achetera les Poulets au marché;
Mais l'argent n'étoit pas touché;
D'ailleurs le Rat n'étoit pas sans rancune.
Le trait de l'oraison lui tenoit fort au cœur;
Il brûloit d'en tirer vengeance.
Il se glissa chez l'Orateur,
Et lui rongea son Ordonnance.
Ce que Lion flaté vouloit faire de bien;
Rat offensé le réduisit à rien.



PLUTON ET PROSERPINE.

FABLE XII.

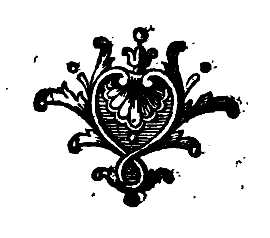
Dès que l'ardent Pluton eut ravi Proserpine,
Cérès en jetta les hauts cris.
Pour s'en plaindre, elle vôle aux céleſtes Lambris
Jupin, ſouffriras-tu que Pluton m'aſſaſſine ?
Je perds ma Fille ; hélas ! Si ce bien m'eſt ôté,
Ote-moi donc auſſi mon immortalité.
Votre affaire eſt embaraſſante,
Répondit Jupin à Cérès ;
Ce Cadet-là n'a pas l'humeur accomodante ;
Il tient bien ce qu'il tient : mais calmez vos regrets :
Afin d'avoir la paix dans ma famille,
J'imagine un traité que le Sort ſcellera.
Que ſix mois de l'année il garde votre fille ;
Et les ſix autres mois pour vous elle vivra.
Voilà mon Arrêt ; Toi, Mercure,
Va le porter au Dieu des Morts.
L'Huiſſier céleſte part, arrive aux ſombres bords ;
Inſtruit Pluton. L'Arrêt excite ſon murmure.
Quoi, mon Frere, dit-il, attente à mes deſirs !
Prétend-il donc me tailler mes plaiſirs ?
Nous lui laiſſons ſes biens ; qu'il nous laiſſe les nôtres.
Je n'aurois que ſix mois cette chere Beauté !

Eh! comment vivre les six autres ?
Est-ce pour l'adorer trop de l'éternité ?
Vous êtes à plaindre sans doute ;
Lui dit Mercure, en reprenant sa route :
Mais c'est l'ordre du Sort : tel qu'il est, le voilà ;
Il faut bien en passer par là.
Proserpine est donc épousée.
Grande fête aux Enfers ; tout supplice y cessa :
On dit qu'ainsi que l'Elisée,
Tout le Tartare à la nôce dansa.
Au bout de quinze jours Pluton dit à sa femme :
On va vous ravir à ma flâme ;
Enfin le terme approche où vous m'allez quitter.
Ici nous ne pouvons compter
Ni les jours ni les mois : nos astres (a) immobiles
Ne sçauroient mesurer le temps :
Mais je sens bien, depuis que mes vœux sont tranquilles,
Qu'il s'est passé bien des instans.
On va nous séparer : ô regrets inutiles !
(Le terme est loin pourtant, il falloit deux saisons.)
Autre quinzaine passe, & Pluton s'en étonne.
Quoi, dit-il en bâillant, six mois sont donc bien longs !
Autre mois passe encor ; alors le Dieu soupçonne
Que Jupiter le trompe, & qu'enfreignant ses loix,

(a) Les Anciens croyoient que l'Elisée, séjour des Ombres heureuses, étoit éclairé par des Astres particuliers.

Il ne veut pas tenir la clause des six mois.
Il s'en plaint; mais sa plainte eut beau se faire entendre:
Avec sa Proserpine il lui fallut attendre
Qu'il plût au terme d'arriver.
Quand Mercure vint la reprendre,
Notre Epoux sentit à la rendre
Plus de plaisir qu'à l'enlever.

Dans un bien souhaité quels charmes on suppose!
Vient-on à jouir de ce bien?
Tous les jours il décroît, perd toûjours quelque chose;
Il devient mal en moins de rien.



LE JUGEMENT, LA MEMOIRE, ET L'IMAGINATION.

FABLE XIII.

Imagination, Mémoire, & Jugement;
Quels étranges Acteurs, dit-on, pour une Fable!
Qui fera critique femblable,
N'a pas les trois affurément.
Jugement lui diroit que ces trois perfonnages
Valent bien le Renard, & le Loup, & l'Agneau;
Et qu'il s'agit de voir fi j'ai de ces images
Pû compofer un bon tableau.
Tout eft bon, pourvû que du conte
Il réfulte une vérité.
La Fable git dans la moralité;
Quand l'Auteur y va droit, le Lecteur a fon compte.
S'il chicane, tant pis; il a le goût gâté.
Les Acteurs n'y font rien; j'en attefte l'ufage.
Mais quand il me contrediroit,
Je foûtiens toûjours qu'il faudroit
En appeller au Juge le plus fage,
Au bon fens; & s'il n'y foufcrit,
Je refufe de me foûmettre.
D'ailleurs, qui fuit toûjours une regle à la lettre,
En viole fouvent l'efprit.

DOM Jugement, Dame Mémoire,
Et Demoiselle Imagination,
Quoique n'en dise rien la Fable ni l'Histoire,
Avoient jadis même habitation.
Ils vivoient en commun, enfans de même pere.
Quelque tems de la paix on gouta les douceurs;
Mais l'union ne dura guère;
L'humeur brouilla bien-tôt le frere & les deux sœurs.
Imagination cédoit à ses saillies;
Mémoire babilloit toûjours:
Las de caquet & de folies,
Jugement murmuroit: ainsi passoient leurs jours.
C'étoit sans cesse entr'eux quelque parole;
Brouillerie au moindre incident:
A leur dire, l'une étoit fole,
L'autre une babillarde, & l'autre un vrai pedant.
Il faut nous séparer, mes Sœurs; que vous ensemble,
Leur dit Jugement leur aîné!
Nous ne sçaurions durer ensemble?
Pour vivre à part chacun de nous est né.
Imagination trouva le conseil sage;
Pour trois têtes, dit-elle, est-ce assez d'un bonnet?
Les trois Fils de Saturne (*a*) autorisent le fait,
Reprend Mémoire en un long verbiage,

(*a*) Jupiter, Neptune, & Pluton qui partagerent entr'eux le Monde. Le Ciel échut à Jupiter, la Mer à Neptune, & les Enfers à Pluton.

Dont le résultat fut que las de leur ménage,
Ils s'étoient séparés tout net.
L'exemple étoit auguste ; on le met en usage ;
On se quitte ; adieu, bon voyage ;
Chacun emporte son paquet.
Les voilà donc tous trois qui cherchent domicile ;
Ils trouvent bien-tôt un azile
Chez trois Voisins broüillés qui ne se voyoient point :
Circonstance pour eux qui venoit bien à point.
Celui chez qui logea Mémoire,
Devint sçavant, Dieu sçait ; & du train qu'il alla ;
Langues, Opinions, Usages, Fable, Histoire,
Il apprit tout, & par de-là.
Imagination fit bien-tôt de son homme
Un Poëte hardi, mais des plus effrénés :
Extravagant, entousiaste, en somme
Grand inventeur d'objets mal enchaînés ;
Grand marieur de mots l'un de l'autre étonnés.
Dom Jugement, maître d'une autre étoffe,
De son Hôte obligeant prit un soin empressé :
En moins de rien il devint Philosophe ;
Je disois mal ; il fut homme sensé :
Selon son prix, jugeant de chaque chose ;
Ami du vrai, du juste ; allant toûjours au bien :
Ne décidant jamais de rien
Qu'avec connoissance de cause.
Nos Voisins sentirent bien-tôt
Qu'ils pouvoient l'un pour l'autre être de quelque usage.

Les faits chez le Sçavant étoient tous en dépôt ;
Et là s'alloient fournir le Poëte & le Sage.
Des fougues de l'Auteur le Sage s'amusoit ;
Le bon sens veut qu'on se délasse.
Le Poëte aussi s'avisoit
De prendre ses conseils dont parfois il usoit ;
Tant mieux alors pour le Parnasse.
Pour l'Erudit, il méprisoit,
Qui ? tout le monde ; & ses Voisins ? Sans doute ;
Mais il falloit jaser. Où chercher qui l'écoute ?
Chez ses Voisins. Il le faisoit.

C'est pour le commun avantage
Qu'ici tous les talens ne sont point d'un côté ;
Aucun ne les a tous ; mais ce même partage
Est le lien de la Société.



LE SOC ET L'EPE'E.

FABLE XIV.

AUTREFOIS le Soc & l'Epée
Se rencontrerent dans les champs.
De sa noblesse elle tout occupée,
Ne sembloit pas appercevoir les gens.
Le Soc donne un salut, sans que l'autre le rende.
Pourquoi, dit-il, cette fierté ?
L'ignores-tu ? belle demande !
Tu n'es qu'un Roturier ; je suis de qualité.
Eh ! d'où prends tu, dit-il, ta gentilhommerie ?
Tu ne fais que du mal ; je ne fais que du bien :
Mon travail & mon industrie
De l'homme entretiennent la vie ;
Toi, tu la lui ravis, bien souvent sur un rien.
Petit esprit, ame rampante,
Dit l'Epée ; est-ce ainsi que pensent les grands cœurs ?
Oüi, répondit le Soc ; on a vu des Vainqueurs
Remettre à la charuë une main triomphante :
Témoins les Romains (*a*) nos Seigneurs.
Mais sans moi, dit la Demoiselle,
Ces Romains eussent-ils subjugué l'Univers ?

(a) Plusieurs fameux Romains après avoir triomphé des ennemis de l'Etat, ont retourné labourer leurs champs.

Rome n'étoit qu'un bourg ; on n'eût point parlé
d'elle,
Si mon pouvoir n'eût mis le monde dans ses fers.
Tant pis ; elle eût mieux fait de se tenir tranquille,
Répondit maître Soc, belle nécessité ;
Que l'Univers devînt l'esclave d'une ville
Que de sa vaste cruauté
Elle effrayât l'Europe, & l'Afrique, & l'Asie!
Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, à quelle utilité ?
Pour une ambition que rien ne rassasie
Trouves-tu donc cela digne d'être vanté ?
L'Epée au bout de sa Logique,
Appelle enfin maître Soc en duel.
Te voilà ; battons-nous : c'est tout ton rituel,
Dit le Soc : Quant à moi, ce n'est pas ma pratique;
Je travaille, & ne me bats point :
Mais, un tiers entre nous pourroit vuider ce point.
Prenons la Taupe pour arbitre;
Comme Themis (*b*) elle est sans yeux,
L'air grave & robe noire;on ne peut choisir mieux.
Chacun au Juge expose alors son titre.
La nouvelle Thémis les entend de son trou :
Et le tout bien compris, prononce cet adage :
Qui forgea le Soc étoit Sage,
Et qui fit l'Epée étoit fou.

(*b*) La Déesse de la Justice qu'on peint avec un bandeau sur les yeux.

LES DEUX CHIENS.

FABLE XV.

A Madame la Marquise DE LAMBERT.

LAMBERT, mon cœur à chaque instant me dit
Que ma Muse te doit un tribut qui te plaise.
Il en parle bien à son aise :
Le plaisir est pour lui, la peine est pour l'esprit.
Tant bienque mal je puis décrire
Ton bon goût, ta raison, tes vertus, tes talens;
Mais parmi de certaines gens,
Semblables vérités sont fâcheuses à dire.
Les Sages sont des Dieux qui refusent l'encens.
Ne te loüons donc point, quoique le cœur m'en dise.
J'aime mieux te féliciter,
Prendre part à la joie exquise
Qu'avec de vrais Amis tu sçais si bien goûter.
Sçavoir, Politesse, Génie,
Guidés par l'Amitié, se rassemblent chez toi.
Ils ont trouvé leur Uranie : (a)
Ils l'aiment : en ce point je parle aussi de moi.

(a) Muse qui s'occupe de ce qu'il y a de plus élevé dans les Sciences.

Qu'on demande à chacun de ces amis d'élite,
Quel lien te l'attache & quel eſt ſon attrait :
A ton tableau chacun mettra ſon trait :
Somme totale, on aura tout mérite,
Et par conſéquent ton portrait.
Le mot m'eſt échappé. Tu rougis, mais pardonne ;
Mon intention étoit bonne ;
De ne te point loüer j'avois pris mon parti :
Mais quand le cœur veut quelque choſe,
C'eſt en vain que l'eſprit s'oppoſe ;
Il a toûjours le démenti.
Lis ma Fable ; le fait eſt de ta compétence :
J'y peins la diſgrace d'un Chien
Qui fera voir à tous, ce que tu ſçais ſi bien,
Qu'amitié veut de la prudence.

❁

MAITRE Briſaut, chien fort doux, fort civil,
En ſon chemin rencontra de fortune
Aboyard, Chien hargneux, un autre la rancune. (b)
Il l'acoſte humblement. Pardonnez, lui dit-il ;
Peut-être je vous trouble en votre rêverie ;
Mais ſi vous vouliez compagnie,
Je ſuis à vous, je m'offre de bon cœur ;
Et je tiendrai la grace à grand honneur.
Aboyard n'étoit pas dans ſon accès farouche ;
Les brutaux ont leurs inſtans.

(b) Perſonnage du Roman comique, d'un caractere querelleur & malin.

Nos Chiens font amitié : dans la patte on se touche ;
On s'embrasse ; on se traite en amis de tout temps.
Nos freres suivent leur voyage.
Confidences trottoient de la part de Brifaut ;
Racontant ses emplois, ses amours, son ménage ;
(Amitié fraiche a ce défaut
Qu'elle jase plus qu'il ne faut.)
Le tout, pour amuser le grave personnage,
Qui parloit peu, qui sembloit s'ennuyer,
Plus on prétendoit l'égayer.
Ils arrivent bien-tôt au plus prochain Village.
Là notre la Rancune aboye à tous les Chiens ;
Attaque l'un, puis l'autre, & se fait mille affaires ;
Tant qu'enfin le tocsin sonne sur nos deux freres,
Qui sont, l'un portant l'autre, ajustés en vauriens.
Pauvre Brifaut en fut pour ses oreilles,
Ni plus ni moins que Seigneur Aboyard.
L'un attira les coups, & l'autre en eut sa part.
Je l'en plains ; mais choses pareilles
Menacent qui choisit ses amis au hazard.



LE

LE CONQUERANT
ET LA PAUVRE FEMME.
FABLE XVI.

ROis, vous aimez la gloire; elle est faite pour
vous.
Il ne s'agit que de la bien connoître
Soyez ce que vous devez être ;
Elle va vous offrir ce qu'elle a de plus doux.
Mais que devez-vous être ? & qu'est-ce qu'un Monarque ?
C'est plûtôt un Pasteur qu'un maître du troupeau ;
C'est le Nocher qui gouverne la barque,
Non le Possesseur du vaisseau.
Votre empire s'étend du Couchant à l'Aurore ;
Cent peuples suivent votre loi :
Vous n'êtes que puissant encore ;
Gouvernez bien ; vous voilà Roi.
Le fameux (a) Vainqueur de l'Asie
N'étoit pas Roi : c'étoit un Voyageur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,
Voulut voir en courant l'Univers allarmé.
De bonne heure Aristote (b) auroit dû le convaincre

(a) Alexandre.
(b) Précepteur d'Alexandre.

Qu'au bien de ses Etats un Roi doit se donner.
Il perdit tout son temps à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.
Si Dieu sur votre front grava sa ressemblance,
C'est moins en égalant votre pouvoir au sien,
Qu'en vous faisant pour notre bien
Substituts de sa Providence.
Veillez donc à ce bien qu'il veut vous confier;
Mettez-là votre gloire & n'en cherchez point d'autre.
Craindre, aimer, obéïr, voilà notre métier;
Et nous rendre heureux, c'est le vôtre.

❦

CERTAIN Sophi, (c) tenant Bellone (d) à son service,
Conquerant de profession,
Bon homme pourtant & sans vice,
(Exceptez-en l'ambition,
Si c'en est un) qu'on le demande
A Messieurs les Héros; ils n'en conviendront point;
C'est la marque d'une ame grande.
Point de bruit avec eux; & passons leur ce point.
Le Monarque Persan de conquête en conquête
Voyoit tous ses voisins domptés;
Vingt couronnes ceignoient sa tête;
Et sous ses loix couloient cent Fleuves bien comptés.

(a) C'est le nom des Empereurs de Perse.
(b) Déesse de la Guerre.

Il uſoit bien de ſes victoires ;
Et vouloit que par tout la juſtice fleurît ;
Il écoutoit les gens, il liſoit leurs mémoires ;
L'Innocent triomphoit, l'Injuſte étoit proſcrit.
Sur cette bonne renommée,
Des bornes de ſon vaſte Etat ;
Une vielle Femme opprimée
Vint apporter ſa plainte aux pieds du Potentat.
Sire, par le droit de la guerre,
Ma Fille & moi nous ſommes vos vaſſaux ;
On l'a deshonorée, on a pillé ma Terre ;
Sous un bon Roi doit-on ſouffrir ces maux :
C'eſt vous, Sire, que je reclame.
Que je vous plains, ma pauvre Femme !
Dit le Prince : Je veille à maintenir les Loix ;
Mais de ſi loin que puis-je faire ?
Puis-je ſonger à tout ? l'Aſtre qui nous éclaire ;
Eclaire-t-il tout le Monde à la fois !
Il n'eſt pas étonnant que ſi loin de mon Trône
Mes bons ordres ſoient mal ſuivis.
Eh ! pourquoi donc, Seigneur, répondit la Matrone,
Ne pouvant nous régir, nous avez-vous conquis ?

LES DEUX DANDINS.

FABLE XVII.

A Caën pays de Sapience,
Vivoient Messieurs Dandins Avocats, pere & fils.
Le pere consultoit ; le fils à l'Audience
Endormoit quelquefois Thémis.
Qui l'eût cru d'une ame Normande ?
Le pere accommodoit les anciens procès ;
Il sauvoit aux plaideurs les dépens & l'amende ;
Le fils admiroit ses succès :
Mais à ses gains encor il portoit plus d'envie.
C'étoit de jour en jour nouveau remerciment ;
L'un lui devoit les biens, l'autre devoit la vie ;
La Poule & le Ducat au bout du compliment.
Le fils affriandé, sur les traces du pere,
Se met en train de tout accommoder.
Ami de l'un, & de l'autre compere,
Il veut guérir, dit-il, les Normands de plaider.
Déja sur la moindre querelle,
Il assemble les contestans,
Leur prêche la paix fraternelle :
Déteste des procès la longueur éternelle ;
Ennuis, chagrins, travaux, ruine au bout du tems.
Bien prêché, dit une Partie ;
Mais Pierre est un fripon, Monsieur.

Les fripons ſont chez toi, reprend l'autre crieur.
De repartie en repartie
Chacun ſe quitte en s'outrageant ;
Laiſſe Dandin, court au Sergent.
D'un démenti reçu notre Juge novice
Veut décider. On lui conte le fait ;
Mais en préſence de Juſtice,
Le démenti tout frais eſt payé d'un ſoufflet:
Pour de ſi beaux ſuccès, point d'honneur, point d'épice ;
Pas le moindre petit Poulet.
Jeannot Dandin court à ſon pere ;
Qu'eſt-ceci, lui dit-il ? comment pouvez-vous faire ?
Arbitre des procès, vous accommodez tout.
Au diable le premier dont Jeannot vienne à bout.
J'en veux prévenir un, j'en fais renaître quatre
J'ai beau dire ; ils veulent plaider.
Eh ! ſot ; que n'attends-tu pour les accommoder
Que les Gens ſoient las de ſe battre ?

L'ESTOMAC.

FABLE XVIII.

JADIS un Eſtomac de gourmande mémoire,
Et pour qui, je croi, le premier
Fut inventé l'art de manger & boire
Plus que ne veut Beſoin notre vrai Cuiſinier,
Notre vrai Médecin, ſi nous ſçavions l'en croire.
Cet Eſtomac étoit amoureux du ragoût;
De potages farcis & de fines entrées,
De piquans entremets, ſophiſtiques denrées,
Qui font à l'appetit ſurvivre encor le goût.
L'inſatiable donc s'en donnant à cœur joie,
Ne diſoit jamais : C'eſt aſſez.
Tant bien que mal il digeroit ſa proie;
Puis, ſans rien dire, il vous envoie
Mauvais chile, & de-là ſe forme mauvais ſang;
Sang qui bien-tôt du corps rend toutes les parties
Languiſſantes, appeſanties :
Toutes s'en trouvoient mal; chacune avoit ſon rang.
Tantôt c'étoit bons maux de tête;
Tantôt colique, ou bien douleurs de reins;
Poitrine embaraſſée, ou rhumatiſme en quête
De l'une ou l'autre épaule; & pour combler la fête,
Dame Goute entreprend & les pieds & les mains.

Qu'eſt-ceci, dit l'homme malade ?
Qui cauſe tout cela ? Ce n'eſt pas moi du moins,
Dit l'Eſtomac ; je vous rends bien mes ſoins,
Et ne vous fais point d'incartade.
Vous fais-je mal ? tâtez ; faut-il d'autres témoins ?
La poitrine ma camarade,
N'eſt pas ſi fidele que moi :
La Tête rêve trop ; le Pied, de bonne foi,
Ne fait pas aſſez d'exercice :
Le Calomniateur donne à chacun ſon vice ;
On n'eſt bien ſervi que de lui.
Le Malade le crut : ainſi, ce fut autrui
Que l'on punit des fautes du perfide.
Topiques aux endroits où la douleur réſide ;
Puis, biſtouris en dance ; enfin la fiévre prend ;
Tout le corps y ſuccombe, & le voilà mourant.
C'eſt fait, pauvre Eſtomac, dites vos patenôtres ;
Les Médecins par les regles de l'art,
Des membres & de vous ont conclu le départ.

Nous avons beau jetter nos fautes ſur les autres ;
Nous en patiſſons tôt ou tard.



L'AMOUR ET LA MORT.

FABLE XIX.

LOIN, Lecteurs dont la critique
Souffle le chaud & le froid,
Qui répandez sur tout une bile caustique,
Sans distinguer ni le tort, ni le droit.
Toute perfection chez vous s'appelle vice.
Est-on sublime ? on est guindé.
Est-on simple ? on est bas. Tout art est artifice,
Et tout ce qui plaît est fardé.
Si je hazarde quelque conte,
Qui vous semble un peu fort de sens,
Eh quoi ! direz-vous, quelle honte
De proposer ces traits à des Enfans !
Mais, s'il vous plaît, la Fable est-elle l'ennemie
Du profond & du fin, quand il vient à propos ?
La prenez-vous pour une Mie,
Qui ne sçait rien qu'endormir des Marmots ?
Bien-tôt vous allez vous dédire
Au premier trait commun que j'oserai rimer.
N'est-ce qu'à des Enfans qu'il veut se faire lire ?
C'est bien la peine d'imprimer.
C'est ainsi que chaque rencontre
Vous voit changer de mesure & de poids ;
Disant blanc ou noir ; pour ou contre ;

Vous contredisant mille fois
Pour vous sauver d'approuver une.
Eh bien, n'approuvez pas; qui veut vous y forcer?
Pour moi, me remettant du tout à sa Fortune.
J'irai mon train sans m'en embarrasser.
J'avertis seulement d'avance,
Que je me propose en effet
D'instruire & d'amuser l'Enfance;
Mais sans oublier l'Homme fait.
Je voudrois qu'en mes vers tout âge pût apprendre;
J'imagine & j'écris pour tous.
Laissez à vos Enfans ce qu'ils en pourront prendre;
Et gardez le reste pour vous.

❀

LA Mort fille du Temps, & l'Enfant (a) de Paphos,
Jadis, comme aujourd'hui, voyageoient par le Monde.
Tous deux l'arc à la main, le carquois sur le dos,
Ils faisoient ensemble leur ronde.
Jupiter vouloit que l'Amour
Blessant les jeunes cœurs, mit des humains au jour;
Et que la Mort frappant la Vieillesse imbécile,
Délivrât l'Univers d'une charge inutile.
C'étoit là l'ordre; & tout devoit aller
Selon ce plan que semble exiger l'âge.

(a) L'Amour.

Gloto, (*b*) disoit l'Amour, aura de quoi filer;
Nous lui taillerons de l'ouvrage;
Et moi, disoit la Mort, je m'en vais occuper
Sa sœur Atropos (*c*) à couper:
Qu'elle ait de bons cizeaux, pour moi j'ai bon courage.
Nos Voyageurs, au coin d'un bois,
Se reposant un jour fatigués du voyage,
Ils mettent bas & l'arc & le carquois,
Confondent tout leur équipage;
Et quand il faut partir, le reprennent sans choix.
De l'enfant le Squelete avoit pris maintes fléches;
L'Amour parmi ses traits mêla ceux de la Mort.
L'une au cœur des Vieillards fit d'amoureuses bréches;
L'autre des Jeunes gens alla trancher le sort.
Jupiter rit de la méprise,
Et n'y mit de remede en rien:
Il pensa que de leur sotise
Il pouvoit naître quelque bien.
Si notre espéce en effet étoit sage,
Depuis ce troc nous craindrions,
Malgré la force ou la langueur de l'âge,
Et la mort & les passions.
Sans ce danger que je soûtiens propice,
Dans la vigueur des ans, ou bien sur leur déclin,
Le vice n'auroit point de frein,
Et la vertu point d'exercice.

(*b*) Une des trois Parques. C'est celle qui file les jours des hommes.

(*c*) Une des trois Parques. C'est celle qui coupe le fil de la vie.



LIVRE QUATRIEME.

LE ROI DES ANIMAUX.

FABLE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR L'ANCIEN EVESQUE DE FREJUS.



LEURI, nouveau Mentor (*a*) d'un nouveau Télémaque, (*b*)
Toi, qui le promenant par les siécles passés,
Pour le bonheur d'un autre Itaque,
Rapproches sous ses yeux tant de faits dispersés.
Dans ces sédentaires voyages,
Tu le conduis sans crainte des naufrages,

(*a*) Grec fameux par sa sagesse, il fut le gouverneur de Télémaque.
(*b*) Il étoit fils d'Ulisse Roi d'Itaque.

De païs en païs, cueillant par tout des fleurs;
Formant, chemin faisant, son esprit & ses mœurs.
Tu sçais lui faire de l'Histoire
Une étude féconde, où tout rit, où tout plaît,
Il s'instruit de la vraie & de la fausse gloire;
A chaque trait dont s'orne sa mémoire,
Dans son cœur quelque vertu naît.
Mais sçais-tu bien sur quoi j'espere
De tes leçons le succès le plus grand?
C'est qu'en instruisant, tu sçais plaire;
Tu sçais te faire aimer, & voilà mon garand.
Quand tes sages discours l'invitent
A commencer en lui ce qu'il doit être un jour,
Tes graces, ta douceur obtiennent son amour;
Le Maître plaît; les leçons en profitent.
Tu vois voler son estime & sa foi
Au devant des vertus qu'il confond avec toi.
Fais de cet ascendant un usage fidéle.
L'amour qu'il te donne aujourd'hui,
Est la mesure & la source du zèle
Que tout son Peuple aura pour lui.



LASSEZ de vivre en République
Jadis les Animaux essayerent d'un Roi;
Ils firent choix d'un Bœuf surnommé Pacifique;
On se promit d'être heureux sous sa loi.
Le Monarque nouveau, doux, bienfaisant, affable,
Se fit aimer; mais ce fut tout.

Il ne ſçavoit que plaindre un miſérable :
Falloit-il punir un coupable ?
Tout ſon pouvoir étoit à bout.
Mille petits Tirans déſoloient ſa Province ;
Les Tigres, les Lions enlevoient ſes Sujets ;
Qu'y faiſoit-il ? il leur prêchoit la paix :
C'étoit pitié qu'un ſi bon Prince.
Bienfaits tant qu'on vouloit, point de punition ;
Partout, Indulgences Plenieres.
On le dépoſe enfin, pour choiſir le Lion.
Le nom de Conquerant ſuit cette élection.
Bien-tôt le nouveau Roi recule ſes frontieres ,
Soûmet tous ſes voiſins à ſon ambition ;
Fait trembler ſes ſujets, plus de rebellion :
Mais auſſi point d'amour ; il n'inſpiroit que crainte.
Sa Majeſté cruelle & de ſang toûjours teinte,
Effrayoit juſqu'à ſes flatteurs ;
Sur un ſoupçon, ſur une plainte ;
Malheur aux accuſés, même aux accuſateurs.
Qu'eſt ceci, dit le Peuple ? & quel choix eſt le nôtre ?
La Diéte (*c*) a bien mal réüſſi ;
De deux Rois, pas un bon ; nous ne craignions point l'autre ;
Le moyen d'aimer celui-ci ?
Il ne connoît d'autre Loi que ſa rage.
Enfin déſeſperé d'un ſi dur eſclavage,

(*c*) Nom d'uſage en Allemagne & en Pologne pour ſignifier une aſſemblée d'Etats.

Sur le Néron (d) des bois tout le Peuple courut.
Imaginez-vous le carnage ;
Il en coûta du sang ; mais le Tiran mourut.
Alors, ce Bœuf si débonnaire,
Qu'on avoit déposé sans qu'il en dit un mot :
Messieurs, dit-il, j'ai trouvé votre affaire ;
Cet Elephant est votre vrai balot.
Il est bon comme moi, terrible comme l'autre ;
Vous serez ses enfans ; il vous défendra bien ;
Je lui donne ma voix, joignez-y tous la vôtre ;
Pour vous régir, que lui manque-t-il ? Rien ;
S'écria tout le Peuple. On le choisit : son Regne
Répara les malheurs passés.

Rois, qu'on vous aime & qu'on vous craigne ;
L'un sans l'autre n'est pas assez.

(d) Empereur Romain fameux entre les Princes cruels.



LE PECHER ET LE MEURIER.

FABLE II.

UN Pécher, les amours & l'espoir de son Maître,
Du jardin l'arbre favori,
Le Printems ne faisant que naître,
S'applaudissoit d'être déja fleuri.
Il avise un Meurier tout aussi sec encore
Que dans les froids les plus cuisans:
Aucun signe de vie; on n'y voit rien éclore,
Feüilles ni fleurs; ses rameaux languissans
Sont encor tous transis à la honte de Flore. (a)
L'ami, dit le Pécher, que te sert le Printems?
Ta paresse le deshonore.
Déja de sa touchante voix.
Philomele (b) l'annonce aux Echos de ces bois;
Toute la Nature s'éveille.
Dès le matin une Aurore vermeille
Vient nous arroser de ses pleurs,
Nectar délicieux des arbres & des fleurs.
Cependant, paresseux, le Zéphire a beau faire;
Tu dors, quand tout est éveillé.
Que ne m'imites-tu? Regarde, considere
Comme j'ai déja travaillé.

(a) Déesse des fleurs.
(b) Le Rossignol.

Me voilà tout fleuri ; d'une belle espérance
Voilà déja mon maître régalé.
Je lui tiendrai parole, il peut compter d'avance
Qu'au nombre de mes fleurs mon fruit est égalé.
A peine l'Arbre a-t-il parlé,
Qu'un vent de Bize souffle, & détruit tout l'ouvrage.
Du Pécher la fleur déménage,
Et tout espoir de fruit avec elle envolé
Lui laisse à peine attendre un stérile feüillage.
Eh bien, dit le Meurier, avois-je donc grand tort
De ne me pas presser si fort ?
Zéphire a beau souffler, je crains encor la Bise.
Sçache qu'il faut à tems commencer l'entreprise,
Quand on veut en venir à bout.

L'impatience gâte tout.



L'OPINION.

FABLE III.

J'IMPLORE ton secours, Invention divine,
Je ne puis travailler sur d'antiques tableaux :
Si je ne crée & si je n'imagine,
Je jette de dépit & couleurs & pinceaux.
Les fictions d'autrui n'excitent point ma veine ;
Si le fonds n'est à moi j'y bâtis avec peine.
Je craindrois toûjours que le dol (a)
Ne m'en dépossédât sous ombre de Justice,
Et qu'un jour le maître du sol (b)
Ne revendiquât l'édifice.
Ne brodons point enfin le Canevas d'autrui.
Jadis on inventoit ; inventons aujourd'hui.
Nos Peres l'ont bien fait ; ne pourrions-nous le faire ?
Non, me dit-on, les tems en sont passés.
Il falloit naître aux jours ou d'Esope ou d'Homere ;
Mais vous venez trop tard. Imitez : c'est assez.
Je n'en suis point d'avis. Il semble à ce langage
Que le monde soit décrépit,
Qu'il ait tout vû, qu'il aît tout dit :
Il s'en faut bien ; il n'est qu'à la fleur de son âge :

(a) Terme de Pratique qui signifie fraude.
(b) Autre terme de Pratique qui signifie le terrain.

Et c'eſt trop dire, il n'a que cinq ou ſix mille ans.
Or, près des millions d'années
Que vraiſemblablement portent ſes deſtinées,
Il ne fait que de naître; & nous ſommes enfans.
Il y paroît, toûjours timides,
Nous n'oſons avancer, ſi nous n'avons des guides.
Nous demandons à chaque pas,
A-t-on été par-là? Non; n'y marchons donc pas.
Voilà bien le diſcours d'enfans tels que nous ſommes.
Nous ſerons plus hardis, quand nous ſerons des hommes.
Que de terres encor reſtent à découvrir!
La Fiction ſur tout eſt un païs immenſe:
On ira loin, pourvû qu'on penſe.
Les chemins manquent-ils? c'eſt à nous d'en ouvrir.
Imaginons des faits; créons des perſonnages;
Si nous trouvons des critiques ſauvages,
Allons toûjours, & laiſſons-les crier.
A l'honneur d'inventer Apollon nous convie;
Et nous ſommes, malgré l'envie,
Créateurs de notre métier.
En vertu de ce privilége
Voici donc de nouveaux Acteurs,
Dame Ignorance & ſon cortége,
Pareſſe, Orgueil. Ecoutons ces Docteurs.
Ils font déja gronder tout le Peuple critique
Contre un conte métaphiſique.

DEMOISELLE Ignorance étoit groſſe d'enfant.
Demandez-moi qui l'avoit abuſée ?
Je n'en ſçais rien, mais on comprend
Qu'abuſer l'Ignorance eſt choſe bien aiſée :
Elle étoit groſſe enfin, le dernier mois couroit.
Sur cet évenement maint Oracle à la ronde
En termes pompeux déclaroit
Qu'elle alloit accoucher de la Reine du monde ;
D'un Enfant qui feroit des Rois, même des Dieux ;
Qui regleroit lui ſeul tous les uſages ;
Et ſi vous voulez encor mieux,
Qui fonderoit des écoles de Sages ;
Le monde déſormais verroit tout par ſes yeux.
On accouche de peur ; mais la pauvre Ignorance
Accoucha d'admiration :
L'Oracle s'accomplit. Comment ? par la naiſſance
De Demoiſelle Opinion.
On fait venir l'Orgueïl & la Pareſſe,
Parens de l'Ignorance, & de plus ſes Amis ;
Et de nommer l'Enfant l'honneur leur eſt remis.
La Marraine l'admire, & lui ſourit ſans ceſſe ;
Le Parrain gravement le flate, le careſſe ;
Et de leur pleine autorité
Ils l'appellent la Vérité.



LES CHIENS.

FABLE IV.

POUR chercher sûrement fortune
Nombre de braves Chiens se liguerent entr'eux.
De gloire & de butin faisons bourse commune,
Leur dit, monté sur la Tribune,
Un Dogue, Orateur vigoureux.
Vous l'eussiez entendu par sa docte harangue
Enflammer les Confédérés,
Et leur étaler en sa langue
La Concorde & ses droits sacrés:
Ce Dogue en un Collége avoit pris ses dégrés.
Vous avez tous maint (a) Hector à poursuivre,
Les Loups, les Sangliers: courez; je vous les livre,
Si de votre union vous serrez le lien:
Mais si quelqu'un hargneux & difficile à vivre
Met le trouble entre vous, & s'en va sur un rien
Traiter son compagnon de visage (b) de chien,
Si vous donnez entrée à la guerre civile,
Vous périrez; & j'en atteste ici
Les manes querelleurs d'Achille:
Car, comme vous voyez, l'Orateur, Dieu merci,
Etoit sçavant & plagiaire aussi.

(a) Fils de Priam qui défendit Troye, & qui fut le plus fatal aux Grecs.

(b) Injure qu'Achille dit à Agamemnon dans l'Iliade.

Sur sa figure pathétique
Nos Ligués font serment de demeurer unis.
Du zéle de la République
Contre tout intérêt les voilà bien munis.
De ce pas nos Héros partirent,
Trouvent un Sanglier, l'attaquent, le déchirent ;
Il n'est plus question que de le partager.
C'est le point délicat. Nos gens se désunirent.
Moi disoit l'un, j'en veux manger
Ma grosse part : j'ai renversé la Bête.
L'autre, c'est moi qui viens de l'étrangler.
Pour ceux-ci, qui de loin ont regardé la fête,
Pensent-ils par se régaler
Comme les plus vaillans ? qu'ils jeunent ; à la quête
Pour leur compte ils peuvent aller.
Tant fut dit, que le feu leur montant à la tête,
Les voilà furieux, combatans pour les parts.
De moment en moment s'accroît leur barbarie ;
La farouche Bellone & l'implacable Mars
Irritant encor la furie,
De carnage & de sang repaissent leurs regards.
Ce Champ au peuple Chien fut une autre Pharsale (c)
Où n'écoutant qu'une rage brutale,
Parens contre Parens, chacun se disputa
Le Sanglier dont aucun ne tâta :
Car, tandis qu'en ce choc leur fureur se déploye,
Que de s'entretuer ils se donnent la joye,

(c) Champ de bataille où César vainquit Pompée.

Ils virent accourir une troupe de Loups.
Qui put s'enfuir, s'enfuit ; mais ils ne purent tous :
Des Loups le reste fut la proye.
Or, de cela deux vérités :
C'est l'Intérêt qui fait & qui rompt les traités.
La Discorde sa fille enfante la Ruine.
En seize mille vers bien sonnans, bien comptés ;
Plus n'en apprend l'Iliade divine.



LE PORTRAIT.

FABLE V.

LE Monde est plein de faux Censeurs.
Qu'on leur montre une bonne piéce,
Leur ignorante hardiesse
De son autorité la renvoye aux Farceurs.
Il n'y trouvent ni goût, ni force, ni justesse;
C'est ceci, cela qui les blesse;
Blâmant, proscrivant tout, & de par les neuf Sœurs.
Eh, Messieurs, c'est orgueil, & non délicatesse:
Vous n'êtes qu'ignorans, soi disans connoisseurs.



DE se faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en sa vie.
L'amour propre de son métier
Est ami des Portraits: cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier.
Ce n'est pas là notre unique folie.
Le Portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ses amis, gens experts en Peinture:
Regardez, il s'agit de voir
Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
Bon, dit l'un on vous a fait noir;

LES GOURMETS.

FABLE VI.

(a) MAIS n'est-il pas aussi des goûts sûrs ? oui
sans doute :
Ils sont rares ; mais il en est.
Heureux qui les rencontre ! Heureux qui les écoute !
Plus heureux encor qui leur plaît !
Travaillons-y, quoiqu'il en coûte.



SUR un vin frais cuvé le maître d'un Logis
Tenoit conseil, interrogeoit son monde ;
La tasse couroit à la ronde ;
Il vouloit que chacun en donnât son avis.
L'un le goûtant à vingt reprises,
Très élegamment décidoit
Qu'il étoit fait exprès pour les tables exquises ;
Un autre en l'avalant opinoit du godet.
Ce vin tout d'une voix vaut la liqueur suprême
Dont les Dieux s'enivrent là-haut ;
On eût défié (b) Bacchus même
D'y trouver le moindre défaut.
Arrivent deux Gourmets, Docteurs en l'art de
boire,

(a) Cette Fable est liée avec la précédente.
(b) Dieu du vin.

Le Marguillier Lucas & le Syndic Gregoire ;
On leur en fait goûter. Eh bien, qu'en dites-vous ?
Votre avis n'eſt-il pas le nôtre ?
Il ſent le fer, dit l'un : le cuir auſſi, dit l'autre.
Bon, dit-on, quelle idée ! & d'où viendroient ces goûts ?
Le Bacchique Sénat les croit devenus fous.
On les raille à l'envi ; mais courte fut la joie ;
L'évenement vint les juſtifier.
On trouve, en le vuidant, dans le fonds du Cuvier,
Une petite clef pendant à ſa courroye ;
Et railla bien qui railla le dernier.

Auteurs, à mille gens votre ouvrage a ſçû plaire ;
On le dit excellent ; ne vous y fiez pas.
Maint défaut échape au vulgaire,
Qu'appercevront les délicats.



PANDORE.

FABLE VII.

(a) VUlcain tout frais banni du céleste Sejdeau
Voulut à sa façon faire une créature.
D'abord, en employant la forge & le marteau,
Il imita du corps la secrette structure ;
Puis en fit les dehors ; & son adroit cizeau
Tailla, polit, acheva la figure.
Jupiter dit : L'ouvrage est beau ;
Certes mon Fils entend bien la sculpture :
D'Humains il feroit presque une manufacture :
Mais après tout, ce n'est qu'un corps,
Qu'une statuë ; il y faut joindre une ame
Qui de l'ouvrage anime les ressorts.
Il dit : L'airain respire, & la statuë est Femme.
Tout habitant du Ciel voulut lui faire un don.
Jugez quel fut son appanage !
Rien ne manquoit à son ménage ;
De Graces & de Ris on lui fit sa maison.
Chaque Dieu la dota d'un nouvel avantage,
De charmes, de talens, d'adresse, de courage ;
Et de là Pandore est son nom ;

(a) Fils de Jupiter & de Junon, Jupiter fâché de le voir si laid, le précipita du Ciel en terre d'un coup de pied. Il étoit Forgeron des Dieux.

C'est-à-dire, tout don, ô le bel assemblage !
Mais le Dieu sournois de là-bas,
Pluton, s'en vint offrir une boëte à Pandore.
Tenez, dit-il ; voici bien mieux encore ;
C'est le plus grand trésor, si vous ne l'ouvrez pas.
La belle à ce discours trouva quelque embarras.
Elle étoit femme & partant curieuse ;
L'œil toûjours sur la boëte on la voit soucieuse ;
Ne point l'ouvrir, dit-elle ! on se mocque de mo :
Plaisant trésor de qui la jouïssance
Est de n'en point user ! Je m'y perds, plus j'y pense ;
C'est une enigme : oh, par ma foi,
J'en aurai le cœur net. Il faut voir. Elle l'ouvre.
Dieux, qu'en sort-il ? Qu'est-ce qu'elle découvre ?
Quels maux affreux s'échapperent de-là ?
La Douleur & la Mort : pis encor que cela :
Des Vices odieux l'engeance toute entiere
Se produisit à la lumiere.
Or je demande en quel rang mettrons nous
La Curiosité qui fut mere de tous ?

A Ce fait ancien joignons un peu du nôtre.
Je ne puis me guerir de l'émulation.
Cette Fable en enfante une autre :
C'étoit mon avant scène ; & voici l'action.
Nous voilà, se dirent les Vices,
Mais que deviendrons-nous ? songeons à nous loger.
Moi, dit l'Ambition, je n'ai point à songer :

Des Grands je ferai les délices,
Et de ce pas je m'y vais héberger :
La Cour des Rois sera mon gîte.
Et moi, dit l'Intérêt, je m'en vais au plus vite
Chez les Négocians & Messieurs leurs Commis ;
J'y ferai bien-tôt des amis.
Je veux leur enseigner à se tracer sur l'Onde
Aux plus lointains Climats mille chemins nouveaux :
Je veux que sur de bons vaisseaux,
Ils me promenent par le monde :
Je verrai le païs. La Débauche à son tour,
Dans la maison du Riche établit son séjour.
Là, de rien elle n'aura faute ;
Goûtant de plus d'un vin & de plus d'un amour,
Elle va regner chez son Hôte.
L'Hipocrisie alors se logeoit encor mieux ;
Ces Gens aux doux parler, au saint baissement d'yeux,
Pour elle ont des chambres garnies :
Elle sera dans les Temples des Dieux
Maitresse des cérémonies,
Quant à la Jalousie, où sera son quartier ?
Peut-elle manquer de retraites ?
Ne fût-il dans le monde entier
Que deux Belles ou deux Poëtes ?
Ainsi de se loger tout Vice vint à bout.
La Vanité pourtant paroissoit sans domaine.
Et toi, lui dit quelqu'un ? N'en soyez point en peine ;
Moi, dit-elle, Messieurs, je logerai par tout.

LE CHAT ET LA SOURIS.

FABLE. VIII.

FINETTE, gentille Souris,
Avoit un jour donné dans une Souriciere :
Pour un morceau de lard la voilà prisonniere :
Par fois les plus Sages sont pris.
Maître Matou que cette odeur attire,
S'en vient flairer le trébuchet ;
Il y voit la Sŏuris & du lard à souhait :
Quel repas pour le Maître Sire !
Pour l'avoir, le rusé se met sur son beau dire.
Ma Commere, dit-il d'un ton de papelard,
Mettons bas la vieille rancune ;
C'est trop vivre ennemis ; j'en suis las pour ma part :
Si comme moi la guerre t'importune,
Il ne tiendra qu'à toi que desormais
Nous ne vivions en pleine paix.
Du meilleur de mon cœur, lui répondit Finette.
Quoi, tout de bon, dit l'un ? Oüi, dit l'autre. Voyons,
Reprit le Chat ; pour faire alliance complette,
Ouvre-moi ton logis, que nous nous embrassions.
Volontiers ; vous n'avez qu'à lever une planche
Qui le ferme de ce côté.

Ça, dit le Chat de bonne volonté,
Et qui déja croit tenir dans sa manche
Souris & lard tant convoité.
De ses deux griffes il attrappe
Le long morceau de bois où la planche pendoit.
Il se baisse, elle leve. Alors Finette échappe
Avec le lard qu'elle mordoit.
Le Chat court, mais trop tard, & bien loin de son compte,
N'eut ni lard ni Souris, n'eut que sa courte honte.

Le Prudent sçait tirer son bien,
Même de l'ennemi qui pense à le détruire.
Autre morale y viendroit aussi-bien.
Tel nous sert en voulant nous nuire.



LES DEUX LIVRES.

FABLE IX.

J'AI vû quelquefois un Enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable.
L'élevoit-on sur une table ?
Le Marmot pensoit être grand.
Tout Homme est cet Enfant. Les dignités, les places,
La noblesse, les biens, le luxe & la splendeur,
C'est la table du Nain ; ce sont autant d'échasses,
Qu'il prend pour sa propre grandeur.
Je demande à ce Grand, qui me regarde à peine,
Et dont l'acuëil même est dedain,
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine ?
Est-ce sa race, ou son rang, ou son train ?
Mais quoi ? de tes Ayeux la mémoire honorable ;
L'autorité de ton emploi,
Ton Palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme ; est-ce toi ?
Rien moins ; & puisqu'il faut qu'ici je t'apprétie,
Un cœur bas, un esprit mal-fait,
Une ame de vices noircie
Te voilà nud, mais trait pour trait.
Du surplus ton orgueil te trompe & nous surfait.

Il est quelques Puissans que de leurs dons célestes
Les Dieux prennent plaisir d'orner :
L'orgueil à ceux-là seuls pourroit se pardonner;
Mais ceux-là sont les seuls modestes.
C'est un double exemple à donner.

❦

Cote à côte sur une planche,
Deux Livres ensemble habitoient.
L'un neuf, en maroquin & bien doré sur tranche;
L'autre en parchemin vieux que les vers grignotoient.
Le Livre neuf, tout fier de sa parure,
S'écrioit : Qu'on m'ôte d'ici;
Mon Dieu, qu'il put la moisissure !
Le moyen de durer auprès de ce gueux-ci ?
Voyez la belle contenance
Qu'on me fait faire à côté du vilain ?
Est-il œil qui ne s'en offense?
Eh! de grace, Compere, un peu moins de dedain,
Lui dit le Livre vieux; chacun a son mérite,
Et peut-être qu'on vous vaut bien.
Si vous me connoissiez à fonds... Je vous en quitte,
Dit le Livre Seigneur. Un moment d'entretien,
Reprend son camarade. Eh non; je n'entends rien.
Souffrez du moins que je vous conte...
Taisez-vous; vous me faites honte;
Holà (*a*) Mons du Libraire, holà,

(*a*) Maniere vaine & cavaliére de prononcer le nom de Monsieur en l'abrégeant.

Pour votre honneur, retirez-moi de là.
Un Marchand vient sur l'entrefaite,
Demande à voir des Livres; il en voit :
A l'aspect du Bouquin, il l'admire & l'achette;
C'étoit un Auteur rare, un Oracle du Droit.
Au seul titre de l'autre, ô la mauvaise emplette !
Dit le Marchand homme entendu.
Que faites-vous de ce Poëte
Extravagant ensemble & morfondu ?
C'est bien du maroquin perdu.

Reconnoissez-les bien; faut-il qu'on vous les nomme,
Ceux dont en ces vers il s'agit ?
Du sage mal vêtu le grand Seigneur rougit;
Et cependant l'un est un homme;
L'autre n'est souvent qu'un habit.



L'HOMME INSTRUIT DE SON DESTIN.

FABLE X.

UN Homme avoit un jour obtenu du Destin,
Que de son avenir il lui fit confidence.
Au Livre de la Providence,
Il lut donc tout son sort, ses progrès & sa fin.
Parmi de menus faits, de grandes avantures
Se déployerent à ses yeux.
Il devoit être Roi, puissant & glorieux,
Et puis captif, & puis mourir dans les tortures.
Ces révolutions sont le plaisir des Dieux.
De tous ces objets quelle idée
Occupe desormais mon pauvre Curieux!
Sa mort le suit par tout; son ame intimidée
La souffre à toute heure, en tous lieux.
Ce Roi futur, que la frayeur consume,
Se voit dans son affreux chagrin,
Esclave comme Montezume, (a)
Grillé comme Guatimosin. (b)
Ah! par pitié, grands Dieux, ôtez-moi cette image,
S'écriat-t'il. Ses vœux sont exaucés.

(a) Empereur du Mexique fait prisonnier par Fernand Cortez Espagnol qui conquit son Royaume.

(b) Successeur de Montezume qu'on mit sur un brasier pour lui faire avouer où étoit son or.

Il ne voit plus la mort ni l'esclavage ;
Dans son esprit ce sont traits effacés.
Le voilà donc qui voit en perspective
Ce Sceptre absolu qui l'attend :
En est-il mieux ? le croyez-vous content ?
L'impatience la plus vive
Lui fait un siécle d'un instant.
Quelque faveur que le Ciel lui déploye,
Tout est insipide pour lui :
Où les autres mourroient de joie,
Ce Roi futur séche d'ennui.
Ciel, cria-t-il encor, retranchez les années
Qui me séparent de mon bien.
Hâtez mes grandes destinées :
Hors de-là je ne goûte rien.
Çà dit le Sort, malgré ton imprudence
Je ferai mieux que tu ne veux.
C'en est fait, tu va être heureux ;
Je te rends à ton ignorance.

Bon lot ! bien à propos tout homme en fut pourvû.
Sans cela notre impatience
Feroit un mal d'un bien prévû.
Et le mal nous tueroit d'avance.

LES ARBRES.

FABLE XI.

CHEZ nos Ayeux, à qui Dieu faſſe paix ;
Un Aſtrologue étoit un meuble néceſſaire.
Sans ſon avis on ne pouvoit rien faire.
La Raiſon commandoit ; il reſte encore un mais ;
Qu'eſt-ce que l'Aſtrologue augure de l'affaire ?
Vouloit-on bâtir, voyager,
Vendre, aller faire des emplettes,
Se marier ou ſe purger ?
Il vous falloit ſurtout le *Viſa* des Planetes.
Tout Aſtrologue étoit priſé ſon peſant d'or,
Idiot préjugé, qui n'exceptoit perſonne !
L'homme eſt ſi ſot, que je m'étonne
Que la mode n'en dure encor.

UN grand Seigneur ami du Jardinage ;
Avoit des arbres à planter.
Son Prédiſeur qu'il s'en va conſulter,
Fait ſon thême, étudie, & trouve pour l'ouvrage
Les Céleſtes aſpects dont il faut profiter.
Allons, dit le Docteur, qu'on plante tout-à-l'heure ;
Le Ciel ne veut ni délai, ni demeure ;

Si l'on tarde un moment, ces arbres sont perdus.
Pour l'influence bienfaisante
Je ne compte qu'une heure au plus
Soudain on obéit, on plante ;
En moins de rien voilà nos arbres en état,
Munis d'un bon certificat.
Ils devoient atteindre un grand âge ;
Grêle, pluie & vents en courroux,
Main d'homme n'y pourroit causer aucun dommage ;
Le Ciel les protégeoit envers & contre tous.
A quelques jours de ce plantage,
Le Seigneur prend un nouveau Jardinier.
Le plan ne lui plut pas ; il arracha l'ouvrage
Qui selon lui n'eut pû fructifier.
Quand le Seigneur le vit ; Ah malheureux, ah traître !
Qu'as-tu fait là, dit-il au déplanteur ?
Ces arbres auroient fait le plaisir de ton Maître.
Mon Astrologue en ce point grand Docteur,
Avoit pour les planter pris l'instant bienfaicteur,
Où tout le (a) Sénat planétaire
M'étoit garand du succès de l'affaire.
Tout beau, dit le Manant, à tort vous vous fâchez ;
Je n'entends rien, Monsieur, à votre Dialogue :
Mais vos arbres sont arrachés :
L'instant ne valoit rien ; battez votre Astrologue.

(a) Toutes les planetes.

APOLLON ET MINERVE,

Médecins.

FABLE XII.

A M. DE FONTENELLE.

FONTENELLE, grand maître & de Prose & de
Rime,
De qui l'esprit contient tous les esprits,
Et qui, doué d'une raison sublime,
Ne l'as point aux dépens des Graces & des Ris:
Je traite dans ces vers la science commune
Que personne n'apprend, que chacun croit sçavoir,
La Morale ; & de peur qu'elle soit importune,
Sous des voiles rians je la fais entrevoir.
Tu sçais à fonds cet art qu'à peine l'on effleure.
Avant de t'élever aux spéculations,
Tu t'étois muni de bonne heure
Du principe des actions.
Prononce donc sur mes Allégories;
Juges-en sans appel le fonds & le détail:
C'est à tes lumieres chéries
Que je soûmets tout mon travail:
Non pas qu'en tout j'espére gain de cause;
J'aurai tort en plus d'un endroit.
Ici la rime souffre, & plus loin c'est la chose;

Je n'irai pas peut-être à mon but assez droit ;
Parfois un mot intrus d'un autre tient la place,
Et quelquefois le tour est vicieux ;
Tantôt trop de foiblesse, & tantôt trop d'audace ;
Même, où j'aurai bien fait, j'aurai manqué le mieux.
Mais quoi ! ne sçai-tu pas quelle espéce est la nôtre ?
Chacun de ses talens a beau s'enorgueillir :
Dès qu'on est homme, il faut faillir,
Et je suis homme en cela plus qu'un autre.

❧

(a) APOLLON & (b) Minerve étoient bannis des Cieux.
Pour quel sujet ? Cela n'importe ;
Passons-nous-en ; le Souverain des Dieux,
Quand tel est son plaisir, met les gens à la porte :
On obéït, faute de mieux.
Que faire, dirent-ils ? sevrez (c) de l'Ambroisie
Il faut chez les Mortels aller gagner sa vie.
Moi, dit le Dieu, je sçais un bon métier.
J'ai bien aussi le mien, répondit la Déesse.
Ils firent choix d'une ville de Gréce,
Et s'établirent là, chacun en son quartier.
Apollon se fit Empirique ;
Guérissoit tous les maux du corps ;

(a) Apollon Dieu de le Médecine.
(b) Déesse de la sagesse.
(c) Nourriture des Dieux.

Des organes usés rajustoit les ressorts;
Pour chaque maladie avoit un spécifique.
Quant à Minerve, elle exerçoit
Une plus haute Médecine;
C'étoit l'ame qu'elle pansoit;
En extirpoit le mal jusques à la racine.
L'Homme est ami du stile charlatan;
Bien le sçavoit la prudente Déesse.
Elle l'affecta donc, & comme Orvietan,
Elle débitoit la Sagesse.
Son affiche portoit en caracteres d'or
Qu'à son art souverain rien n'étoit incurable.
Que l'on m'amene un scélérat, un diable;
Quelque chose de pis encor;
Je vous le rends blanc comme neige;
Je vous le guéris net d'un seul trait d'Elixir:
Au sortir de chez moi les Vertus en cortege
Marcheront sur ses pas; il n'aura qu'à choisir.
Je vous redresse un esprit gauche;
Je vous nétoye un cœur gangréné de débauche;
Fiévre d'ambition, au feu toûjours nouveau,
Avec redoublement & transport au cerveau
Mensonge continu, malice invétérée,
Avarice désespérée,
Tous les Vices en un monceau,
Je m'en joue, & cent fois j'ai fait semblables cures.
Et n'allez pas penser que ce soient impostures:
Usez de mon reméde, & je n'en veux le prix
Que de ceux que j'aurai guéris.

Apollon faisoit mieux, on le payoit d'avance;
Avant la guérison il vendoit l'espérance.
Cependant tout couroit chez le Dieu Médecin;
Surchargé de pratique, il prenoit davantage;
La foule en augmentoit; on eût tont mis engage,
Plutôt que de manquer le remede divin.
Il fut riche bien-tôt, comme un Homme d'affaire,
Et Minerve n'étréna pas.

Les maux du corps sont tout notre embarras:
Ceux de l'ame n'importent guère.



LE TRESOR.

FABLE XIII.

UN Prince voyageoit, cherchant les avantures,
Mais non pas tout à fait en Chevalier errant ;
Il marchoit avec suite, avoit pris ses mesures,
Sa cassete suivoit, bon trésor, sûr garand.
Contre mille besoins enfans des longues courses ;
Le courage & l'argent, c'étoit là ses ressources.
Il apperçoit un jour, écrits sur un rocher,
Ces mots en vrai stile d'Oracle :
Je mene au Grand Trésor qu'un Dieu voulut cacher ;
Il est gardé par maint obstacle,
Et d'abord, pour prémier miracle,
C'est par mon sein qu'il faut marcher.
Perçons-le, dit le Prince. On assemble mille hommes,
Travaillans jour & nuit, bien nourris, bien payés ;
Et moyennant de grosses sommes
En peu de jours les chemins sont frayés.
Le rocher traversé, se présente un abîme.
Le Trésor est plus loin, dit un autre écriteau ;
Comble-moi. Soit, comblons ; dit l'Amadis (a) nouveau ;

(a) Héros d'un fameux Roman de Chevalerie.

Le Trésor, à ce que j'estime
Sur ces précautions, doit être un bon morceau.
Nouveau travail & nouvelles dépenses.
Mais l'abîme comblé, les belles spérances
Se reculent encor. D'une épaisse forêt
Un Pin gravé lui dit : *Le Trésor est tout prêt ;*
Mais pour aller jusqu'à sa niche,
Il faut abattre bien du bois.
Sur nouveaux frais, on travaille, on défriche;
La cassette du Prince est enfin aux abois.
Il arrive au travers de la futaye ouverte
Dans une campagne déserte.
Un seul Dragon gardien du Trésor,
Lui dit : ce n'est pas tout, il faut me vaincre encor.
Bon, dit l'autre ; il s'agit maintenant de courage ;
Ma bourse étoit à bout, ma valeur ne l'est pas.
Il fond sur le Dragon, qui réveillant sa rage,
Et d'un regard terrible annonçant le trépas,
Vomissoit un affreux nuage
De fumée & de feux precurseurs du carnage.
Le Prince combat en Héros ;
Le danger même l'évertuë.
Il porte mille coups ; le sang coule à grands flots ;
Il est blessé vingt fois ; mais à la fin il tuë.
Enfin, voici, dit-il, le Trésor qu'on me doit.
Il appelle ; on vient voir ; on calcule la somme ;
On trouve, sou pour sou, tout l'argent qu'à nôtre homme
Avoit coûté ce grand exploit ;

Et d'un baume excellent deux petites mesures,
Juste, ce qu'il en faut pour guérir ses blessures,
Le Dieu s'étoit joué du Chevalier errant.

Il vouloit par-là nous apprendre,
Qu'après bien des peines souvent
On n'est pas mieux qu'auparavant.
Heureux qui n'est pas pis! ce sont graces à rendre.



LE CHAMEAU.

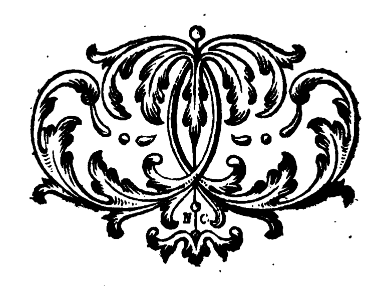
FABLE XIV.

PAR pitié pour le Fou souvent le Sage plie;
Pour vrai respect le Fou prend sa pitié.
L'égard qu'on a pour la folie,
La rend plus folle de moitié.
Ce grand ne peut souffrir que l'on le contredise.
Eh bien, soit, vous avez raison.
Nous voilà pris au mot : pas le moindre soupçon
Qu'il vient de dire une sotise,
Et que notre ménagement
Lui dit qu'il est sot doublement.
On voit un Auteur fanatique,
Sur chacun de ses vers prêt à s'extasier,
Pâlissant, frémissant à la moindre critique :
De peur de le mortifier,
Nous nous prétons à sa manie;
Un mot d'éloge échappe; & mon homme est perdu.
L'Idiot désormais se va croire un génie.
Vous l'avez dit : du moins, l'a-t-il bien entendu.
J'alléguerois sans peine un tas d'autres exemples;
La Morale n'a point de matieres plus amples :
Mais je n'épuise rien; & de crainte d'enuni,
L'Art demande que je m'arrête.
Dire tout au Lecteur, cela n'est pas honnête :
C'est trop se défier de lui.

POUR mille bons endroits, les Chameaux ont un vice ;
Ce n'est pas trop ; le pied leur glisse ;
Ils sont sujets à s'écarter.
Ceci posé, je puis conter
Comme un Chameau, d'ailleurs fort sage & fort honnête,
S'enorgueillit d'un cas qui lui tourna la tête.
Avec ce Monsieur-là, ceux qui le conduisoient
Alloient passer un mont fort rude.
Le Chameau patissoit ; ses pieds s'y refusoient ;
Nos gens sont en inquiétude ;
Pour rendre le chemin moins glissant & plus beau,
Ils mettoient des tapis sous les pieds du Chameau.
A la précaution qu'il prend pour déférence,
Le Chameau se rengorge ; il vous fait le gros dos ;
Compte ses pas, comme un Pedant ses mots,
Et marche gravement ainsi qu'une Eminence.
A passer la montagne il met le jour entier ;
Et la nuit toute entiere il réve
A l'honneur du tapis ; le sommeil n'y fait trêve ;
Il ne dort point, de peur de l'oublier.
Mais quand, le lendemain, on veut qu'à l'ordinaire,
Pour recevoir sa charge il baisse les genoux,
Qu'est-ce, Messieurs ? êtes-vous fous,
Dit le Superbe Dromadaire ?

N'est-

N'est-ce pas moi qu'hier vous traitiez en Sei-
gneur ?
Suis-je aujourd'hui d'une autre espéce ?
Ses Maîtres à grands coups guérissent son yvresse,
Allons, bas, maître raisonneur ;
Le tapis t'a gâté : ce n'étoit pas honneur ;
C'étoit égard pour ta foiblesse.



LES AMIS TROP D'ACCORD.

FABLE XV.

IL étoit quatre Amis qu'assortit la Fortune ;
Gens de goût & d'esprit divers.
L'un étoit pour la Blonde, & l'autre pour la Brune;
Un autre aimoit la Prose, & celui-là les Vers.
L'un prenoit-il l'endroit ? l'autre prenoit l'envers.
Comme toûjours quelque dispute
Assaisonnoit leur entretien,
Un jour on s'échauffa si bien,
Que l'entretien devint presque une lutte.
Les poumons l'emportoient ; Raison n'y faisoit rien.
Messieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il seroit doux d'avoir même goût, mêmes yeux!
Si nous sentions, si nous pensions de même,
Nous nous aimons beaucoup, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du probléme,
Et l'on se proposa d'aller prier les Dieux
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au Temple d'Apollon
Présenter leur humble Requête ;
Et le Dieu sur le champ, dit-on,
Des quatre ne fit qu'une tête :
C'est-à-dire, qu'il leur donna

Sentimens tout pareils & pareilles penſées ;
L'un comme l'autre raiſonna.
Bon, dirent-ils, voilà les diſputes chaſſées
Oui, mais auſſi voilà tout charme évanouï ;
Plus d'entretien qui les amuſe.
Si quelqu'un parle, ils répondent tous, Oüi.
C'eſt déſormais entr'eux le ſeul mot dont on uſe.
L'ennui vint : l'amitié s'en ſentit altérer.
Pour être trop d'accord nos gens ſe déſuniſſent.
Ils cherchent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contrediſſent.

C'eſt un grand agrément que la diverſité.
Nous ſommes bien comme nous ſommes.
Donnez le même eſprit aux hommes ;
Vous ôtez tout le ſel de la ſociété.
L'ennui nâquit un jour de l'Uniformité.



LA PAIX.

FABLE XVI.

ENTRE les Dieux jadis survint un incident
Les uns vouloient perdre une Ville,
Les autres la sauver; ils s'échauffent la bile;
Peu de raisons, grand bruit, & couroux imprudent:
On se raille, on s'outrage, & rien ne se décide;
Déja, l'un l'autre s'excédant,
Pluton branle sa fourche, & Pallas son Egide,
Et le Dieu des Mers son Trident.
Quoi, Messieurs, dit Jupin; quoi, pour une autre (a) Troye,
La guerre encor s'éleveroit chez vous?
Voulez-vous toûjours qu'on vous croye
Des Dieux capricieux & fous?
N'a-t-on pas dit assez de sotises de nous?
Holà, la Paix, dit-il; la Paix. Point de nouvelles;
La Paix n'étoit au Ciel; il fallut la chercher.
Va, Mercure, ajuste tes aîles;
J'ignore où cette Paix peut s'être allé cacher;
Cherche-la vîte & me l'amene.
Mercure part, arrive, & le tout d'une haleine.

(a) Les Dieux avoient pris parti les uns pour les Troyens & les autres pour les Grecs; Et ils combattirent même les uns contre les autres.

Le voilà d'abord à la Cour.
On ſçait que Politeſſe habite ce ſéjour :
Le Dieu croit tenir ſon affaire.
On s'y louë, on s'embraſſe, on s'empreſſe à ſe plaire ;
Offres, ſoins obligeans, complimens faits au tour.
Bon, n'allons pas plus loin ; mais il ſe déſabuſe ;
Il voît bien-tôt que c'eſt traitreſſe ruſe,
Que tout eſt diviſé, qu'on ſe hait, qu'on ſe nuit,
Que la guerre eſt réelle, & le reſte un vain bruit.
Aux Tribunaux Mercure ſe tranſporte ;
Non pas qu'il crût trouver la Paix chez les Plaideurs,
Mais chez les Magiſtrats : Gravité les eſcorte ;
La Paix regne en leur air, & ſemble être en leurs cœurs.
Mais il s'y trompe encor ; Thémis embarraſſée
Ne peut les accorder ſur le ſens de ſes Loix ;
Chacun plaide pour ſa penſée ;
Chicane brouille tout, les avis & les droits.
Des Tribunaux Mercure court aux Temples ;
Leurs Miniſtres, dit-il, doivent les bons exemples ;
J'y trouverai la Paix. Non pas la Paix, je croi,
Monſieur le Dieu ; mais bien Diſcorde continuë,
Sentimens oppoſés, haine, mauvaiſe foi.
L'un ſoûtient ſon Oracle, & l'autre ſa Statuë ;
Chacun veut tout tirer à ſoi.

Voyons chez les Sçavans ; car la ſcience eſt une,
Dit le Dieu ; ces Meſſieurs doivent être d'accord.
Point du tout ; jalouſe Rancune
Au milieu d'eux eſt comme dans ſon fort.
Diſpute à l'infini ; procédé malhonnête ;
Modernes, Anciens, ſont toûjours en procès.
Homere étoit un Dieu. Non, c'étoit une Bête,
Dit l'autre : & des deux parts excès.
Mercure de ce pas s'en va dans les familles.
Que trouve-t-il chez les Epoux ?
Prudes & débauchés, coquettes & jaloux,
Maris caducs, Femmes qu'on laiſſe Filles,
Et s'en vengeant peut-être ; enfin les béatilles
De l'Himenée, ennuis, chagrins, dégoûts :
L'un dit blanc, l'autre noir ; voilà comme ils ſont tous.
Entre Freres autre diſcorde ;
Jalouſie, intérêt, & toûjours démêlés.
Ne trouverai-je donc perſonne qui s'accorde ?
Tous les cerveaux ſont ils troublés,
Dit Mercure ? Du moins les Enfans & les Peres...
Autre erreur, & nouveaux débats.
Il les trouve appointés contraires,
Ou les Peres ſont durs, ou les Enfans ingrats.
O juſte Ciel ! j'ai fait une belle ambaſſade, (b)
Diſoit déja Mercure, en retournant aux Cieux :
Mais comme en ſon chemin il détournoit les yeux,

(b) Paroles de Soſie dans l'Amphitrion.

Il voit la Paix assise, ainsi qu'une Nayade, (c)
Au bord d'une fontaine & sous de verds rameaux.
Ah, te voilà; dit-il? J'habite ces hameaux,
Lui répond elle, avec ce Solitaire.
Fort bien, reprit Mercure, à ce que je puis voir,
Non plus que nous, l'Homme a beau faire;
Il faut être seul pour t'avoir.
Encor avec soi-même a-t-on plus d'une affaire.

(c) Nymphe des Eaux.



LE CHEVAL ET LE LION.

FABLE XVII.

DOUTEZ, Mortels, doutez; car vous ne ſçavez rien.
Je ris, quand je vous vois prendre l'affirmative;
Je ris quand je vous vois tenir la négative :
Doutez, vous dis-je encor; cela ſeul vous ſied bien.
Point de queſtions décidées;
Vous n'avez qu'un petit cerveau,
Où voltigent quelques idées
Qui ne ſont pas du vrai l'infaillible flambeau.
Il eſt ailleurs un Océan immenſe
De vérités qui ne vous luiſent point;
Et votre Etre même eſt un point
Que vous ſentez ſans connoiſſance.
Après cela, pourriez-vous bien
En croire ſur le reſte un orgueil qui vous flate?
Apprenez ſeulement ce que ſçavoit (a) Socrate :
Sçachez que vous ne ſçavez rien.

CERTAIN Cheval natif de la Norvege
Voyageur d'inclination,

(a) Philoſophe Grec, il avoit coutume de dire qu'il ne ſçavoit rien, quoique l'Oracle l'eût declaré le plus ſage des hommes.

Etoit ſorti de ſon Climat de neige
Pour voir le monde ; il paſſe en (b) Albion,
Puis en France, en Eſpagne, & pouſſant ſon voyage
Aborde enfin à l'Africaine plage.
C'étoit-là que Sire Lion,
Prince abſolu du voiſinage,
Donnoit ſon ſens, ſon appetit pour loi.
L'Etranger ſçavoit vivre, & pour lui rendre hommage,
Il ſe fait préſenter au Roi.
L'Audience eſt des plus ſuperbes ;
Le Lion eſt aſſis ſur un haut Trône d'herbes ;
Et ſous un riche dais de rameaux enlaſſés :
Ses Courtiſans nombreux autour de lui placés,
Sur l'air du Souverain compoſoient leurs viſages.
Soyez le bien venu, dit-il, & commencez
A me raconter vos voyages.
J'ai du loiſir ; parlez, & me réjouiſſez.
Sire, dit le Cheval faiſant la révérence,
Sçachez d'abord la différence
De mon païs à celui-ci ;
Les hommes y ſont blancs ; je les vois noir ici.
Là les campagnes & les arbres
Brillent d'une blanche toiſon,
Que le Ciel y verſe à foiſon
Les fleuves durs comme les marbres,
Se traverſent à pied, portent d'énormes poids.....
O l'inſolent menteur ! interompt le Monarque ?

(a) L'Angleterre.

Me croit-il une dupe ? en ai-je quelque marque ?
Eſt-ce ainſi qu'on impoſe aux Rois ?
Notre Voyageur quadrupéde
Veut repartir ; il n'eſt plus tems.
Au diable le trompeur de gens,
Cria toute la Cour : on vous le chaſſe ; il céde.
Aux coups de cornes & de dents.

Tel eſprit fort, ſoit diſant infaillible,
Nie avec même orguëil, tout ce qui le ſurprend.
Je ne le conçois point ; donc il eſt impoſſible.
Vrai ſillogiſme d'ignorant !



LES ANIMAUX COMÉDIENS,

FABLE XVIII.

A MONSIEUR GILLOT.

GILLOT, mon frere en Apollon ;
Car ce n'est pas par fantaisie
Que la Peinture avec la Poësie
Fraternise au sacré Vallon ;
Leur origine en effet est pareille ;
L'une & l'autre est un don des Cieux :
Ce que par les discours l'une peint à l'oreille,
L'autre par les couleurs sçait le conter aux yeux.
Les Animaux qui parlent dans mes Fables,
Doivent agir dans tes tableaux.
Montre-les sous des traits naïfs & véritables ;
Que sous ta main, Quadrupédes, Oiseaux,
Insectes, que tout prenne une ame.
Vole plutôt au Ciel y dérober la flâme
Dont (*a* Prométhée autrefois anima
Le corps humain que lui-même il forma.
Argumente par ton génie
Contre l'orgueil Cartésien
Dont la Logique aux animaux dénie

(*a*) Il fut puni pour avoir animé l'homme du feu qu'il avoit dérobé dans le Ciel.

Crainte, desir & tout : je n'y souscris en rien.
Je les fais raisonner ; & ton art, je m'en flate,
M'empêchera de paroître menteur :
Tout Animal par toi va dire au Spectateur :
Qu'en pensez-vous ? suis-je Automate ?

❀

LEs Animaux, un jour joüoient la Comédie.
Théâtre artistement formé de rameaux verds ;
Dans les entr'actes simphonie
D'Oiseaux, de Rossignols experts.
Le plus beau cependant n'étoit pas l'harmonie.
Ce qui se faisoit plus loüer,
C'étoit l'assortiment des rôles au génie
Des Acteurs qui devoient joüer.
Le Lion fait le Roi ; Roi qu'il étoit lui-même,
Doute-t-on que sa Majesté
Ne soûtint bien l'honneur du diadême ?
Qu'il ne prît, comme il faut, le ton d'autorité ?
Le Taureau fait l'Amant ; air noble, mine haute,
Et vive flâme dans les yeux ;
Passion ne lui faisoit faute ;
Sentant ce qu'il disoit, sentant même encor mieux.
Le Chien prudent & plein de zéle,
Etoit de l'Amoureux le confident fidéle.
La Genisse à la blanche peau,
Parée encor de sa jeunesse,
Faisoit le rôle de Princesse,
Recevant fierement les soupirs du Taureau.

Le Tigre pour regner ménageoit une ligue ;
D'un vrai conſpirateur il avoit le maintien :
Bref, afin qu'il n'y manquât rien,
Le Renard conduiſoit l'intrigue.
Le beau ſpectacle que c'étoit
Qu'un choix de tels Acteurs, tous dans leur caractére !
Etoit-ce une action que l'on repréſentoit ?
Non, c'étoit le vrai même ; on ne pouvoit mieux faire ;
C'étoit la bonne troupe : auſſi l'on s'y portoit.
Mais, un Singe un beau jour en levant les épaules,
O, dit-il, les pauvres Acteurs !
Il gagea que lui ſeul joueroit tous les rôles,
Et raviroit les Spectateurs.
On vous le prend au mot ; il joue,
Contrefait tout en moins de rien ;
Mais que ſervent ſes ſauts, ſa grimace & ſa moue ?
En faiſant tout, il ne fait rien de bien.
Pour imiter le Roi, ſur ſes pieds il ſe hauſſe,
Il fronce le ſourcil, crie haut, fait l'emporté ;
Et ne met qu'une grandeur fauſſe
En place de la Majeſté.
Il fait l'Amant ſans grace & ſans délicateſſe ;
Le Confident ſans zéle & ſans diſcrétion ;
Met dans le rôle de Princeſſe
Force mines, faux airs, mainte affectation ;
Dans le Séditieux ne fait voir que baſſeſſe,

Ne mêle aucun courage avec l'ambition.
Enfin au lieu d'un intriguant habile,
Il ne montra qu'un étourdi.
De sifflets redoublés l'Acteur est assourdi.
Que ne se donnoit-il pour bouffon, pour agile?
Dans la farce on l'eût applaudi.

La vie humaine est une piéce,
Où nous avons notre rôle à jouer.
Chacun a le sien propre où Nature le dresse.
En veut-on prendre un autre? on se fait basouer.



LE TYRAN DEVENU BON.

FABLE XIX.

NON, il n'eſt rien de ce que nous voyons
Qui ne parle & ne nous inſtruiſe.
Tout eſt matiere à nos réflexions ;
Tout évenement moraliſe.
Sçachons donc réfléchir, méditer, raiſonner ;
Sans ce point là l'Homme & la Bête
Sont même choſe : on pourroit les donner
L'un pour l'autre, tête pour tête.
Ne comptons point ſur les avis d'autrui :
Ils ne cauſent ſouvent que colere ou qu'ennui.
De tout Cenſeur, quel qu'il puiſſe être,
Le ſermon nous eſt odieux ;
Quand on ſe parle, on s'écoute bien mieux ;
Pour être bon diſciple, il faut être ſon maître.
Pourquoi cela ? demande t-on.
En voici, je croi, la raiſon.
C'eſt qu'on ne ſent quand un autre nous blâme
Que la honte d'ètre en ſon tort :
Sentiment douloureux qui repouſſe notre ame.
Et qui lui ſeul épuiſe ſon effort.
Mais, quand ſoi-même on ſçait ſe faire entendre
Que la Raiſon nous doit donner la loi,

On ſent l'honneur de ſe reprendre ;
Et le plaiſir de ne céder qu'à ſoi.
Ce qu'un autre nous dit ſe grave ſur le ſable ;
Ce que nous nous diſons ſe grave ſur l'airain.
Ainſi fut fait l'eſprit humain ;
Et vous l'allez voir par ma Fable.



Il étoit un Tyran, l'horreur de ſes Vaſſaux ;
Qui ſe joüa long-tems au gré de ſon envie,
De leur honneur, de leurs biens, de leur vie.
Guerre, famine, peſte, & s'il eſt d'autres maux ;
Tous enſemble euſſent moins affligé la Province,
Que ne faiſoit ce méchant Prince.
Il changea pourtant un beau jour.
Le Tyran ſe transforme en Prince débonnaire ;
Neron devint Titus, & ſon Peuple eut un pere :
Il en étoit l'horreur ; il en devint l'amour.
Un de ſes Courtiſans lui demandant la cauſe
De cet étrange changement ;
Tout étrange qu'il eſt, dit le Roi, peu de choſe
L'a produit en un ſeul moment.
Un jour que j'étois à la chaſſe,
J'apperçus un Renard, qui de gayeté de cœur
Etrangloit un Poulet qui lui demandoit grace :
Soudain accourt un Loup d'auſſi mauvaiſe humeur,
Qui vous met le Renard en quartiers ſur la place.
Je vois un Tigre au même-tems,
Qui ſur le Loup aſſouviſſant ſa rage

Vous le déchire à belles dents;
Et le Tigre après ce carnage,
Alla tomber plus loin ſous les traits de mes gens.
Je m'aviſai de trouver là l'image
De mes tyranniques penchans;
Et je me rappellai cette vengeance ſage,
Qui garde en ſes tréſors un ſalaire aux méchans.
Le bien ou le mal ſe moiſſonne,
Selon qu'on ſeme ou le mal ou le bien.
Cette réflexion fit naître en moins de rien
Tout le changement qui t'étonne.

Sans qu'il en voulût être inſtruit,
On l'avoit mille fois étourdi de ce thême;
Mais la leçon porta ſon fruit,
Dès qu'il ſe la donna lui-même.



LA VICTIME.

FABLE XX.

D'Une blanche Geniſſe, honneur de ſon troupeau,
On fit choix pour un Sacrifice.
Le Dieu que par l'offrande on veut rendre propice,
N'avoit jamais goûté d'un ſi friand morceau.
Le front orné de faintes bandelettes,
Elle brilloit des plus riches couleurs.
La tête couverte de fleurs,
Elle marche au ſon des trompettes;
Grande muſique à pluſieurs chœurs.
Que de cérémonie ! eh ! que puis-je connoître,
Dit la Geniſſe, à tout ceci ?
Serois-je donc Déeſſe ? & pourquoi non? peut-être.
Aux reſpects qu'on me fait paroître,
Il faut bien qu'on le penſe : Eh bien, penſons-le auſſi.
Elle entre au Temple, en raiſonnant ainſi.
Nouveaux honneurs ; à l'autel on la mene;
Le feu ſacré s'allume ; on fait fumer l'encens.
De ſa Divinité la voilà plus certaine,
N'en doutons plus, dit-elle ; je me ſens ;
Ils m'adorent ces bonnes gens.

Par le (a) Stix je payerai leur peine.
Certaine Mouche alors, fort incivilement,
Bourdonne autour de la Genisse,
Tais-toi ; ne vois-tu pas que ton bourdonnement,
Dit la nouvelle Io (b), trouble le Sacrifice ?
A mon Apothéose est-ce à toi de souffler ?
Pardon, je ne veux rien troubler
Dit la Mouche ; j'attends seulement qu'on t'immole,
Pour te savourer à loisir :
Le mets est bon sur ma parole ;
Ces Messieurs sçavent bien choisir.
Seule tu vaux un (c) Hecatombe...
La Mouche parle encor, que la Genisse tombe.
Le fer sacré termine ses erreurs ;
De son sang la terre est couverte.

Ainsi les insensés s'applaudissent d'honneurs
Qui les menent droit à leur perte.

(a) Fleuve des Enfers, que les Dieux prenoient à témoin de leurs sermens.

(b) Nymphe aimée de Jupiter, métamorphosée en Vache par Junon & reçue enfin parmi les Déesses, sous le nom d'Isis.

(b) Sacrifice de cent Taureaux.



LES MOINEAUX.

FABLE XXI.

NOTRE Cœur veut avoir ſa pleine liberté ;
L'ombre de contrainte le bleſſe ;
Et c'eſt un Roi jaloux de ſon autorité,
Juſques à la délicateſſe.
Cet objet me plaît ; mais ſur tout
Ne m'obligez pas de m'y plaire.
Ordonnez-moi ce que je voulois faire ;
Vous allez m'en ôter le goût.
Eh ! pourquoi cette Loi m'eſt-elle rigoureuſe
En me liant à mon plaiſir ?
C'eſt que je n'y ſens plus cette douceur flatteuſe ;
Que je goûtois à le choiſir.
En choiſiſſant, je croi du diadême
Exercer les droits ſouverains.
Quelque ordre ſurvient-il ? je ne ſuis plus le même ;
Le ſceptre me tombe des mains.
Je ſonge alors à ſecouer ma chaîne,
Impatient de rentrer dans mes droits :
L'objet de mon plaiſir le devient de ma peine ;
Ma dépendance eſt tout ce que j'y vois.
Tout beau, me dira-t-on ; réprimez ce langage ;
Nos devoirs ſelon vous ſont donc un eſclavage ?
La loi qui les preſcrit nous devroit allarmer.
Non pas ; car elle eſt pour le Sage

La beauté même qui l'engage ;
Et c'eſt choiſir que de l'aimer.

❀

DANS un bois habité d'un million d'Oiſeaux,
Spacieuſe cité du Peuple volatile,
L'Amour uniſſoit deux Moineaux
Amour conſtant, quoique tranquile;
Careſſe ſur careſſe, & feux toûjours nouveaux;
Ils ne ſe quittoient point. Sur les mêmes rameaux
On les eût vûs perchés toute la matinée,
Voler enſemble à la dînée,
S'abreuver dans les mêmes eaux,
Célébrer tout le jour leur flâme fortunée,
Et de leurs amoureux duos (a)
Attendrir au loin les Echos.
Même roche la nuit eſt encor leur hôteſſe;
Ils goûtent côte à côte un ſommeil gracieux;
L'une ſans ſon amant, l'autre ſans ſa maîtreſſe,
N'eût jamais pû fermer les yeux.
Ainſi dans une paix profonde,
De plaiſirs aſſidus nourriſſant les amours,
Entre tous les Oiſeaux du monde
Ils ſe choiſiſſoient tous les jours.
Tous deux à l'ordinaire allant de compagnie,
Dans un piége ſe trouvent pris;
En même cage auſſi-tôt ils ſont mis.

(a) Airs qui ſe chantent à deux.

Vous voilà, mes enfans ; paſſez-là votre vie ;
Que vous êtes heureux d'être ſi bon amis !
Mais dès le premier jour il ſemble
Que le couple encagé ne s'aime plus ſi fort ;
Second jour, ennui d'être enſemble ;
Troiſiéme, coups de bec ; puis on ſe hait à mort.
Plus de duos ; c'eſt muſique nouvelle ;
Diſpute & puis combat pour vuider la querelle
Qui les appaiſera ? pour en venir à bout,
Il fallut ſéparer le mâle & la femelle.
Leur flâme en liberté devoit être éternelle ;
La néceſſité gâta tout.





LIVRE CINQUIEME.

LE PHŒNIX ET LE HIBOU.

FABLE PREMIERE.

A LA REINE DE PRUSSE.



J'AI commencé mon Livre par mon Roi ;
Une autre Majeſté couronnera l'ouvrage.
Reine, agrée ici mon ouvrage ;
Ce tribut étranger n'en vaut que mieux pour toi.
L'encens de tes Sujets reſſent la dépendance ;
Tous leurs hommages te ſont dûs :
Ils ſont ſujets de ta puiſſance ;
Je ne le ſuis, moi, que de tes vertus,
J'ai conſulté la Renommée
Sur ton cœur & ſur ton eſprit ;
La bonne Courriere charmée

En dit merveille, & jamais ne tarit.
Le Ciel dans ton ame, dit-elle,
A versé ses plus grands trésors;
La noble Vérité, la Justice fidelle
En sont les sublimes ressors.
Ce que de sages loix à tes Peuples commandent,
Tu sçais l'inspirer par tes mœurs;
Et ta vertu soûmet des cœurs
Qui rebelles aux loix, à l'exemple se rendent.
Plus d'une Princesse sous toi
Apprend à soûtenir ton sacré caractere;
S'instruit à faire un jour, à l'envi de sa Mere,
Les délices d'un Peuple, & le bonheur d'un Roi.
La Déesse, en passant, m'a dit que ton suffrage
Ne se refusoit pas à mes heureux écrits:
Sans doute la vertu dont j'y trace l'image,
Y met à tes yeux quelque prix.
Mes Fables à peine encor nées
Aspirent aux mêmes honneurs.
De mes Odes reçois les Sœurs;
Que ces Cadettes formées
Trouvent auprès de toi le sort de leurs Aînées:
Elles te font leur cour, tout au moins par les mœurs.
Puisse ton jeune Fils, qui sous de sages guides
Va s'instruire à donner la loi,
Partager les leçons solides
Que j'ose donner à mon Roi!

❀

PHENIX,

PHENIX, premier du nom, Roi des champs d'A-
rabie,
Grand adorateur du Soleil,
Avoit, comme un vrai Saint, passé sa longue vie:
Le Peuple aîlé n'eut jamais son pareil.
L'Oiseau religieux, après plus de cent lustres,
A son terme étoit parvenu.
L'ordre enfin veut qu'il meure; à peine il l'a connu,
Que sans regret à ses destins illustres,
Sans se plaindre, sans s'allarmer;
Il travaille au bucher qui doit le consumer:
Un Hibou près de là, caché dans un trou d'arbre
Misérable, vieux, mal en point,
Souffrant & glacé comme un marbre,
Maudissoit le Soleil qui ne l'échauffoit point.
Mon frere, dit le Saint, à quoi bon ce blasphême?
Prends patience, & meurs mieux que tu n'as
vécu;
La mort n'est point un mal; crois-le... Crois-le
toi-même,
Dit le Hibou; moi je suis convaincu
Que c'en est un; je veux m'en plaindre.
Quand je me portois bien, j'ai fait comme il m'a
plû;
Je meurs encor sans me contraindre,
Et ton Sermon est superflu.
D'ailleurs, tu parles bien à l'aise,
Toi, qui seul de ton ordre avec le monde es né;

Ton Dieu, le Soleil même, à peine est ton Aîné:
Est-il étonnant qu'il te plaise
De mourir ? tu dois être soû
Et du Monde & de son allure :
Si j'avois eu de jours aussi pleine mesure,
Je regretterois moins mon trou.
Qu'aurois-tu vû de plus ? dit l'Arabique Apôtre;
C'est toûjours même chose ; un jour ressemble à l'autre :
Mourant tous deux au même instant,
Nous aurons vécu tout autant.
Adore le Soleil de qui tu tiens la vie ;
Et repens toi de l'avoir fui.
Quel bien t'est revenu de cette fuite impie,
Que remords, que chagrin, qu'ennui ?
Mais je finis ; le temps se passe ;
Et je suis pressé de mourir.
Serviteur, & grand bien te fasse,
Dit le Hibou ; pour moi je veux guerir.
Le Phœnix alors suit son zéle ;
D'Aromates, de bois acheve son bucher
Aux rayons du Soleil l'allume de son aîle ;
Et soûmis, il s'y va coucher.
Les feux emportés par Zéphire
Prennent au logis du Hibou :
Sur son bucher le Saint expire,
L'Impie expire dans son trou.
Mais l'un meurt pour toûjours, & l'autre de sa cendre

Renaît avec tout ſon éclat.
A l'immortalité le Juſte doit s'attendre :
La mort & pis, eſt pour le ſcélérat.
Mais c'eſt dommage, ce me ſemble,
D'avoir encor à dire une autre vérité.
Le Phœnix eſt unique ; & pour la rareté,
Le Juſte à peu près lui reſſemble.



LE FESTIN DU LION.

FABLE II.

LE Lion, en bon Roi, voulut traiter sa Cour.
Il n'étoit pas comme ces Rois de l'Inde,
Qu'on ne voit point, qui craignent le grand jour,
Et dont la majesté sur la terreur se guinde:
Assuré de la crainte, il vouloit de l'amour.
On s'assemble à son antre, où la table est servie,
Ses Cuisiniers avoient mis là leur art;
Chevres, bonne Volaille, & Moutons gras à lard;
Bref, du côté des mets, odeur qui fait envie,
Grand appetit de l'autre part.
Sire Lion prend donc sa place;
Princes Tigres après; puis Milords Sangliers,
Et les Ours à l'informe masse;
Un Cerf & quelques Loups se placent les derniers:
Bien entendu que de chacune espéce
Les Dames se mêlent entr'eux;
Car pour les ris & pour les jeux,
Que servent bonne chere & bon vin sans Maitresse?
Je dis bon vin, puisqu'il n'y manquoit pas.
Le Singe les servoit, Echanson du repas
Ce fut lui qui les mit en joie,

Comme Vulcain (*a*) y mit jadis les Dieux.
A son maintien boufon, bonne humeur se dé-
ploye ;
Chacun de rire à qui mieux mieux.
Après l'aimable raillerie,
De libertés en libertés,
On poussa la plaisanterie
A d'offençantes vérités.
Comme au plus foible (c'est le stile)
Tous s'adressent au Cerf. O le Compere agile !
Disoit-on. Quel Héros, s'il ne craignoit le cor !
Il a les pieds legers d'Achille,
Et sçait fuir comme un autre (*b*) Hector.
Tout beau, reprit le Cerf chaud de vin & de bile ;
Serois-je ici, Messieurs, si je n'avois du cœur ?
Je l'avouerai pourtant, le bruit du cor me blesse :
Mais, comme vous sçavez, chacun à sa foiblesse ;
Demandez même au Roi ; la flâme lui fait peur.
Le Lion à ces mots demeure comme un Terme ;
Et réprimant son couroux cette fois,
Il ouvre seulement la griffe, & la referme :
Clémence est le don des grands Rois.
Pour un moment la joye interrompuë
Revient bien-tôt;on boit sur nouveaux frais.
Dès que la crainte est disparuë,
Voilà tout de nouveau les Satyriques traits.
Entre la poire & le fromage,

(*a*) Vulcain sert à boire aux Dieux, dans l'Iliade.
(*b*) Hector fit trois fois le tour de Troye en fuyant Achille.

Le Cerf crut avoir bien trouvé
De dire à l'Ours : Mon Dieu le joli perſonnage !
Qu'il ſeroit beau ! que c'eſt dommage
Qu'on ne l'ait pas tout à fait achevé !
L'Ours n'entend guère raillerie ;
Sur le Railleur il ſe jette en furie,
Et vous l'étrangle bel & bien.
D'imiter le Lion l'Ours n'eût pas le courage :
Le Cerf par ſon danger ne devint pas plus ſage ;
Les ſots ne profitent de rien.



LE RENARD PREDICATEUR.

FABLE III.

La Morale sans doute est l'ame de la Fable ;
C'est une fleur qui doit donner son fruit :
Vous voulez seulement lire un conte agréable ;
Sans le vouloir, vous allez être instruit.
On badine ; il paroît qu'on ne songe qu'à plaire
Et le jeu se tourne en leçon.
L'homme n'eût point voulu d'un précepte sévere ;
Pour le prendre, il falloit trouver cet hameçon.
Ainsi ce (*a*) Phrigien que l'Univers renomme,
Fut précepteur du genre humain.
Qu'un Lecteur est bien sous sa main !
Il l'amuse en enfant; mais pour en faire un homme.
Cultivons ce bel art. Qu'à l'envi du premier
S'élevent de nouveaux Esopes,
Censeurs réjoüissans, & qui loin de crier
Comme de chagrins Misantropes,
En nous réprimandant se font remercier.
Mais, faisons-nous des regles sûres,
Que le conte soit fait pour la moralité ;
Prenons si juste nos mesures,
Que nous allions tout droit à notre vérité :
Que le trait soit vif, & qu'il frappe.

(*a*) Esope.

N'allez pas vous répandre en de trop longs propos;
Plus le sens est précis, & moins il nous échappe.
Gagnez-vous la mémoire en ménageant les mots.
D'elle-même parfois la Fable est évidente ;
Le sens en saute aux yeux, & l'art
Défend alors qu'on le commente.
J'observe ici cette regle prudente.
Qui n'entendra pas mon Renard ?



UN Renard grand Docteur, mais déja chargé d'âge,
Ne pouvant plus comme autrefois,
Assiéger les oiseaux, ni chercher loin ses droits,
De la ruse essaya l'usage.
Il se mit à prêcher, dit-on,
Contre la guerre injuste & l'appetit glouton.
Outre une morale si belle,
Il avoit forte voix, geste libre & bon ton,
L'air humble & grand dehors de zéle :
Pere Renard se fit bien-tôt un nom ;
On dit que le Lion eut desir de l'entendre ;
Pere Renard refusa cet honneur.
Il avoit ses raisons, & qu'il sçut faire prendre
Pour crainte de s'enfler le cœur.
Outardes, Poules, & mainte Oye
S'en venoient en foule au Sermon ;
On n'appréhendoit point de devenir sa proye ;
Son texte rassuroit tout l'auditoire Oison.

Malheur, s'écrioit-il, à l'animal vorace !
Quoi, sans tuer ne peut-on se nourrir ?
Nous avons tant de biens que le Ciel de sa grace,
Dans les Campagnes fait fleurir,
Et sur les rameaux fait meurir :
Vivons d'herbe & de fruits, que faut-il autre chose ?
Tout ce qui vit, Messieurs, doit être respecté.
Nous en dirons plus d'une cause :
Injustice *primo* ; *secundo* cruauté ;
Mais cruauté qui nous expose
A manger nos parens ; oui, nos parens, Messieurs :
Car apprenez que par (*a*) métempsicose,
(Ecoutez bien chers Auditeurs)
Après que dans un corps l'ame a fait quelque pause,
Elle passe en un autre, & là ne se repose
Que pour passer encor ailleurs.
Vous voyez bien que le Loup sanguinaire
En mangeant un Mouton, peut bien manger son Pere :
Que moi Renard, si j'allois escroquer
Quelque Poule ou bien quelque Outarde,
Je m'exposerois à croquer
Ma pauvre Mere la Renarde.
Plûtôt mourir cent fois ! ah ! que le Ciel m'en garde.
C'est ainsi que s'estomaquoit
(*c*) Le Pithagore à longue queuë :

(*b*) Passage d'une ame d'un corps dans un autre.

(*c*) Pithagore enseignoit la Métempsicose, & ne mangeoit que des fruits & des légumes.

Ses exclamations s'entendoient d'une lieue,
Et son zèle le suffoquoit.
Le Sermon achevé, tout l'Auditoire en joye
En le louant se retiroit :
Mais pour le consulter, quelque Poule ou quelque
Oye
Avec le Cafard demeuroit.
Pour sa collation il vous croquoit la proye ;
Bienheureuse qui s'en tiroit !



LE CHIEN ET LE CHAT.

FABLE IV.

RAGOTIN, Chien Picard & ſentant le terroir,
Fidéle & bien la meilleure ame
Que dans ſon eſpéce on pût voir ;
Hôte d'une maiſon, ne s'y faiſoit valoir
Que par ſes ſoins zélés pour Monſieur, pour Madame,
Pour Enfans, Valets, tout le Train :
Jamais Chien ne fût plus humain.
Vous l'euſſiez vû careſſer ſa Maîtreſſe,
Faire cent tours pour l'éguayer ;
Prendre ſa part de joye ou de triſteſſe,
Selon qu'il la voyoit ou rire ou larmoyer ;
D'une lieue annoncer ſon Maître ;
Pour le ſervir appeller tous ſes gens ;
Careſſer ſes amis, de loin les reconnoître ;
Patte flateuſe & point de dents.
Quelquefois dans un petit coche
De traîner les enfans il faiſoit ſon devoir ;
Il eſcortoit Catos quand elle alloit le ſoir ;
Pour le Cuiſinier même il étoit tournebroche ;
Il étoit tout : auſſi dans le logis
Ne comptoit-il que des amis :
J'en excepte un Matou dont il tira l'oreille

Un jour en disputant un os.
Tu peux t'attendre à pis qu'à la pareille,
Lui dit alors le Chat, l'œil en feu, le cœur gros.
Le Chien ne prend garde au propos,
Ni n'en gruge moins bien, ni moins bien n'en sommeille.
Mais cependant le traître de Matou
Méditant jour & nuit par où
Il pourroit en tirer vengeance,
Le trouve enfin : tout vient quand on y pense.
La Maîtresse avoit un Serin,
Qui la charmoit de son ramage ;
Le scélérat un beau matin
Incognito s'en va rompre la cage ;
Etrangle le Musicien,
Et tout rongé le porte à la loge du Chien.
Or, je vous laisse à juger le vacarme
Que la Maîtresse fit se trouvant sans Serin.
Tout le logis est en allarme ;
On court, on cherche ; on trouve enfin
Le vrai corps du délit auprès de Ragotin.
Ah ! le perfide ! Il faut qu'il meure ;
Point de pardon pour cet ingrat.
Vîte, qu'on me l'assomme. On obéit sur l'heure ;
En le frappant chacun le pleure :
Mais l'amitié n'alla qu'à soupçonner le Chat ;

Et pas plus loin : du Chien nul ne prit la défence ;
Et pour toute reconnoiſſance,
C'eſt dommage, dit-on ; mais qu'y faire ? il eſt mort.
Un ennemi nuit plus que cent amis ne ſervent ;
Qu'à jamais les Dieux m'en préſervent.
La Haine veille, & l'Amitié s'endort.



HOMERE ET LE SOURD.

FABLE V.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE NOAILLES.

NOAILLES, toi, qui fais le métier de Héros,
Comme on le sçavoit faire à Rome & dans l'Attique;
Qui connois l'usage Héroïque
De l'action & du repos,
Moderne (*a*) Scipion, propre à faire un Terence:
Qui même dans les champs de Mars,
Entretenois intelligence
Avec les Nourriçons des Arts;
Couvert des lauriers dont Bellone
T'a couronné plus d'une fois,
Juge de ceux que je moissonne
Par mes Poétiques exploits.
Un Arbitre éclairé mal-aisément se trouve;
Tout Lecteur ne m'est pas un Juge compétent.
ans ce siécle hardi (quelquefois je l'éprouve)
Soit que l'on blâme ou qu'on approuve;
On décide plus qu'on n'entend.



(*a*) Capitaine Romain Ami de Terence Auteur de Comédies.

LE Chantre (*b*) d'Achille & des Rats,
Guindé ſur des tréteaux dans une grande place,
Recitoit à la populace
Les ſotiſes des Dieux, & les ſanglans combats.
Il avoit là ſon tableau, ſa baguette;
Montroit tous ſes Héros, les nommoit par leur nom:
Celui-ci, c'eſt Ajax; cet autre (*c*) Agamemnon;
Puis il chantoit leurs faits: la Scéne étoit complette,
Tout en étoit juſques au violon.
Le Peuple oiſif autour de lui s'empreſſe;
De ſes mots compoſés admire le beau ſon;
Chacun faiſoit voler le mouchoir & la piéce;
Le Chantre renvoyoit & mouchoir & chanſon.
On ſonne là-deſſus le marché du poiſſon.
Tout déſerte; il reſte un ſeul homme.
Homere court à lui, le nomme
Favori d'Apollon; l'embraſſe tendrement.
Au poiſſon, lui dit-il, tout court avidement;
L'heure du marché ſonne; au diable qui demeure!
L'Auditeur étoit ſourd: que dites-vous de l'heure?

(*b*) Homere qui a fait un Poëme de la colere d'Achille & un autre de la guerre des Grenouilles & des Rats.

(*c*) Roi d'Argos & Chef des Rois qui détruiſirent Troyes

Le marché sonne en vain, dit le Chantre criant;
Il sonne? Adieu, dit l'autre; en vous remerciant.

Du grand effet de nos ouvrages
Nous nous applaudissons toûjours.
De tels & tels nous vantons les suffrages;
Et souvent tels & tels sont sourds.



LA VERTU, LE TALENT, ET LA REPUTATION.

FABLE VI.

VERTU, Talent, & Réputation
Alloient faire ensemble un voyage.
Ils étoient bons amis, & l'étroit parentage
N'altéroit point leur union.
Quoique nous fassions même route,
Dit Talent, il peut arriver
Qu'on s'égare. On le peut sans doute,
Dit Vertu; dans ce cas comment nous retrouver?
Réputation dit: il faut donc que d'avance
Vous me donniez des signes assûrés,
Qui, si je vous perdois, me donnent connoissance,
A peu près pour le moins, des lieux où vous serez.
Soit, dit Talent: Partout où vous verrez
Du progrès dans les arts, du goût dans les ouvrages,
Proses ou Vers marqués au bon coin,
Tableaux rians, Sculpture enlevant les suffrages,
Cherchez-moi là; je ne serai pas loin.
Moi, dit Vertu, je serai moins facile
A retrouver, si l'on me perd.
Il ne faudra pas trop me chercher à la Ville;
Je serai bien plutôt cachée en un Desert.

Mais cependant, où vous verrez paroître
Des Riches bienfaisans par le Pauvre attendris ;
Des Amis empressés faisant gloire de l'être
Pour les Amis que le Sort a proscrits ;
De fideles Epoux ; des Juges équitables ;
Des Ministres zèlés ; des Vainqueurs raisonnables,
Aimant le bien public & n'aimant que cela :
Demandez-moi moi ; je serai là :
Fort bien ; je ne puis m'y méprendre,
Répartit Réputation :
A mon égard, il n'est qu'une précaution
Que je vous conseille de prendre.
Gardez-moi bien ; ayez attention
A ne me point perdre de vuë
Pour peu que vous m'eussiez perduë
Tous signes seroient superflus :
Qui me perd une fois, ne me retrouve plus.



LES GRACES.

FABLE VII.

LEs Graces, bonnes Sœurs, goûtoient les ſentimens
De l'amitié la plus unie.
L'émulation d'agrémens
Entr'elles un beau jour ſema la zizanie.
Chacune prétendit qu'elle plaiſoit le plus;
Qu'à ſes yeux ſeuls les cœurs rendoient les armes,
Et que pour lui prêter des charmes,
Elle ſuffiſoit à Venus.
Je n'en veux d'autre Juge qu'elle,
Dit alors Euphroſine avec un ris jaloux.
Soûmettons-lui nos droits; qu'elle nomme entre nous
La plus aimable & la plus belle:
Mais promettez, mes Sœurs, de ſouſcrire à l'Arrêt.
Souſcrivez-y vous-même, s'il vous plaît,
Lui répondit Thalie effarouchée
De la voir trop compter ſur le gain du procès:
J'en vois d'ici la plus fâchée.
Allons, dit Aglaé; voyons-en le ſuccès.
On avertit Venus de ce nouveau caprice.

La Déesse s'assit en son lit de justice,
S'embellissant encor du plaisir de songer
Qu'autrefois en même (a) querelle
Elle s'étoit fait ajuger
La pomme duë à la plus belle.
Les Graces paroissant devant ce Tribunal,
S'inquiétent du soin de plaire :
Mais ce soin gâta leur affaire ;
Tout leur art leur tournoit à mal.
L'une fait la grimace en resserrant sa bouche ;
L'autre altere ses traits en faisant voir se dents ;
L'autre tournoit ses yeux de tant de sens
Qu'elle en devenoit presque louche.
Qu'est-ceci, dit Venus ? Où sont donc vos appas ?
Est-ce donc vous qui marchiez sur mes traces ?
Allez, allez ; finissez vos débats,
Si vous voulez redevenir les Graces ;
Et pour plaire, n'y songez pas.
N'y point songer ? c'est trop. Eh bien, n'y songez
guère.
Je soûtiens sans exception,
Qu'on déplaît, dès qu'on veut trop plaire.
Nul Agrément n'est né de l'Affectation.

(a) Venus, Minerve, & Junon disputerent la pomme que la discorde avoit jettée dans le festin des Dieux. Jupiter les renvoya au Berger Paris qui jugea en faveur de Venus.

LE RENARD ET LE LION.

FABLE VIII.

L'Homme, sans doute, envers l'homme son
frere
Est tenu de sincérité :
Mais il faut souvent, pour bien faire,
Assaisonner la vérité.
Si le vrai prend dans notre bouche
Le ton impérieux, l'air hautain de leçon ;
L'Amour propre s'en effarouche,
Il faut l'apprivoiser par un peu de façon.
Il faut par un humble artifice,
L'aider lui-même à se persuader.
Si vous voulez faire aimer la Justice,
Inspirez là plutôt que de la commander.
Les Rois sur tout veulent qu'on les menage ;
On doit les manier avec dextérité.
Sans cet art, l'avis le plus sage
Leur paroît une atteinte à leur autorité.
Fade Flateur, Pédant sévere
Le meilleur des deux ne vaut rien.
Qui sçait corriger sans déplaire
Est au but ; qu'il s'y tienne bien.
Ces égards nous sont dûs à tous tant que nous
sommes ;

Car tout Amour propre a ſes droits.
Il faut ménager tous les hommes :
En fait d'orgueil tous les hommes ſont Rois.

❦

UN Renard pourſuivi, faute d'un autre azile,
S'étoit ſauvé dans l'antre d'un Lion,
Le Chaſſeur l'y laiſſa ſans plus d'ambition ;
Violer la franchiſe eût été difficile.
Mais le Renard épouvanté
Ne compta guère alors ſur l'hoſpitalité.
Ça, dit le Monarque farouche,
Sois le bien arrivé ; tu ſeras pour ma bouche.
A quelle ſauſſe es-tu meilleur ? dis-moi.
Je n'en ſçais rien, dit le Renard au Roi ;
Mais, Sire, ce diſcours & ce regard ſévere
Me rappellent mon pauvre Pere.
J'en pleure encor quand je penſe à ſa fin.
Un Lapin fugitif lui demandoit azile ;
Mais mon Pere trouva la priere incivile ;
Et pouſſé par le Diable, il mangea le Lapin.
Le Lapin en mourant, reclama la colere
De Jupiter Hoſpitalier ;
Et ſur le champ mon pauvre Pere
Fut enfumé dans ſon terrier.
Le Lion s'en émût : & ſoit crainte, ſoit honte,
Soit pitié du Renard, ſa faim ſe ralentit.
Va t'en, dit-il, avec ton conte,
Tu m'as fait paſſer l'appetit.

LA BALEINE, ET L'AMERIQUAIN.

FABLE IX.

SA Majesté Dame Baleine
Sous son ample épaisseur faisant trembler ses mers,
Croisoit la côte Amériquaine ;
Elle occupe un arpent de la liquide plaine,
Et ses cris mugissans épouvantent les airs.
Quelle est ma grandeur, disoit-elle !
Les Habitans des Mers me sont assujettis :
Soit crainte, soit amour, mon Peuple m'est fidele ;
Je le mange à mon choix, sans trouver un rebele;
Je vais de pair avec Thétis. *(a)*
Contentez-vous, Messieurs les Hommes
D'oser porter la guerre aux autres Animaux.
Si vous êtes leurs Rois, apprenez que nous sommes
Vos Souverains, vous nos Vassaux.
Dame Baleine ainsi, de bravade en bravade,
Continuoit sa promenade.
Un (b) Céladon Amériquain

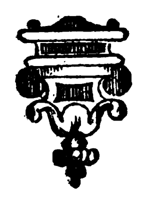
(a) Déesse des Mers.
(b) Céladon est donné pour le modéle des Amours dans le Roman Pastoral qui porte le nom d'Astrée.

Sur le rivage alors pourſuivoit ſon Aſtrée ;
Il vouloit l'attendrir ; hélas ! c'étoit en vain ;
La belle pour tout prix de s'en voir adorée,
Ne lui rendoit que froideur, que dédain.
Quoi ! dit-il ; toûjours inſenſible !
A quel prix donc vous mettez-vous ?
Parlez ; je ferai l'impoſſible.
Soit, lui dit-elle ; engageons-nous ;
Mais à condition, pour vous prendre à la lettre,
Qu'à mes pieds vous allez remettre
Ce Monſtre qui nous brave tous.
L'Amant rêve, médite avant que de promettre ;
Puis trouvant ce qu'il a cherché,
A la clauſe, dit il, il faut bien ſe ſoûmettre ;
Allons, c'eſt vous avoir encor à grand marché.
Il ſe munit de ſa maſſuë,
De deux tampons de bois; & voilà l'homme à l'eau.
Conduit par ſon eſpoir nouveau,
Des ſes deux bras nerveux il fend la mer émuë,
Aborde la Baleine, & ſans civilité
Grimpe au dos de ſa Majeſté.
De ſes mugiſſemens elle fait trembler l'Onde,
Non pas l'Amant : en vain de ſes nazeaux,
Comme rapides traits elle lance les eaux ;
Il prend ſon temps le mieux du monde :
De ſa maſſuë il enfonce un tampon
Dans un nazeau, puis l'autre ; il vous la coule à fond :
Elle étouffe, & ſur le rivage
Notre

Notre nouveau Bellérophon (*c*)
Revient triomphant à la nage.
Les flots ſecondant ſon ardeur,
Pouſſent le Monſtre mort ſur les pas du Vainqueur.
C'eſt ainſi que périt la premiere Baleine ;
Sa rodomontade fut vaine.

Le plus fort a ſon foible. Encor un autre point.
Les paſſions font tout en tous tant que nous ſommes ;
Reglons-les ſeulement ; ne les étouffons point ;
Elles ont tout appris aux hommes.

(*c*) Bellérophon tua la Chimére.



LES ABEILLES.

FABLE X.

IL est bon d'user de clémence :
C'est le plus beau fleuron de la Toute-puissance.
Dieux de la terre, aimez à pardonner,
Et ne foudroyez pas, s'il suffit de tonner.
Mais que votre bonté jamais ne se permette
D'ôter à la malice un salutaire effroi;
Rarement convient-il que le Prince se mette
Entre le Coupable & la Loi.
Souvent la clémence indiscrette
Est le malheur du Peuple, & la honte du Roi.
C'est par pitié qu'il faut être sévere.
Qui punit bien, a bien moins à punir.
Pour le présent, humeur trop débonnaire
Est cruauté pour l'avenir.

❦

MUSCAN, Roi d'un peuple d'Abeilles,
Surnommé Grand pour ses merveilles,
Fit dans tout son Etat publier un Edit :
Maint motif élégamment dit
Préparoit la défense expresse
Qu'il faisoit à toute l'espéce
De toucher désormais aux fleurs de mauvais goût;

Attendu que le miel n'en valoit rien du tout :
Enjoint à ses Portiers de refuser la porte
A tout contrevenant que l'odeur trahiroit.
La défense est de droit étroit ;
Point de grace en aucune sorte.
Fait en nôtre Louvre emmiélé,
Tel an, tel jour depuis notre séance au Trône,
Et du grand sceau de cire jaune
Le tout scellé, contre-scellé.
Le Peuple ainsi lié par la Loi Souveraine,
Choisissoit bien ses mets ; ne touchoit qu'au jasmin,
A l'œillet, à la marjolaine ;
Dînoit le plus souvent de roses & de thin.
Vous les eussiez vûs tous savourer les fleuretes
Dont les jardins sont parfumés ;
Puis dans leurs utiles retraites
Ils revenoient tout embaumés.
Un jour pourtant une Abeille imprudente,
Favorite du Prince & presque en droit d'errer,
Ayant fait son repas d'une mauvaise plante,
Se présente à la ruche, & l'on vient la flairer.
Vous ne sentez pas bon. Qu'importe que je sente ?
L'ordre n'est pas pour moi, dit la contrevenante.
Les Portiers là-dessus la laisserent rentrer :
Mais le Prince en faisant sa ronde,
Sentit l'odeur coupable ; il appelle son monde,
Sur son Trône de cire il s'assied gravement ;
Il interroge, il pese ; & puis l'affaire instruite ;

Mufcan condamne également
Les Portiers & la Favorite.
Ah! Sire, s'écria le Peuple d'une voix,
Pardonnez-leur du moins pour la premiere fois.
Non, je n'accorde point votre aveugle demande,
Leur dit Mufcan; fçachez qu'un Roi
Doit être efclave de fa Loi,
Et qu'il doit obéir à tout ce qu'il commande.
Ma rigueur eft clémence, & de l'impunité
Prévient les fuites redoutables.
Combien aurois-je un jour à punir de coupables
Que je fauve aujourd'hui par ma févérité!



LE RAT TENANT TABLE.

FABLE XI.

IL étoit un Grenier vaste dépositaire
Des riches trésors de Cérès.
Un Rat habitoit tout auprès,
Qui s'en crut le propriétaire.
Il avoit fait un trou, d'où quand bon lui sembloit;
Il entroit dans son héritage.
C'étoit peu d'y manger ; le prodigue assembloit,
Les Rats de tout le voisinage.
Il tenoit table ouverte en Seigneur,
Où selon l'ordre, tout dîneur
Payoit son échot de loüange.
Est toûjours bien fêté celui chez qui l'on mange.
Le bon Rat comptoit donc ses amis par ses doigts,
(Car il prenoit pour siens les amis de sa table ;)
Chacun l'avoit juré cent fois ;
Voudroient-ils lui mentir? Cela n'est pas croyable.
Mais cependant l'autre Maître du grain,
Voyant que ces Messieurs le menoient trop bon train,
Se résolut de le changer de place.
Le Grénier fut vuidé du soir au lendemain.
Voilà mon Rat à la besace.
Heureusement, dit-il, j'ai fait de bons amis.
Tout plein de cet espoir, chez eux il se transporte;

Mais d'aucun il ne fut admis;
Partout on lui ferma la porte.
Un ſeul Rat, bon voiſin, qu'il ne connut qu'alors,
Ouvrit la ſienne, & le reçut en frere.
J'ai mépriſé, dit-il, ton luxe & tes tréſors;
Mais je reſpecte ta miſere:
Sois mon hôte; j'ai peu; ce peu nous ſuffira.
Je m'en fie à ma tempérance:
Mais inſenſé qui ſe fiera
A tout ami qu'amene l'Abondance!
Il ne vient qu'avec elle; avec elle il fuira.



L'ENFANT SANS SEXE.

FABLE XII.

IL nâquit un Enfant ſans ſexe ni demi ;
Contraire de l'hermaphrodite. (a)
Beautés, à cela près, & des Graces parmi,
Pronoſtiquoient en lui le plus rare mérite.
Sur l'étonnante nouveauté
Plus d'un Oracle eſt conſulté :
Le cas vaut bien qu'Apollon y réponde.
Il dit donc que l'Enfant croîtroit
Sans ſexe & tel qu'il vint au monde ;
Mais qu'à vingt ans il choiſiroit
D'être Homme, ou Femme, ou rien ; enfin ce qu'il voudroit.
L'enfant croît ; il eſt grand; ſon eſprit, ſa prudence
Lui font bien-tôt une foule d'amis.
Tout ſexe l'aime ; à tous ſecrets admis,
Dans ſon ſein pleut la confidence.
Sur tout des tendres cœurs Avocat conſultant
En Juge neutre il les entend ;
Regle au plus juſte chaque affaire ;
Conſeille, accommode les gens ;
Et ſans exiger d'Honoraire,
Arbitre entr'eux les frais & les dépens.
Pendant ſon exercice, il ne reçoit que plaintes

(a) Qui a les deux ſexes.

Ne voit dans les cœurs des Amans
Que caprices, qu'emportemens,
Qu'impatiens transports & dévorantes craintes;
Les biens seulement en desirs;
Chagrins réels sous l'ombre des plaisirs.
Le temps qui va son train amena la journée
Où le consultant doit opter.
Il marche en pompe au Temple où doit s'éxécuter
De l'infaillible Dieu la parole donnée.
Les Hommes pour leurs intérêts
Le prioient de devenir Femme;
Il en avoit déja tous les attraits:
A quelque bagatelle près
Le Ciel l'avoit designé Dame.
L'autre Sexe de son côté
Le supplioit d'être Homme; pourquoi? pour lui plaire;
Et puis encor, de peur que sa beauté
Ne leur enlevât tout: chacun sçait son affaire.
L'Anonime entre au Temple, & le Peuple à l'entour
Prête au choix qu'il va faire une oreille perplexe.
Dieux, laissez-moi, dit-il, tel que je vins au jour.
L'amitié me suffit. En me donnant un sexe,
Ne m'exposez point à l'amour.

Cette priere fut sage autant qu'imprévûë.
Les sexes sont sans doute établis à propos:
Mais en cela la Nature eût en vûë
Ses intérêts plus que notre repos.

L'HOROSCOPE DU LION.

FABLE XIII.

LEs Grands ſont friands d'Horoſcope ;
Ils penſent que leur ſort eſt écrit dans les Cieux,
Et que rien de nouveau ne s'offre au (a) Téleſcope,
Qu'ils ne s'en trouvent pis ou mieux.
Soleil, Etoiles & Planetes,
Tout parle d'eux. Petits, n'allons pas nous troubler
Du noir préſage des Cometes ;
Les Princes ont l'orguëil d'en vouloir ſeuls trembler.

UN Lion Souverain d'Afrique
Voulut un jour ſçavoir ſon avenir.
Sa Cour ne lui pouvoit fournir
Aucun Maître en cette rubrique.
De certain Aſtrologue un Singe domeſtique
Promet la choſe, & part pour la tenir.
A tout hâzard il vole un papier à ſon Maître ;
C'eſt un Horoſcope ; il ſuffit.
Il l'apporte au Lion ; on le prend, on le lit.

(a) Lunette pour obſerver les aſtres.

Que croyez-vous que le Lion doive être ?
Esclave, & puis Comédien.
L'auriez-vous deviné ? Quoi, traître, oses-tu bien
M'anoncer ce destin, dit le Prince au Prophéte ?
Tu n'es qu'un ignorant. Sire, je le souhaite,
Dit le Singe tremblant. Mais toi,
Sçais-tu ton sort, reprit le Roi ?
Voyons; dirois-tu bien ce qu'il te reste à vivre ?
La griffe étoit ouverte, & le Singe à genoux.
Sire, dit-il, j'ai lû dans le céleste livre
Que je devois mourir au même instant que vous.
Ce tour adroit répara l'imprudence.
Le Lion Superstitieux
Ferma la griffe & retint sa vengeance.
L'Amour propre fit encor mieux;
Il baptisa sa crainte de clémence.
Nos actions parfois ont un air de vertus:
Qu'on les creuse; c'est un vice ou foiblesse, & rien plus.
Que deviendra la Prophétie ?
Ecoutez. Le Lion arrêté dans des rets
Est pris, enchainé, puis après
Apprivoisé. Son Maître en veut gagner sa vie.
Ils partent. Avec eux notre Singe Devin
Part aussi bien instruit des tours de Fagotin.
Par les Foires on les promene;
Par tout nos deux Acteurs établissent leur Scene;
L'un sérieux, l'autre badin;

C'eſt (a) Lelio, c'eſt (a) Arlequin :
Un ſeul de ces deux en vaut quatre.
Le monde court en foule à ce nouveau Théâtre ;
Chacun les voulut voir. Or le jeu du Lion
Etoit de ne le plus paroître,
D'être doux, complaiſant & docile à ſon Maître ;
Il jouoït la ſoumiſſion.
De ſa queuë il lui faiſoit fête ;
De ſa patte le careſſoit ;
Souffroit que dans ſa gueule il enfonçât la tête ;
Le Spectateur en frémiſſoit.
Le Singe d'autre part fait ſur ſon camarade
Cent jolis tours, mainte gambade ;
Monte à cheval ſur lui, le mene à ſon deſir :
Le ſpectacle à la fois faiſoit peur & plaiſir.
Dom Bertrand applaudi, pour l'être davantage,
S'aviſe un jour d'un tour de ſon métier :
Et pour imiter l'homme, oſant trop ſe fier
A la docilité de l'Animal ſauvage,
Va dans la gueule du Lion
Fourer ſa tête. Une telle action
Surprend le Lion & l'irrite :
Il redevient féroce, & ſans attention
A ſa mort autrefois prédite,
Il étrangla Bertrand pour l'indiſcrétion.
Mais puniſſant la faute, il en fit une extrême ;
Du colier de Bertrand il s'étrangla lui-même.

(a) Célébres Acteurs de la Troupe Italienne.

C'eſt ainſi qu'on vit s'achever
Le deſtin du Lion, prononcé pour un homme ;
Juſqu'au tour dont le Singe uſa pour ſe ſauver,
Tout s'accomplit, tout ſe conſomme,
Qu'après cela l'on prenne le parti
D'un art aveugle & qui n'a point de guide ;
Maître Hazard s'eſt par fois diverti
A le juſtifier ! mais quoiqu'il en décide,
L'Aſtrologue a toujours menti.

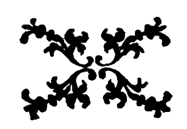


LE PRE'SENT ET L'AVENIR.

FABLE XIV.

AUTREFOIS deux Marchands de nouvelle fabrique,
Seigneur Présent & Seigneur Avenir,
Chez les Mortels vinrent ouvrir boutique.
C'est une époque à retenir.
Ils se logent l'un près de l'autre ;
Présent dans un lieu fort étroit,
Avenir en grand air. L'un naïf, l'autre adroit,
Crioient à tous passans : Messieurs, voyez du notre.
Présent avoit beau dire : arrêtez, alte-là ;
Regardez-moi bien ; me voilà :
Oüi je suis le Présent ; venez j'ai votre affaire ;
C'est ici qu'est votre vrai bien :
Mon Voisin vous appelle. Hélas ! qu'iriez-vous faire ?
Il promettra beaucoup ; & ne donnera rien.
Avenir près de là, sur un Théâtre vaste
Où brilloit l'adresse & le faste,
Ici, Messieurs, s'écrioit-il ;
C'est moi qui de vos jours ai débrouillé le fil ;
Je prédis tout ce qui doit être,
Et plus encor. J'ai de tout ; désirez.
Quel bien voulez-vous voir paroître ;

Vous n'avez qu'à dire , Montrez.
Je console d'un mal ; je fais mieux , & d'avance
A sa place je mets un bien,
C'est moi seul qui vends l'espérance ;
Que dis-je ? je la vends ; Je la donne pour rien
Prenez , Messieurs , voilà des trésors , de la gloire ,
Des plaisirs purs ; jamais les avez-vous goûtés ?
Non : patience , il faut m'en croire ;
Il vous en vient , & des mieux apprêtés.
Mais voulez-vous encor une preuve meilleure.
De mon habileté , de mes droits absolus ?
Présent vous étourdit de ses cris superflus :
Vous l'allez voir disparoître sur l'heure ;
Tenez : vous le voyez ; vous ne le voyez plus.
Prodige ! il disparut pour tous tant que nous sommes ;
Et le fourbe Avenir amusa seul les hommes.



LE BERGER ET LES ECHOS.

FABLE XV.

ON nous croiroit gens à réflexions :
Mais nous disons beaucoup & nous ne pensons guères :
Bien rarement de nos décisions
Sommes-nous les propriétaires.
Nous répetons de bouche ou par écrit,
Ce que d'autres ont dit & souvent après d'autres.
Pure Mémoire érigée en Esprit ;
Jugemens étrangers que nous donnons pour nôtres.
Un seul homme a jugé : bien-tôt mille jaseurs
Adoptent son avis comme Loi souveraine ;
Et ce torrent de rediseurs
Grossit si fort qu'il nous entraîne.
C'est trop s'abandoner à la pluralité,
Race imbécille que nous sommes,
Ce n'est pas là que git la vraie autorité.
Pour garants de la vérité,
Comptons les raisons, non les hommes.



NOMME' par son Hameau pour décider d'un prix,
Titire en un Vallon bordé de mainte roche,

Rêvoit seul, méditoit un Arrêt sans reproche.
Ciel, daigne m'instruire, & me dis
Lequel chante le mieux de Silvandre ou d'Atis;
S'écrioit-il. L'Echo de proche en proche,
Cent fois répete, Atis. Atis chante le mieux!
Dit le Berger surpris. Les Echos de redire,
Le mieux, le mieux, le mieux. C'est assez, dit Titire;
Ce suffrage est victorieux.
Il retourne au Hameau. Ça, dit-il, je puis rendre
Entre nos deux Rivaux un jugement certain.
Atis chante mieux que Silvandre;
Tout le dit d'une voix dans le vallon prochain.
Nous décidons ainsi, crédules que nous sommes
Que d'Echos comptés pour des hommes!



LES POISSONS ET LE FEU D'ARTIFICE.

FABLE XVI.

SUR la Riviere à la fin d'un beau jour,
On tiroit un feu d'Artifice.
C'est en vain que la Nuit croit regner à son tour,
Du Soleil endormi Vulcain (*a*) faisoit l'office;
Mille jeux de son art, malgré Phœbus absent,
Firent voir le jour renaissant.
Au bruit soudain, tout le Peuple aquatique
S'effraye au fonds de son manoir;
L'air tonant, embrasé, trouble la République
Ils n'osoient entendre ni voir.
Malgré cette premiere transe,
L'onde les rassuroit un peu;
Car, où seroit la vraisemblance
Que le monde Poisson dût périr par le feu?
Ils ne sont pas long-tems à le trouver possible.
La vraisemblance arrive; & mille serpentaux,
Vrais foudres à leurs yeux, perçant le sein des eaux
Leur portent de la mort la menace terrible.
Ah! s'écrierent-ils, le Monde va finir.
Chacun déja songe à sa conscience.
Nous le méritons bien; le Ciel veut nous punir;

(*a*) Dieu du feu

Dit un Brochet : perfide engence,
Sans cesse ici nous nous mangeons ;
Moi, mes Enfans ; vous, les Goujons ;
Et les Goujons quelqu'autre espéce.
Malheur aux plus petits : c'est le dîné des gros ;
J'en dis ma coulpe, & le remords me presse ;
Nous avons allumé les célestes carreaux.
Retire ta main vangeresse,
Jupiter ; fais-nous grace, & nous te promettons
De n'être plus inhumains ni gloutons.
Le feu cessa pendant la répentance ;
La peur s'évanouit, & l'appétit revint.
Chacun alors ne se souvint
Que d'aller chercher sa pitance.
Leur vœu d'humanité souffrit bien du déchet :
Le Brochet pénitent déjeuna d'un Brochet.



LE VALET ET L'ECOLIER.

FABLE XVII.

MARTIN servoit un Financier.
Un jeune étudiant étoit le fils du Maître ;
Et le Valet & l'Ecolier
Etoient amis autant qu'on le peut être.
Parfois ensemble ils raisonnoient :
De quoi ? des Maîtres & des Peres.
Sur le tapis sans cesse ils les tenoient.
Les Maîtres sont de vrais Corsaires,
Disoit Martin ; jamais aucun égard pour nous ;
Aucune humanité : pensent-ils que nous sommes
Des chiens, & qu'eux seuls ils sont hommes ?
Des travaux accablans, des menaces, des coups,
Cela nous vient plus souvent que nos gages.
Quelle maudite engeance ! Eh ! mon pauvre Martin,
Les Peres sont-ils moins sauvages ?
Disoit l'Etudiant. Reprimandes sans fin,
Importune morale, ennuyeux verbiages :
Fous qu'ils sont du soir au matin,
Ils voudroient nous voir toûjours sages.
Forçant nos inclinations,
Veut-on être d'épée ? ils nous veulent de robe :
Quelque penchant qu'on ait il faut qu'on s'y dérobe,

Pour céder à leurs visions.
Non, il n'est point d'espéce plus mauvaise
Que l'espéce de Pere, insiste l'Ecolier.
Et Martin soûtenant sa thése,
Pour les Maîtres veut parier.
Aussi long-tems qu'ensemble ils demeurerent,
Ce fut leur unique entretien.
Mais enfin ils se séparerent;
Chacun fit route à part. Martin acquit du bien;
D'emplois en emplois fit si bien
Qu'il devint Financier lui-même;
Eut des maisons; que dis-je? eut des Palais;
Table exquise & d'un luxe extrême,
Grand équipage, & peuple de Valets.
L'Ecolier d'autre part hérite de son pere;
Augmente encor ses biens; prend femme; a des enfans
Le temps coule; ils sont déja grands:
Martin devenu riche, il le fit son compere:
Aussi bons Amis qu'autrefois;
Ils raisonnoient encor. Quelle étoit leur matiere?
Les Valets, les Enfans. O la pésante Croix,
Dit Monsieur de la Martiniere,
(Car le nom de Martin étoit cru de trois doigts;)
Quel fardeau que des Domestiques!
Paresseux, ne craignant ni menaces, ni coups,
Voleurs, traîtres, menteurs, & médisans iniques,
Ils mangent notre pain & se mocquent de nous.
Ah! dit le Pere de famille,
Parlez-moi des Enfans; voilà le vrai chagrin.

Ils ne valent tous rien, autant garçon que fille;
L'une est une coquette, & l'autre un libertin.
Nul respect, nulle obéïssance;
Nous nous tuons pour eux, point de reconnoissance.
Quand mourra-t-il? ils attendent l'instant;
Et se trouvent alors débarassés d'autant.
Ces gens eussent mieux fait peut-être
De n'accuser que l'Homme, & non point les Etats:
Il n'est bon Valet ni bon Maître,
Bon Pere, ni bon Fils; mauvais dans tous les cas:
Il suit la passion, l'intérêt, le caprice;
Ne laisse à la Raison aucune autorité:
Et semblable à lui-même en sa diversité,
C'est toûjours égale injustice.



LE CHASSEUR ET LES ELEPHANS.

FABLE XVIII.

PARMI les Animaux l'Eléphant est *un Sage* :
Il sçait Philosopher, penser profondément.
En doute-t-on ? Voici le témoignage
De son profond raisonnement.
Jadis certain Marchand d'yvoire,
Pour amasser de ces os précieux
S'en alloit avant la nuit noire
Se mettre à l'affut dans les lieux
Où les Eléphans venoient boire.
Là, d'un arbre élevé notre Chasseur lançoit
Sans relâche fléche sur fléche :
Quelqu'une entre autres faisoit bréche,
Et quelque Eléphant trépassoit.
Quand le jour éloignoit la troupe Eléphantine,
L'homme héritoit des dents du mort.
C'est sur ce gain que rouloit sa cuisine ;
Et chaque soir il tentoit même sort.
Une fois donc qu'il attendoit sa proye,
Grand nombre d'Eléphans de loin se firent voir.
Cet objet fut d'abord sa joye ;
Bien-tôt ce fut son désespoir.
Avec une clameur tonnante
Tout ce peuple colosse accourut à l'Archer,

Environne son arbre, où saisi d'épouvante
Il maudit mille fois ce qu'il venoit chercher.
Le Chef des Elephans, d'un seul coup de sa trompe,
Met l'arbre & le Chasseur à bas;
Prend l'homme sur son dos, le mene en grande pompe
Sur une ample colline où l'yvoire est à tas.
Tien, lui dit-il, c'est notre cimetiére;
Voilà des dents pour toi, pour tes voisins:
Romps ta machine meurtriere,
Et va remplir tes magazins.
Tu ne cherchois qu'à nous détruire;
Au lieu de te détruire aussi,
Nous t'ôtons seulement l'intérêt de nous nuire.
Le Sage doit tâcher de se vanger ainsi.



LA RAVE.

FABLE XIX.

UN Jardinier trouvant une Rave fort grosse,
Entre les Raves vrai colosse,
Dans sa surprise va songer
Qu'il en doit faire hommage au Roi de la Province.
Tout de ce pas il court offrir au Prince
Le Phénomene potager.
Sire, pardon de la licence;
Cette Rave, dit-il, est cruë en mon jardin;
Et j'avions de vous voir si grande impatience
Que j'ons pris, comme on dit, l'occasion au crin.
Je sçavons bien que ce n'est pas grand'-chose;
Mais je sçavons aussi que votre Majesté
En revanche a de la bonté:
Si je vous l'offrons, c'est à cause
Qu'elle vous appartient par droit de rareté:
Telle Rave, tel Roi. Dieu vous doit la santé.
Du bon Manant telle fut la Harangue.
Le Roi prit plaisir à sa langue;
A son zèle encor plus: il reçut le présent.
Mais c'étoit peu de l'accueil complaisant;
La Royale magnificence

Fris

Prisa la Rave cent louis ;
Et le Manant, les yeux tout éblouis,
Retourne à son village étaler sa chevance.
Eh quoi ! dit son Seigneur surpris,
Payer cent louis une Rave !
Vertubleu, le Prince est un brave.
Ma fortune est faite à ce prix.
Il vous monte à l'instant sur un Coursier d'Espagne,
Beau, bienfait, & qui sur les vents
Prenoit quelquefois les devants :
Comme un rapide trait il franchit la Campagne.
On arrive au Palais du Roi
A qui le Seigneur court offrir son Palefroi.
Certes le don est superbe, il m'étonne ;
Lui dit alors sa Majesté :
Mais je me picque un peu de générosité :
Qu'on m'apporte ma Rave. On l'apporte ; il la donne.
Tenez, dit-il ; ainsi que le Cheval
Dans son genre elle est des plus rares.
Il fit bien de punir le présent déloyal.
Le Monde est plein de ces donneurs avares.



LE BONNET.

FABLE XX.

C'Est pour notre repos que les cœurs sont cachés :
Jouissons de notre ignorance.
Nous serions tous bien empêchés,
Si l'on nous parloit comme on pense.

❦

CErtaine Fée un jour étoit Souris.
C'étoit la fatale journée
Où l'ordre de la Destinée
Lui faisoit prendre l'habit gris.
Un Chat qui la guétoit alloit croquer la Fée.
Certain Homme le vit : Soit caprice ou pitié
Il court après le Chat, lui fait manquer sa proye.
Au diable le Matou l'envoie ;
Mais aussi la Souris le prit en amitié.
Le lendemain elle apparut à l'Homme,
Non plus Souris, mais Déesse ; autant vaut.
Tu m'as sauvé le jour, commence-t-elle, il faut
Te payer du bienfait : le mieux, c'est le plûtôt.
De Doucette, car c'est ainsi que l'on me nomme,
Cœur ingrat n'est point le défaut.
Demande donc, & souhaite à ton aise ;
Je puis tout ; tu n'as qu'à parler.

Eh bien, dit l'homme, qu'il vous plaise,
M'ouvrir les cœurs, me révéler
Tout ce que les gens ont dans l'ame.
Soit, j'y consens, lui dit la Dame.
Tu n'as qu'à prendre ce Bonnet :
Il est Fée, & tu vas voir les gens à souhait.
Ils ne te diront plus ce qu'ils croiront te dire;
Mais bien tout ce qu'ils penseront.
Tu les verras tels qu'ils seront.
Grand bien te fasse ; adieu, je me retire.
Voilà bien-tôt notre Homme & son Bonnet
Parlant aux gens. J'en aurai le cœur net,
Se disoit-il ; je verrai ce qu'on pense.
C'est par sa Femme qu'il commence.
Le Bonnet de joüer son jeu.
Que je te hais, dit-elle en embrassant le Sire!
(Contraste assez plaisant du faire avec le dire) :
Oüi, je te hais, & non pas pour un peu ;
Sur tout depuis que j'aime Alcandre.
Ah! que la mort tarde à me rendre
Le service de t'emporter!
Pour peu qu'elle me fasse attendre,
Je n'y pourrai plus résister :
Mon Amant presse ; il faudra bien se rendre :
(Le tout en le flattant ; c'est ce qu'il faut noter.)
La bonne Epouse ainsi connuë,
Le Pere parle à ses Enfans.
En dépit d'eux leur bouche est ingénuë:
Ils attendent ses biens qu'il garde trop long-tems.

Ainsi l'Homme au Bonnet s'en va de gens en gens
Tirer des cœurs les secrettes pensées ;
Ne trouve en ses Amis qu'ames intéressées ;
Ingrats & mauvais cœurs sous dehors obligeans.
Va-t-il rendre quelque visite ?
En lui serrant la main, on l'appelle importun.
D'une parole qu'il a dite,
Quelqu'un veut le loüer : ce quelqu'un hypocrite
Dit qu'il n'a pas le sens commun :
A chaque instant mille dégoûts pour un :
Rien ne le flatte ; tout l'irrite :
Tant & tant, que notre Homme excédé de chagrins
Jette enfin son Bonnet par-dessus les moulins.
Le cherche qui voudra. Quant à moi, je le quitte.

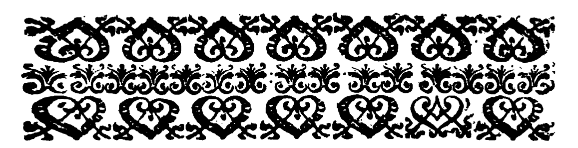


LE LYS
ET SON REJETTON.
FABLE XXI.
AU ROI.

UN Lys majeſtueux, la gloire des vallées,
Après un regne floriſſant,
Touche enfin à ſon terme, & les fleurs déſolées,
Regrettoient leur Roi périſſant.
Il voit un jeune Lys, tendre eſpoir de ſa tige :
J'ai regné, lui dit-il, mon fils, regne à ton tour.
De ces champs que ma chute afflige
Deviens & la gloire & l'amour :
Rends grace au Soleil qui t'éleve,
Comme je le bénis dans le temps qu'il m'abat :
Que ſa douce influence acheve
De te donner ta force & ton éclat.
Attire dans ton ſein l'abeille diligente,
Et croiſſant ſous le plus beau ciel,
De ta ſubſtance bienfaiſante
Aide-là chaque jour à compoſer ſon miel.
Prince, que ces leçons reglent votre carriere,
Reſte de tant Lys à nos yeux abbattus,

Rassemblez-en la splendeur toute entiere ;
Offrez mille sujets aux enfans de Phébus ;
Croissez de vertus en vertus,
Nous attendons notre matiere.





PROLOGUE.

DU juste & de l'injuste avons nous quelque idée ?
Où sont-ce-là des mots vuides de sens ?
Interrogeons un homme à ses derniers instans ;
La question est décidée.
Alors la vérité lui déssille les yeux :
Il voit au flambeau qui l'éclaire ;
Et ce qu'il a dû fuir, & ce qu'il a dû faire ;
Il découvre le mal & le bien & le mieux.
Dans sa conscience confuse
S'éleve un tribunal vengeur de son devoir ;
Où lui-même il s'appelle, où lui-même il s'accuse ;
Et se juge sans le vouloir ;
Ces vains argumens dont s'abuse
Le coupable en pleine santé,
Lui-même en mourant les recuse ;
Amerement surpris de sa crédulité.
Eloignés de ses yeux la mort qui le menace ;

Tous ſes doutes vont revenir.
La paſſion renaît, & le devoir s'efface.
Il ne voudra plus convenir
Qu'il en ſoit un ; & cette erreur ſubtile
Le rend tout à la fois & coupable & tranquile.





LIVRE SIXIEME.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE NOAILLES.



DES trésors de l'Etat, vigilant œconome,
Qui loin d'enterrer l'or, comme un avare Gnome,
Voudrois qu'il pût servir par un prudent emploi;
Tout aux peuples & tout au Roi.
Pour le succès que ton esprit médite,
Que d'obstacles à surmonter!
Un autre t'en plaindroit; mais je t'en félicite;
Ta gloire à moins ne pouvoit éclater.

Qu'aurois-tu fait dans des tems trop faciles
De ce génie actif & pénétrant,
Courageux, Inventeur de ressources fertiles
Et fait tout exprès pour le grand !
On n'en auroit connu que la moindre partie ;
Le reste sans emploi n'eût pû se soupçonner ;
Au travers de ta modestie
Il l'auroit fallu deviner.
Mais, maint obstacle opiniâtre
T'exerce aujourd'hui tout entier ;
C'est le nœud gordien qu'il te faut délier,
Et ton mérite a trouvé son théâtre.
La France a déja vû ton courage guerrier ;
A présent, c'est une autre affaire ;
Il est besoin d'y marier
Le courage du ministere.
Courage de sang froid, courage patient ;
Bien différent de l'autre & de beaucoup plus rare,
Pesant toûjours un inconvénient
Avec le succès qu'il prépare ;
Content de vaincre lentement,
Dans l'utile cherchant sa gloire,
Ne voulant de laurier pour prix de sa victoire,
Que le bonheur public fondé solidement,
Voilà les traits du Sage, & c'est là l'ornement
Dont je te crois responsable à l'histoire.
Sçavoir dans les combats faire parler de soi ;
Donner à tout un camp & l'exemple & la loi,

Noailles, c'est bien fait ; il faut que l'on renomme,
Ceux qui de tout leur sang, osent servir leur Roi :
Mais, n'être qu'un Héros, bagatelle pour toi :
Tu dois à la France un grand homme.



LE HAZARD MEDECIN.

FABLE I.

C'Est un disciple d'Hypocrate;
On conclut, c'est un assassin.
Et moi, je parle ici, mais d'un peu vieille datte;
D'un assassin, par hazard médecin.
Il guérit son sujet, sans Grec & sans Latin,
Et la cure fût délicate.
Vîte, au fait, Monsieur le Conteur;
Eh bien, au fait : le voici cher Lecteur.
Un Spadassin devoit de l'argent à son hôte
Qui sans aucun délai veut avoir cet argent;
Injure à qui n'a rien : aussi pour cette faute,
Le Spadassin ne fût pas indulgent.
Le voilà d'abord l'épée haute
Qui d'un coup décisif payant son créancier,
Le frappe à côté d'une côte;
Le croit mort, & s'enfuit : le blessé de crier,
On vient; mais de cette avanture,
Loin de se plaindre, on vante le succès.
Le fer n'a fait que crever un abcès,
Qui se vuide par l'ouverture.
D'autre côté, l'assassin n'est pas loin,
Qu'on l'arrête & qu'on vous le traîne
Dans la prison la plus prochaine.

Le fer encor ſanglant étoit un ſûr témoin.
Auſſi loin de nier la choſe
Je ne m'en repens point; eſt-il mort, ce marault,
Demande effrontement l'aſſaſſin au Prevôt ?
Non, & de ſa ſanté vous êtes même cauſe,
Vous l'avez guéri d'un abcès
Que le pauvre homme avoit dans la poitrine.
Donnez-moi donc, dit-il pour ce ſuccès
Mes licences en médecine,
Non, répondit le Juge au coupable effronté :
Laiſſe au vrai Maître l'art, l'honneur de cette cure ;
Au hazard. C'eſt à lui qu'appartient la fourure
Du Doyen de la Faculté !



LE JOUR MALHEUREUX,

FABLE II.

OUI, de la pâte dont nous sommes,
Nous avons tous nos défauts même grands :
Qu'on me donne les plus grands hommes;
Par quelque endroit, ce sont de vrais enfans.
On voit en même tête & foiblesse & courage ;
Petitesse & force d'esprit :
Plein de haut & de bas, ou le fou tient au sage.
De vice & de vertu l'homme est un alliage ;
Et que pour tous ceci soit dit ;
Ma Fable en est un témoignage.
Il étoit un Héros, un Pompée, un César,
Ou si vous l'aimez mieux, un nouvel Alexandre;
Qui sembloit enchaîner la victoire à son char;
Pour qui c'étoit tout un que vaincre & qu'entreprendre ;
En un mot qui ne craignoit rien,
Hors certain jour de la semaine.
Quel jour ? je ne le sçais pas bien ;
Mais qu'importe ? ce n'est la peine
De le chercher ; l'un ou l'autre est égal ;
Il suffit qu'aux guerriers, il croit ce jour fatal.
Ne pensez pas qu'alors il tentât la victoire ;
Il étoit sûr d'être battu,

Le pauvre homme prenoit pour garand de sa gloire
L'étoile & non pas sa vertu,
Ce jour là cependant trouvant sur son passage,
Les ennemis mal postés, peu nombreux;
Profitez de votre avantage,
Dit un ami, fondez sur eux,
Vous les tenez : êtes-vous sage!
Repondit le Héros, c'est un jour malheureux!
Nous les battrons demain. Quoi demain! quand la force
Par vingt secours reçus sera de leur côté!
Tant mieux, à ma valeur le danger sert d'amorce;
Nous les battrons demain; le sort en est jetté.
L'ami s'obstine & lui fait honte,
Du délai superstitieux;
Quoi donc, ce sont les jours qui sont victorieux,
Et non pas vous! belle gloire à ce compte?
J'en rabats bien : ainsi piqué d'honneur,
Pour un moment le héros se surmonte,
Attaque l'ennemi, qui payant de valeur,
Fait renaître bient-tôt en celui qui l'affronte,
Ce vain vain fantôme de malheur,
Tant de résistance l'étonne.
Falloit-il combattre aujourd'hui,
Dit-il, il se confond & croit voir en personne
Le destin irrité décidant contre lui.
Il décide en effet, son trouble,
Qui d'instant en instant redouble,

Des ennemis sert si bien les exploits,
Qu'il est enfin bâtu pour la premiere fois.
Ah! dit-il, falloit-il t'en croire ?
Funeste ami, ce jour me coutera ma gloire,
Je le sçavois trop bien qu'il étoit malheureux.
S'il l'étoit, dit l'ami, ce camp si peu nombreux
Auroit-il gagné la victoire ?



LE CHIEN ET L'ASNE.

FABLE III.

MARTIN, grave baudet, & l'agile miraut,
En même endroit s'en alloient pour affaire.
L'un marchoit d'un pas de commere,
L'autre faisoit une toise d'un saut.
Ce n'étoit moyen d'aller même carriere :
Mais sautant en avant, puis autant en arriere,
Le Lévrier leger s'éloignoit du lourdaut,
Et le rejoignoit aussi-tôt,
Marchant ainsi de compagnie,
Ils traversent tous deux mainte longue prairie;
Ils passent monts & bois, fatiguans pour Martin.
Miraut, comme j'ai dit, faisant triple chemin;
Et de l'agilité dont il faisoit parade,
Divertissant son camarade.
Enfin, tant fût troté, caracolé, sauté
Qu'avant que d'arriver au gîte,
Le haletant Miraut resta sur le côté.
Martin arriva seul, n'alla-t-il pas plus vîte?

Allez à votre bût l'allure de Martin;
N'imitez pas Miraut qui se tue en chemin.



LE VOLEUR ET APOLLON.

FABLE IV.

UN ſcélérat un jour trouvant ſa belle,
Ayant gueté longtems ſur l'autel d'Apollon,
Coupes & vaſes d'or, de la ſainte vaiſſelle,
S'aviſa de ſe faire un don :
Prenons ceci, dit-il, nous en battrons monnoie;
Le Dieu s'en paſſera plus aiſément que moi ;
Je ſuis pauvre, il eſt riche ; il vit la haut en Roi ;
Tandis qu'ici j'ai diſette de joie ;
Il faut m'en acheter, & voici bien de quoi.
Aurois-je peur qu'il ne chômât d'offrande ?
Il demeuble l'Autel en raiſonnant ainſi :
Puis, s'échappe diſant, Seigneur Dieu, gram-
merci :
Vous êtes bon, que le ciel vous le rende.
Chargé de ce butin nouveau,
Le voleur fuit, gagne la plaine,
Courant toûjours, tant que ſous le fardeau,
Il ſuccombe, s'arrête, & pour reprendre haleine,
S'endort au pied d'un mur, reſte d'un vieux châ-
teau.
Apollon lui paroît en ſonge ;
Au plus preſſant péril je viens te dérober ;
Reveille-toi, fuis, ce n'eſt point menſonge ;

Fuis vîte, ce mur va tomber.
Le voleur s'éveillant quitte aussi-tôt la place ;
C'est le plus sûr, tel se mocque des Dieux,
Qu'on voit à la moindre menace
Devenir supestitieux.
Le mur tombe pourtant. O la bonne fortune !
Dit le Larron, j'étois du moins estropié.
Voilà mon vol ratifié !
Les Dieux sont bonnes gens, ils n'ont point de rancune.
Avec ces beaux pensers, poursuivant son chemin,
Il alloit traverser une forêt obscure.
Echappe encor à ton destin,
Lui dit la voix du songe, ici ta mort est sûre.
Si tu passes dans la forêt,
Un essain de voleurs épiant la capture
A t'assassiner est tout prêt.
Le mur tombé, cautionoit l'augure.
Le Larron passe ailleurs en maudissant vingt fois
Ces barbares tyrans des bois,
Qui sans humanité, sans aucune justice,
Font litiére du bien d'autrui.
Les gens sont bien méchans ! comme va la police !
On ne sçauroit voyager aujourd'hui :
La Police pourtant fut trop bonne pour lui.
Des Archers le cherchoient & ces détours le menent
Tomber tout droit entre leur mains.
Ils vous le garotent, l'entraînent ;

Il étoit tout jugé, saisi des vases saints;
Son supplice expia le larcin sacrilége.
Ainsi la clémence des Dieux,
Pour l'impie obstiné, n'est bien souvent qu'un piége.
S'ils sauvent un méchant, c'est pour le perdre mieux.



LE BASILIC ET LE DRAGON.

FABLE V.

MEs vers ont déja fait quelques leçons aux
Rois;
Mais il eſt bon pour l'importance
D'y revenir plus d'une fois.
Leurs mœurs ſur nous n'ont que trop d'influence;
Elles ont la force des loix.
Selon qu'ils ſçavent ſe conduire,
Nous nous trouvons ou mal ou bien.
C'eſt à la Fable à les inſtruire;
La vérité ſans art irrite & n'y fait rien;
Il faut les ſervir ſans ſe nuire.

❀

UN jour le roi ſerpent mourut,
La couronne étoit élective,
Il fallut pourvoir au ſalut
De la République plaintive.
Pour cet effet le Sénat ſerpentin,
Convoqua chaque Palatin,
Deux Prétendans aſpiroient à l'Empire;
Le Prince Baſilic & le Prince Dragon.
On les entend tous deux, car avant que d'élir

On vouloit consulter le droit & la raison.
Le Prince Basilic disoit que la Nature
L'avoit désigné Roi, qu'il naissoit couronné,
Que ses regards au loin portoient une mort sûre,
Marque encor qu'à regner il étoit destiné.
Qu'il ne rampoit jamais, nouvelle bienséance
Nécessaire à la dignité.
Enfin qu'il étoit fait pour être Majesté.
Et qu'il s'étonne qu'on balance.
Son discours finissoit par-là :
Le Dragon à son tour traita de bagatelles
Les raisons que l'autre étala.
Il est né couronné : mais qu'est-ce que cela ?
Un ornement, il faut des qualités réelles.
Ses yeux portent au loin des atteintes mortelles;
Tant pis, que feriez-vous d'un cruel Attila ?
Il ne rampe jamais, mais en va-t-il plus vîte ?
Un vil terrier en est-il moins son gîte ?
Quant à moi, Messieurs, me voilà.
Vous voyez de mes yeux les vives étincelles ;
Mais contens d'effrayer ils n'ont point de venin :
Vous connoissez ma force & mon courage, enfin
Je sçai veiller, j'ai des pieds & des aîles,
Et de plus pour oüir l'organe le plus fin.
J'ai dit : Seigneurs Serpens, c'est à votre prudence
A voir qui de nous deux doit vous donner la loi.
Le Dragon d'une voix eût la toute-puissance,
Le Prince Basilic s'en plaignit fort : mai quoi,
La Couronne fait-elle un Roi ?
Non; c'est talent, courage & vigilance.

LES FOUS.

FABLE VI.

HOSTES forcés d'un Hôpital,
Une folle & trois fous vivoient de compagnie;
Ils n'étoient point à part; telle étoit leur folie
Qu'il n'en pouvoit entr'eux arriver aucun mal.
La folle bossue & boiteusse,
Mais se trouvant à cela près
Bonne provision d'attraits,
Déploroit son destin: Princesse malheureuse,
Le fils d'un Roi l'aimoit, mais le pere tyran,
Troubloit cette flâme amoureuse:
Captive depuis plus d'un an,
Elle ne sçavoit où ni quand
Revoir le seul objet dont elle est désireuse.
Un des trois fous, soldat estropié,
Chevalier errant de manie,
Prenoit la Princesse en pitié,
Consolez-vous, dit-il, belle Briolanie:
Pour reparer les torts je suis né, Dieu merci.
Envain un Enchanteur me tient captif ici;
Les charmes n'ont qu'un terme, après ma délivrance,
Je vous promets le trône & votre Amant.
Vous avoir pû servir sera ma récompense,

Foudre, éclairs, hâtez-vous, rompez l'enchantement,
Marquez ce bienheureux moment.
L'autre fou, soi disant Grand Chantre & grand Poëte,
Quoiqu'il ne béguayât qu'un mauvais bas Bréton,
Comptant l'affaire déja faite,
S'apprête à la chanter du plus sublime ton.
En vain Phœbus, jaloux de son génie,
Le retient là, pensant qu'il y croupit;
Il veut qu'en ce grand jour, ses vers, son harmonie,
Le fassent crever de dépit.
Bon, mes enfans, courage, un peu de patience,
Disoit le troisiéme Insensé!
Quoique je sois aveugle de naissance,
Je vois tout l'avenir clair comme le passé:
Jupiter ici me renferme,
De crainte que je n'aille éventer ses secrets;
Mais malgré lui je vois le terme
De vos maux & des miens; j'en dis trop, je me tais.
L'assortiment d'extravagance
Faisoit vivre ces Fous de bonne intelligence;
On enferme avec eux un homme mieux timbré,
Mais coupable pourtant d'un meurtre de vengeance
Qui du nom de folie avoit été plâtré,
Il contredit nos Fous, se met en fantaisie
De les tirer d'erreur, dit à chacun son mot;

Au

Au Bas-Breton Poëte, au nouveau Tyresie,
A l'Infante Boiteuse, à l'Amadis Manchot.
Ils étoient fous, & lui, le sot.
En les contredisant, bien-tôt il se fit battre;
Et toûjours bien, seul contre quatre.
Pour couper court aux injures, aux coups;
On resserra le Sage & l'on laissa les Fous
Vivre ensemble à leur ordinaire.
La paix renaît; on ne pouvoit mieux faire;
N'est-ce pas le portrait de la Société?
Tout n'est qu'erreur, chacun a sa folie;
Mais quoi! l'une à l'autre se lie;
Le monde va son train & rien n'est arrêté.
Téméraire qui se propose
De le refondre, à force de raisons;
Penser y réussir, c'est chose
Digne des Petites Maisons.



LA VERITÉ.

FABLE VIII.

ON dit que chez l'homme autrefois,
La Vérité voulut établir sa demeure,
Elle quitte les cieux, fend l'air, & veut sur l'heure
Essayer du palais des Rois;
Du meilleur Prince elle fait choix,
Va droit à lui, l'on trouve à dire,
Que sans autre façon elle osât lui parler.
Je viens pour regler votre empire;
Mais, dit-elle, avant tout, c'est vous qu'il faut regler
Je veux de vos défauts.... quoi! des défauts, s'écrie
Un Courtisan: ils sont bien inconnus!
Oüi des défauts; souffrir la flatterie,
Et d'un: de celui-là mille autres sont venus.
Taisez-vous flatteurs; & vous, Sire,
Ecoûtez-moi, je vous vois assiéger
Par cent brigueurs d'emplois, qui n'y pouroient suffire;
Orgueil pour tout talent: n'allez pas en charger
Ces Importuns; mais cherchez le mérite;
Il se cache, & pour lui, c'est moi qui sollicite,
Tels & tels ignorez sont vos meilleurs sujets;
Voilà vos gens d'état; placez là vos bienfaits.

Ainsi, de tout le bien qu'exerceront les autres,
Vous pouvez mériter le prix,
Au lieu qu'en employant d'indignes Favoris
Leurs crimes deviennent les vôtres;
En voilà bien pour une fois,
Sire, mais pardonnez, j'ai hâte de vous rendre
Le parfait modelle des Rois.
Tout ira bien; vous n'avez qu'à m'entendre.
Confus de ces libres leçons,
Le Prince ne fit pas grand accueïl à la Dame,
Les Courtisans daubés lui chanterent sa game;
Allez ailleurs débiter vos chansons;
Ici la vérité de rien ne nous importe;
Sortez, voilà votre chemin,
On la chasse, & depuis, la hallebarde en main;
Flaterie a gardé la porte.

La pauvre Vérité cherchant à se loger
De chez le bourgeois même est encore éconduite
Par Dame Politesse, & fut enfin réduite,
A la cabane d'un Berger.



LE CALIFE.

FABLE IX.

DEs Humains fortune se joüe;
Etes-vous au haut de sa roüe?
Demain, vous serez au plus bas,
C'est son plaisir. Celui du Sage
Est de rire de la volage.
Elle change, il ne change pas.
Eh! que peut-elle aussi sur le courage,
Sur la vertu? rien du tout: en ce cas,
Pourquoi lui rendre notre hommage,
Tout le reste vaut-il que l'on en fasse un pas?
Beaux discours, dira-t-on; mais de peu de pratique;
En valent-ils moins pour cela?
Ce n'est pas qu'il ne soit quelque tête stoïque,
En veut-on une! la voilà.
Un Calife puissant perdit une bataille;
En vain l'Arabesque Héros
Combatit d'estoc & de taille;
Fortune lui tourna le dos.
Tout fut pris hors lui seul, qui se sauvant à peine,
Arrive enfin sous le toît d'un Berger;
L'instruit de son malheur; tu me vois hors d'haleine,

Dit-il, tu peux me ſoulager ;
Je meurs de faim ; n'as-tu rien à manger ?
Oüi, Seigneur, dans cette chaudiere,
Voilà mon ſoupé cuit, répondit le manant :
J'ai bon cœur, mon pouvoir n'eſt pas à l'avenant ;
Pardon de ſi petite chere.
Va, ton bon cœur, & cela me ſuffit.
Le Berger là-deſſus va chercher quelque aſſiéte ;
Son chien qui ſent le ſoupé cuit,
Affâmé d'une longue diéte,
Vient flairer la chaudiere, oſe y porter les doigts
S'échaude & ſoudain les retire ;
S'eſſaie encor, revient à pluſieurs fois,
Aſſiéger le ſoupé du Sire ;
Et s'échaudant toûjours, ne ſçauroit s'en dédire :
Manege aſſez plaiſant, qui pourroit le décrire.
Le Paſtre à ſon retour, voit le deſſein du chien,
Court à lui, mais nôtre vaurien
S'embaraſſant au cou l'anſe de la chaudiere,
Le voilà qui s'enfuit ſans regarder derriere,
Le Caliſe de rire, eh, dequoi donc Seigneur,
Pouvez-vous rire au milieu de vos peines ?
Qui ne riroit, dit le Prince au Paſteur
Du retour des choſes humaines ?
Cent eſclaves hier avoient peine à porter
Mon ſoupé, ma table ordinaire ;
Mon ſouper d'aujourd'hui ne lui reſſemble guère,
Un chien ſeul vient de l'emporter.

LA CHATE ET SES PETITS.

FABLE X.

UNE Châte encor du bel âge,
Coquête de profession,
Pour vivre libre & sans soins de menage
Mît ses enfans en pension.
L'un chez Ratapon, Chat sauvage,
Et l'autre chez Mitis Bourgeois du voisinage,
Remettant à leurs soins cette éducation.
Adieu, mes amis, mes comperes;
Et vous, adieu mes fils, soyez honnêtes gens;
Regardez ces Messieurs en peres;
Et vous, traitez les en enfans.
Ils se quittent; l'aîné suit le matou champêtre;
En quelques mois il devient grand chasseur;
Vit de lapins qu'il prend en traître;
Se bat souvent, est toûjours l'agresseur;
Prend enfin toute la noirceur
Et la cruauté de son maître.
Le cadet suit Mitis qui va le présenter
Du même pas à son hôtesse;
La suppliant que de grace elle laisse
Le petit chat sous ses toîts habiter:
Des yeux il semble lui promettre
Qu'on la servira bien & qu'on vivra de peu.

Qu'il reste, dit l'Hôtesse; il n'en faudra pas mettre,
Je pense, plus grand pôt au feu.
En moins de rien le petit chat imite
Les manieres du grand, ses caresses, ses tours;
Et mieux encor s'en acquitte,
Saute, fait l'Arlequin, fait patte de velours;
Caprices que son âge assaisonne toûjours.
Il se rend si joli qu'on quitte
Le grand pour le petit; c'est donc le chat gâté;
Il est en pays de cocagne,
N'a que deux soins, paresse & volupté;
Mange à table, couche à côté
De sa Maîtresse en guise de compagne,
Et quand en vagabond, l'autre court la campagne,
Le cadet s'accoquine à son oisiveté.
La mere chate enfin lasse de ses tournées
Redemande ses fils & les reprend chez soi.
Ça, leur dit-elle, en mes vieilles années,
J'ai bien compté sur vous; ayez grand soin de moi.
Soyez mon baton de vieillesse;
La pauvre mere! elle avoit mal compté;
L'un lui manque par sa paresse,
Et l'autre par sa dureté.
En vain elle se plaint, elle gronde, menace,
L'aîné la bat, cadet n'en travaille pas mieux.

Elle languit, succombe, & maudissant sa race,
De chagrin & de faim s'en va voir ses ayeux.
Voilà ce que je devois craindre,
Mes enfans, leur dit-elle, au moment du trépas,
Je vous ai négligé ; quand je vous trouve ingrats,
C'est de moi que je dois me plaindre.



L'ECREVISSE PHILOSOPHE.

FABLE XI.

L'ECREVISSE, dit-on, a sa façon d'aller;
Et sa marche est de reculer.
Une Ecrévisse Philosophe,
Qui sans raison n'adoptoit rien,
Et qui dans son espéce eût l'esprit de l'étofe
Dont parmi nous Descartes eût le sien;
Cette Ecrévisse donc examina la chose,
La jugea ridicule en soi,
Et n'en pût trouver d'autre cause
Qu'un usage ancien; mais voilà bien de quoi,
Autoriser une sotise,
Dit-elle, essayons l'autre guise...
Elle alla droit, s'en trouva bien;
Puis voulant enseigner les autres:
Venez, mes sœurs, je n'ai d'intérêts que les vôtres;
Ecoutez-moi pour votre bien.
Quittons nôtre marche incertaine;
J'en sçais une qui convient mieux,
Faisons suivre la queuë, & que la tête mene,
Et pour guides prenons nos yeux.
Que la gent Ecrévisse est bonne
D'aller sans cesse se heurter!
Ne savoir où l'on va! dans quels piéges l'on donne

Allons droit pour les éviter.
Je sçai ce que je dis, & moi-même en personne;
J'ai fait l'essai, tenez, regardez-moi troter.
Bon, dit une vieille obstinée;
Celle-ci veut savoir plus que nos anciens?
Suivons la loi qu'ils ont donnée:
Marchons comme eux, quant à moi *je m'y tiens*
Pour nous régir se croit-elle donc née?
Petit esprit! mettez ses raisons bout à bout;
Vous trouverez orgueil, rêverie, & c'est tout;
La vieille dit: & ses injures
L'emporterent sur la raison.
La Philosophe essuya les murmures
Du sot peuple, & les têtes dures
Firent gloire d'aller toûjours à reculon.
Pour les vieilles erreurs point de respects bizare;
Examinons aussi la nouveauté.
Par les deux excès on s'égare;
Mais la raison va droit; marchons de son côté.



LES CIGNES ET LES HÉRONS.

FABLE XII.

Allégorique.

LA gent Cigne & la gent Hérone
Pour un canal à sable d'or,
Contestoient, la pêche étoit bonne;
Chacun vouloit avoir & poisson & trésor.
La guerre se déclare, & tambours & trompettes
Des combats donnent le signal,
Troupes bien lestes, bien complettes
Déja des deux côtés suivent leur Général.
Mais le roi Cigne, habile entre tous les monarques
A connoître ses gens, à les bien employer,
Se servoit d'un Hector, vrai Substitut des Parques,
Né tout exprès pour Guerroïer.
L'Hector Cigne aux Hérons livre mainte bataille,
Joint ensemble ruse & valeur;
Les surprend, en piéces les taille;
Est blessé cependant, Vulcain de sa tenaille,
N'avoit pas travaillé le harnois du Seigneur.
Mais au combat rentré de victoire en victoire,
Il réduit les Hérons à souhaiter la paix.
C'est son Hector qui traite & pour comble de gloire,

Il est tout à la fois & le triomphateur
Et l'heureux Pacificateur.
5. Ainsi, par cette paix insigne
Où le Héron se vit soumis,
Le canal reste au peuple Cigne,
D'ailleurs quittes & bons amis.
Quant au Cigne Héros, ses faits, sa grandeur d'ame,
Eurent leur prix : Apollon le reclame,
D'olive & de laurier le couronne à plaisir,
De plus, lui fait un doux loisir.
Le voilà transporté sur les bords du Permesse,
Où tout est charmé de ses sons ;
La Troupe des neufs Sœurs autour de lui s'empresse ;
Il rend caresse pour caresse ;
Leur plaisir est sa gloire, est le sien leurs chansons.



LE PYRRHONIEN.

FABLE XIII.

UN des diſciples de Pyrrhon,
Obſtiné partiſan du doute,
N'aſſuroit rien, héſitoit ſur ſon nom,
Doutant même s'il eſt ſans que cela lui coûte.
Ce Philoſophe donc dans le doute affermi,
Et tout fier de ſon ignorance;
Se promenant un jour avec un ſien ami
Dont il laſſoit la patience,
Le lieu charmant! diſoit l'homme ſenſé;
Je n'en ſçai rien, diſoit le Philoſophe.
Quoi! ne trouvez-vous pas ce château bien placé?
Reprenoit l'autre; à l'apoſtrophe,
Le Docteur ne rendoit qu'un peut-être glacé:
Nouveau diſcours, nouveau peut-être;
A chaque queſtion, toûjours je n'en ſçai rien.
Vous êtes fou, je croi, diſoit l'ami; mon traître,
Répondoit fierement, cela ſe pourroit bien.
Pendant cet entretien biſarre;
Un char ſur leur chemin venoit au grand galop;
Le cocher du plns loin s'écrioit; gare, gare;
Retirons-nous: pourquoi? bon, vous le voyez trop;
Ce char... eſt-il des chars? eh que diable, il s'approche,

Il est à nous, voyez ; que sçai-je si je voi ?
Voulez-vous donc qu'il vous accroche;
Qu'il vous écrase ? eh Monsieur, croyez-moi,
Nous, & ce char, le mal, s'il en peut faire,
Dit le Docteur, rien n'est certain.
Demeurons, allons notre train.
Demeurez donc, c'est votre affaire ;
Reprit l'ami, pour moi j'évite le hazard.
Le Philosophe reste, & le cocher du char
Lui sangle un coup de fouet : il frappoit comme
quatre,
Le Docteur crie & fuit, vous vous êtes fait battre;
Lui dit l'ami, vous voyez bien
Qu'il est des foüets ; l'opiniâtre
Croit mettre à son mal une emplâtre;
D'oser répondre encor son fier, je n'en sçai rien.
La vérité pour nous se couvre d'un nuage ;
Mais elle perce, enfin tout n'est pas ignoré,
Le doute qui souvent est la marque du Sage,
L'est du Fou, quand il est outré.



LE LION TIRAN ET LE RENARD.

FABLE XIV.

SIRE Lion, tyran d'une Contrée,
Levoit ſur ſes ſujets un tribut inhumain.
Tous les jours un d'ent'reux amené ſous ſa main,
Devoit lui ſervir de curée.
Maître Renard le Brutus de ces bois,
Par ſon héroïque induſtrie,
De la dent tirannique affranchit ſa patrie;
Ainſi que la valeur, la ruſe a ſes exploits.
Un jour il ſe préſente au Prince;
Sire, dit-il, après plus d'un ſalut,
Je m'étois chargé du tribut
Que vous rend votre humble Province.
J'amenois le Renard le plus beau d'entre nous;
Gras & fait à plaiſir pour être votre proie;
Qui même en bon ſujet ſe faiſoit une joie
D'avoir été choiſi pour vous.
Un Lion inſolent m'attendoit au paſſage;
Il m'a pris le tribut, ſans vouloir m'écouter;
De moi daignez vous contenter,
Ai-je redit vingt fois; cet autre eſt de partage
D'un roi qui ne vaut rien fâché;
Pour moi, vous dis-je encor, je ſuis à bon marché.
Va, m'a-t'il repondu, va chercher qui te mange,

L'ami, je perdrois trop au change;
Tu n'es qu'une bouchée auprès de celui-ci.
Ah l'insolent ! il faut que je me vange;
Dit le Prince ; est-il loin d'ici :
Non, Sire, il est encor tout proche;
Où ? dans ce puits, là, près de cette roche.
Ça, tout à l'heure, conduis moi;
Que le rebelle apprenne à connoître son roi.
Ils courent vers le puits. Voyons ce téméraire;
Dit le Lion. Je vais vous le montrer,
Dit le Renard. Tenez moi, pour bien faire;
Si je parois sans vous, il va me devorer,
Aussi bien que mon pauvre frere.
Le Lion le tenant, le Renard dans les eaux
Lui montre alors la double image
D'un Lion prêt à mettre un Renard en morceaux;
Le Tiran se livre à sa rage,
Il jette là le Renard à côté;
Et déja dans le puits, pour vanger son outrage;
Lui-même il s'est précipité.
Sa majesté s'y trouva prise;
Le Renard en partant, lui dit encor ce mot:
Foiblesse & ruse est un bon lot
Qui vaut bien puissance & sottise.



LE CHIEN ET L'ASNE
Fatigués.

FABLE XV.

UN chien fort alteré, certain âne fort las,
Arriverent ensemble au bord d'une riviere.
Ce n'étoit pour nos gens le bout de leur carriere ;
La riviere comprise il s'en falloit cent pas.
Que ferons-nous, dit l'âne ? ami, veux-tu m'en croire,
Dit le chien alteré ? pour sortir d'embarras
Je suis de l'avis qu'il faut boire,
Toute cette onde, & moi je n'en suis pas,
Dit l'âne fatigué : nous ferons mieux d'attendre
Que l'eau s'écoule, en attendant
Je me reposerai d'autant.
Le chien but & creva, l'âne se laissa prendre
Par les loups que la nuit fit sortir des forêts,
Vous riez ! & pour vous la Fable est faite exprès
Vous arrive-t-il une affaire ;
La passion présente est votre Conseillere.



LE ROSSIGNOL.

FABLE XVI.

UN Rossignol, issu je crois, de Philomele
Né pour être l'honneur des bois
Saluant l'aurore nouvelle,
Réjouissoit les champs de sa naissante voix.
Arrive un lourd satyre,&moins homme que chevre;
Il veut au Rossignol donner quelques leçons,
Et posant sur sa flute une hideuse levre;
Hola, l'ami, dit-il, repete un peu ces sons
Qu'est-ce? tu ne dis mot! allons; que l'on s'essaie;
L'oiseau commence à peine; il le gronde, il l'effraie;
Rien qui vaille; encor mal, plus mal, recomençons.
Mais l'oiseau rebuté du féroce satyre,
Se tait ne veut répondre à rien
La douce flute avoit beau dire;
Le joueur gâtoit tout: rien ne paroissoit bien.
Il a beau changer d'airs, donner du guai, du triste;
Essayer becare & bemol.
Dans son silence encor le Rossignol persiste.
Que te sert d'être Rossignol,
Dit enfin le fluteur? tu fais honte à ta race.
Il en jette sa flute; & laisse là l'oiseau.

Un jeune Berger prend sa place,
Et de la flute qu'il ramasse
Veut sur le Rossignol faire un essai nouveau.
Doux chantre du Printems, approche & viens m'entendre,
Dit-il ; le Ciel t'a fait pour le chant le plus tendre;
Daigne imiter les miens, tu les embelliras ;
En m'imitant, tu m'instruiras,
Le compliment réussit à merveille ;
Au Berger gracieux l'oiseau prête l'oreile,
L'admire, imite ses accens,
Repete & rend encor ses cadences plus belles ;
D'abondance de cœur y joint des ritournelles
Et surprend les échos de ses sons ravissans,
A ce nouveau maître fidelle,
Près de lui chaque jour il revient voltiger,
Et le flattant, le carressant de l'aîle
Semble lui demander quelque leçon nouvelle
Qu'il aime autant que le Berger.
Le chantre fit si bien qu'il devint le modele
Des Rossignols, & dans ses sons
Les bois crurent encor entendre Philomele.
Le maître est-il aimé ? comptez sur ses leçons.



LE FAUCON ET SA SONNETTE.

FABLE XVII.

CERTAIN oiſeau de proie échappé *de ſa chaîne*
Une ſonnette au pied voloit je ne ſçais où,
Le bruit attiroit dans la plaine
Nombre de regardans, car le monde eſt ſi fou ?
L'oiſeau qui n'étoit pas plus ſage
Comptoit avec orguëil ce peuple curieux.
Qu'elle foule ſur mon paſſage
Se diſoit-il ! ſur moi tout le monde a les yeux ;
Oiſeaux qui volés ſans ſonnettes
Vous parcourez les airs ſans qu'on en faſſe un pas ;
A peine ſçait-on ſi vous êtes,
J'aimerois autant n'être pas ;
Il faut faire du bruit afin qu'on nous regarde,
Il étaloit ainſi ſa fierté babillarde.
Le Maître arrive au bruit, & l'eſclave auſſi-tôt
Volé par un Faucon ſervant de grand prévôt,
S'abat, eſt contraint de ſe rendre
Sans ſa ſonnette où l'eût-on été prendre ?
Votre nom fait du bruit, vous vous en ſavez gré !
Mais en de vrais liens ſouvent ce bruit vous jette.
Pour être libre, il faut être ignoré.
Heureux les hommes ſans ſonnettes.

L'INDIEN ET LE SOLEIL.

FABLE XVIII.

GRAND Roi, qui vois les arts d'un regard favorable,
Et dont avec transport j'éprouve la bonté,
Souffre qu'ici la vérité
Se cache un moment sous la Fable.
Un habitant de l'Inde adoroit le Soleil
Un zéle renaissant nuit & jour le devore,
Et plein de l'objet qu'il adore,
L'ardeur de le loüer interrompt son sommeil.
Quelquefois célébrant sa lumiere féconde,
D'un regard attentif il le suit dans son cours,
Admire en lui l'ame du monde ;
Toûjours chantant, & se plaignant toûjours
Qu'à ce qu'il sent nul terme ne réponde.

Il peint tantôt le celeste flambeau
Vainement assiégé par les sombres nuages,
Et bien-tôt vainqueur des orages
Reparoissant encor plus beau.

Il fait Hymne sur Hymne, en remplit la Contrée;
Tout accourt à sa voix, & chacun l'écoutant,
Benissoit la puissance en ses vers célébrée,
Tandis que du plaisir de la voir adorée
Le Chantre se tient trop content;

Le Soleil touché de ce zèle,
Sur ses champs desséchés jette un œil carressant;
Soudain, moisson double & plus belle;
Verger fertile & fleurissant.

Soleil, dit l'Indien, je rends à tes largesses
Tout l'hommage que je leur dois:
Tes bienfaits cependant n'acquierent rien sur moi;
Tu peux augmenter mes richesses,
Mais non pas mon zèle pour toi.



LES TROIS POISSONS.

FABLE XIX.

TROIS Poissons les plus beaux du
monde,
Habitoient un étang, y couloient leur destin.
Ils étoient les rois de cette onde;
Le reste étoit peuple & fretin.
Des Pêcheurs, vrais fléaux de l'espéce nâgeante,
Passent par-là, reconnoissent les lieux;
Bon, dirent-ils, voici pêche abondante;
Faisons là dès demain, le plûtôt vaut le mieux,
Faisons là dès demain! partons donc tout à l'heure;
Dit un des trois poissons & du meilleur cerveau.
Sans le dire à personne, il quitte sa demeure;
Par un canal étroit s'enfuit dans un ruisseau.
Le lendemain par le même passage
Le second voulut s'échaper,
Il y trouva des rêts prêts à l'enveloper;
Quel passeport pour son voyage;
Il reste donc, arrivent les Pêcheurs
Qui d'avance déja se partageoient la proie.
Nous les aurons ces trois Messieurs;
Mais il fallut rabattre un bon tiers de leur joie.
Ils n'apperçoivent plus que deux de ces poissons;
Prenons toûjours; c'est encor bonne pêche.

Notre rusé qui sçait que tous leurs hameçons
N'en veulent qu'à la viande fraîche,
Paroît sur l'eau contrefaisant le mort.
On le prend; il ne donne aucun signe de vie,
Il est rejetté là comme viande pourrie,
Et qui même sent déja fort,
Nous aurons dumoins le *troisiéme.*
Ce troisiéme en effet bête comme un poisson;
Privé de sens, vuide de stratagéme,
Ne sçait que gober l'hameçon.
Sa fortune est souvent la nôtre:
Contre les accidens l'adresse sçait lutter,
La prudence fait mieux & sait les éviter;
Le sot ne sçait ni l'un ni l'autre.



LA

LA JUSTICE ET L'INTEREST.

FABLE XX.

C'EST moi ſeul qui regis le monde,
Dit à Dame Juſtice, un jour Sire Intérêt;
N'y fais-je donc rien s'il vous plaît?
Dit Juſtice; Et ſur quoi ſe fonde
Ce grand titre de Souverain,
D'unique Roi du genre humain?
Vous avez pour cela de plaiſantes maximes,
A votre ſens chacun a droit ſur tout;
Ni devoirs, ni vertus, ni crimes,
Il n'eſt point de projets qui ne ſoient légitimes
Pourvû que l'on en vienne à bout.
Fort bien, dit Intérêt, vous ſçavez mon ſyſtême;
Chacun a droit ſur tout; mais pour regler ces droits,
J'ai dicté, j'ai gravé des loix.
Qui les fait obſerver? dit Juſtice: moi-même,
Repartit Intérêt. On ſe paſſe de vous;
Je fais agir la crainte, excellente Maîtreſſe;
Les hommes ne ſont pas ſi fous
D'enfraindre la loi vengereſſe;

Et c'eſt par ce ſecret que je les unis tous.
Mais, dit Juſtice alors, s'il eſt quelque ame noire,
Qui trouve l'art en certains cas de frauder la loi,
Quel eſt ſon frein ? ſon frein ? ſa propre gloire,
Dit Intérêt ; car comme Roi
J'ai mon miniſtre honneur, qui gouverne ſous moi.
Quel eſt cet honneur, je vous prie ?
Dit Juſtice, ne brouillons rien.
Vous vetillés, & vous m'entendez bien,
Dit le prétendu Roi, cet honneur c'eſt l'envie
D'être loué, d'être eſtimé,
Mettez-y, s'il le faut le deſir d'être aimé,
Quant à votre philoſophie,
Amour du juſte, amour de ſon devoir,
Dans mon empire ils n'ont que voir.
Au bien public qui par moi fructifie,
Tous vos fantômes vains de devoirs, de vertu,
N'ajouteroient pas un fêtu,
C'eſt donc là tout ? dit la Dame équitable.
Oüi, c'eſt tout, moi je vous ſoutiens
Que ce n'eſt pas aſſez, qu'avec ces beaux liens
L'homme eſt encor inſociable :
Qu'en un mot, & c'eſt là le point,
On doit tout redouter de qui ne m'aime point.
Voulez-vous par plaiſir faire une expérience ?
Nommez-moi votre bon ami,
Votre meilleur éleve, & le plus affermi ;

Je vous nommerai l'homme inſtruit en ma ſcience.
Nous les éprouverons tous deux à votre choix,
Vous, mon éleve, moi, moi le vôtre;
Et nous verrons qui de l'un ou de l'autre
Aura plûtôt trahi les loix.
D'accord, dit Intérêt; Philautas eſt mon homme,
Sera bien fin qui pourra l'embrouiller.
Et moi, dit Juſtice, je nomme
Théophile; allons travailler.

Certain fripon connu tel par la ville,
Avoit pas ſes bons tours mis à part un gros bien.
Il en goûtoit la joie, & d'autant plus tranquille
Que perſonne n'en ſavoit rien.
Juſtice lui va mettre en tête
De dépoſer aux mains de Philautas
De ſon or mal acquis l'illégitime tas.
En toute occaſion la ſomme ſeroit prête;
Il n'auroit qu'à parler, coffre fort, trou, ni mur,
N'étoient pas un endroit ſi sûr,
Par vingt ſucceſſions rendues,
Par autant de dépôts remis à point nommé;
Le nom de Philautas eſt porté juſqu'aux nuës;
C'étoit la foi parfaite & l'honneur conſommé.
Tant & ſi bien harangua l'oratrice,

Que ce mot hazardé passe pour aujourd'hui ;
Tant fut que le fripon en crut Dame Justice ;
Car bien qu'il ne l'aimât chez lui,
Dumoins l'aimoit-il chez autrui.
L'homme d'honneur est donc dépositaire.
A quelque tems de là notre fripon,
Se fait une mauvaise affaire ;
C'étoit la troisiéme, dit-on,
Calomnie, ou faux témoignage ;
Haut & clair par Thémis il fut reprimandé ;
Et ce qui fut pis, amendé.
De son argent il falloit faire usage ;
Il redemande le dépôt ;
Pour cette fois il ne vint pas si-tôt ;
Il ne vint point du tout ; faut-il qu'on s'en étonne !
Philautas raisonna ; car l'Intérêt raisonne,
Mon homme est trop connu pour gueux, pour imposteur,
Et moi pour juste ; avec l'honneur
Gardons l'argent, dit-il ; la conséquence est bonne,
De ce raisonnement muni,
Comme il le dit, il lui plut de le faire.
Son honneur n'en fut point terni ;
L'autre fripon pour tout salaire
N'eut point d'argent, fut encor puni,
Justice a fait son coup, & voilà dans le piége
Philautas rudement tombé ;

D'autre part Intérêt assiége
Théophile, voyons s'il n'a point succombé.

Un de amis de Théophise,
Disons l'ami; de tels on n'en a qu'un,
Pleine ouverture entr'eux, vive ensemble & tranquille,
Zèle impatient d'être utile,
Tristesse, joie, honneurs, tout étoit en commun.
Cet ami donc, après trois jours d'absence,
Rentrant chez lui, trouve au lit nuptial,
Près de sa femme, l'apparence
D'un de ces ennemis de l'honneur conjugal,
Pour lever tout scrupule, il voit des habits d'homme
Sur un fauteuil voisin, quel coup pour un mari!
Quoi! me trahir, dit-il, & dormir de ce somme!
Hélas! je me croiois chéri!
Le désespoir est prompt; il tire son épée,
Et s'écriant, perfide, il faut venger mes droits,
Il en frappe sa femme, & la tire trempée
De ce sang que du sien il eût payé cent fois.
Le prétendu galant se réveille, il le frappe;
Ne croi pas que ton sang m'échappe,
Dit-il; en le frappant, il connoit son erreur.

C'eſt ſon épouſe & ſon amie
Que vient d'immoler ſa fureur.
L'une près de l'autre endormie
Au retour d'un long bal, elles ne penſoient pas,
Que leur ſommeil touchoit à leur trépas.
Il demeure éperdu, de douleur immobile
Quoi ! tu meurs ! & c'eſt moi qui te donne *la mort !*
Il appelle Dubois, va chercher Théophile ;
Qu'il vienne ; je l'attends pour décider mon ſort ;
Ne lui dis rien de plus ; Dubois fait ſon meſſage,
Et Théophile d'accourir ;
Il arrive : voi mon ouvrage,
Dit le déſeſperé ; voi l'effet de ma rage,
Elle meurt ; & c'eſt moi, moi, qui la *fais périr !*
Cruelle erreur ! ô malheureux voyage,
Adieu donc, cher ami ; je n'ai plus qu'à mourir,
Théophile ſe fait expliquer l'avanture.
Le tout ſçu. Fui, dit-il, éloigne-toi d'ici ;
Tien, voilà tout mon or. Non, non, ma mort eſt ſûre.
Veux-tu donc que j'expire auſſi,
Va t'en, va pleurer ta diſgrace ;
Nous voilà condamnés à d'éternelles pleurs !
Mais vis du moins pour moi, je te demande grace,
Et n'augmente pas mes malheurs.
L'ami céde à la fin : il ſort ; par ſa retraite,
Théophile étoit raſſuré ;
Lorſque par le bruit attiré,

On monte dans la chambre : une terreur muette
Fait déja soupçonner l'innocent éploré.
Puis le fer tout sanglant, & les deux corps sans vie
Ne laissent plus douter qu'il ne soit criminel.
On le traîne en prison l'affront est solemnel ;
C'est trop peu d'une mort pour cette perfidie ;
Et déja mille voix portent l'arrêt mortel
C'est alors qu'Intérêt vient tenter Théophile ;
Cet accident lui donnoit beau,
Decele ton ami, veux-tu donc, imbécile,
Etre toi-même ton bourreau ?
Passe encor pour tes jours; mais immoler ta gloire,
Pourquoi ? pour un secret que tu n'as pas promis,
Voir deshonorer ta mémoire !
Songe que tes enfans sont tes premiers amis
Théophile loin de les croire
N'écoutoit pas seulement ses amis ;
Fidélité parloit, ses ordres sont suivis.
Il n'employoit à sa défence
Que le oüi, que le non, mais sans rien déceler ;
Les seuls maux de l'absent ébranlent sa constance,
Et son propre péril ne le fait pas trembler.
Il eût enfin subi la mortelle sentence
C'est assez dit Justice ; il est tems de parler ;
Intérêt, tu vois ma puissance ;
Pour vos plaisirs irions-nous l'immoler
Non, non, dit Intérêt, tu peux tout réveler.

Je consens à sa délivrance.
Justice parla donc, on connut l'innocence ;
Même du criminel qui ne l'est qu'à demi,
On ne croit pas devoir tirer vengeance ;
On lui fait grace, & c'est la récompense
D'avoir pû s'attacher un si fidelle ami ;
Justice est le seul bien des Royaumes, des villes.
Sans elle, tout à redouter.
Quels fous aimeroient mieux traiter
Avec les Philautas qu'avec les Théophiles.

Théophile avec un sien frere,
Neveu d'un oncle riche, habitoient sous son toît,
L'un plein de probité, complaisant, mais sincére,
L'autre plein de détours, aussi malin qu'adroit,
L'aîné songe à servir, le cadet songe à plaire ;
L'un s'en tenoit à l'oncle, & l'autre alloit tout droit,
A la succession, par fraude, par mistére,
Par médisance, il croyoit tout de droit,
L'oncle riche un beau jour mourut de mort subite;
C'étoit la mode, alors comme aujourd'hui ;
Le Neveu juste étoit seul avec lui ;
Le fripon étoit en visite ;
Nous dirions mieux, en débauche, je croi.
N'importe, après des pleurs versés de bonne foi,
Après de vrais sanglots dont son cœur se soulage,
Il ouvre une cassette ; & parmi maint papier,
Trouve deux testamens, dont le premier plus sage,

Le faisoit unique héritier.
En faveur du cadet s'expliquoit le dernier;
Fruit de la flaterie & de la médisance,
Fruit du vieil âge aussi sot que l'enfance.
Tout est pour le cadet, pour lui pas un denier,
C'est alors qu'Intérêt assiége Théophile,
Cet incident lui donnoit beau;
Brûle ce testament, veux-tu donc imbécile,
Plus gueux que Diogène habiter son tonneau,
La belle occasion de te venger d'un frere
Qui te mettoit à l'hôpital!
Brûle, brûle, rends-lui le mal
Que le traître t'a voulu faire.
Passe encor pour l'aider; ce sera ton affaire;
Mais te trahir toi-même! & te deshériter!
Quoi, tu ne te rends point: tes enfans & ta femme?
Tu peux les mettre à l'aise! & tu les vas jetter,
Dans le besoin, dans la disette infâme!
Ton oncle l'a voulu, Dieu veuille avoir son ame:
Mais puisque tu l'aimois, sauve-le donc du blâme,
Et songe à réhabiliter
Sa mémoire qu'il deshonore.
Intérêt préchoit bien; qu'auroit-il dit encore!
Mais on a beau précher qui ne veut écouter.
Ce bien n'est pas à moi; réponse à la harangue
De l'orateur qui s'en mordoit la langue.
Théophile remit & sans condition,
Le testament & la sucession,

Or, comment dans cettte avanture,
En usa le cadet! hélas je n'en sçai rien;
Ce qui suffit, c'est qu'on voit bien
Qu'intérêt perdit la gageure,
Que sert de tant argumenter?
Justice est le seul bien, des Royaumes, des Villes;
Quels fous aimeroient mieux traiter
Avec les Philautas qu'avec les Théophiles?





SALNED ET GARALDI,

NOUVELLE ORIENTALE;

Par feu M. DE LA MOTTE.



N jeune garçon de *Basra* vit un jour entrer dans sa boutique une Dame bienfaite qui marchanda quelques étoffes. La voix & les discours de la Dame plurent au Marchand; & il engagea la conversation avec elle d'autant plus aisément, que lui-même plaisoit aussi à la Dame. Elle leva un peu son voile, sous prétexte de chaleur; mais en effet, pour

laiſſer entrevoir ſa beauté qui acheva d'enflâmer le Marchand. Il s'y prit ſi bien qu'il s'informa ſans impoliteſſe de l'état de la Dame. Il apprit qu'elle étoit fille d'un Bourgeois de la Ville,d'une fortune aſſez médiocre ; & comme la ſienne étoit conſidérable, il s'enhardit à déclarer ſon amour, qui s'accrut encore par ſon eſpérance.

Il ſe tiendroit le plus heureux de tous les hommes, dit-il à la Dame, ſi elle agréoit qu'il la demandât à ſon pere, & il ſe jetta à ſes genoux pour obtenir ſon agrément. Elle leva alors tout ſon voile ; & lui laiſſa voir le plus beau viſage du monde, embelli encore par la pudeur qu'y venoient d'exciter le diſcours & la propoſition du Marchand. Il n'eſt pas juſte, dit-elle, que vous vous engagiez plus avant dans un deſſein ſi important, pour une perſonne que vous ne connoîtriez pas tout à fait. Regardez-moi. Voyez de quelle compagne vous voulez-vous charger ; & ſi ma vûe ne vous donne pas de nouveanx conſeils, je vous avoue que le ſuccès de votre recherche

m'intéreſſera autant que vous. Le Marchand fut tranſporté de joie, & lui témoigna la plus vive impatience de réuſſir. Ils ſe ſéparerent avec ces ſentimens; & le Marchand ne perdant pas de tems à conclure cette affaire, il la conſomma en peu de jours. Le pere de *Salned* (c'étoit le nom de ſa Dame), fut ravi d'établir ſi avantageuſement ſa fille; & les nôces ſe firent dès que tout fut prêt pour les célébrer. Dans les mouvemens de la fête, Salned fit une legere chûte; mais la joye ne fut interrompuë que par la premiere frayeur qui ſe diſſipa dans le moment. Les Epoux étant enfin demeurés ſeuls, & s'étant couchés, *Aſem* (c'étoit le nom du mari) fit à ſa femme de nouvelles proteſtations d'un amour éternel, & d'un ton plus paſſionné qu'il n'avoit fait encore. A peine pouvoit-il concevoir le bonheur dont il jouiſſoit, & il ne demandoit d'autre grace au Ciel, que de le lui faire goûter long-tems, auſſi pur & auſſi tranquille. *Salned* répondit à ſes tranſports par les ſentimens les plus tendres. C'eſt vous, dit-elle, qui

m'avez fait connoître l'amour. Jufqu'au moment de votre vûe, j'avois regardé les hommes avec mépris, & je m'étois bien propofé de ne leur jamais engager ma liberté. Vous m'avez donné un nouveau coeur, & je fuis plus ravie d'être votre efclave, que fi l'on me donnoit l'empire du monde. Sa voix s'altera en prononçant ces mots. Elle fentit des douleurs violentes. *Afem* appella fes domeftiques, & les douleurs de *Salned* croiffant toûjours, elle accoucha enfin d'un enfant dont fa chûte avoit avancé le terme. *Afem* demeura quelque tems immobile, & muet d'étonnement & de douleur. *Salned* s'évanouit; on la fit revenir, & *Afem* reprit enfin la parole. Ah! perfide, s'écria-t-il, quel fpectacle venez-vous de me donner? & quel difcours me teniez-vous dans le moment! vous êtes trop indigne des fentimens que vous m'aviez infpirez; ils fe changent en haine & en mépris, & je mets deformais mon bonheur à ne vous plus voir. *Salned* fondoit en larmes, & à peine pût-elle prononcer ce peu de paroles, entrecou-

pées cent fois par ses gémissemens....Mon cher Epoux ! j'ose encore vous donner ce nom, vos reproches sont raisonnables, mais je ne les ai pas mérités. Me voilà mere, & je ne sçai comment cela s'est fait. Si je vous en impose, puissiez-vous me haïr toûjours. Vengez-vous d'une Epouse innocente, qui doit vous paroître coupable. Je mourrai contente, puisque je ne saurois me plaindre ni de vous ni de moi .... Perfide ! répondit *Asem*, n'espérez pas m'abuser par ce faux air d'innocence. Il est impossible d'imaginer rien qui vous justifie. Je devrois laver mon mon affront dans votre sang, mais je veux vous laisser vivre : peut-être en me vengeant moins, vous punis-je mieux. Je vous répudie ; séparons-nous pour jamais. Ah ! cruelle, pourquoi êtes-vous venue empoïsonner ma vie ? .... ô ciel ! s'écria *Salned*, fais-tu donc un prodige pour me rendre malheureuse ? *Asem* répudia donc *Salned* ; & la renvoya chez son pere qui la désavoua pour sa fille, la chassa comme une infâme, & lui défendit de paroître jamais à ses yeux. *Salned*

fortit à l'inftant de la ville, & marcha long-tems fans fçavoir où elle alloit, ni ce qu'elle faifoit. Toute occupée de fon malheur, elle n'avoit ni deffein ni crainte : enfin la laffitude l'arrêta ; & à l'entrée de la nuit, elle fut obligée de fe repofer au coin d'un bois, où elle *fentit* encore plus amerement la funefte fituation où elle étoit réduite. Quelques momens après, elle entendit à quelques pas d'elle, des foupirs & des plaintes. Comme elle n'étoit pas en état de rien craindre, elle eut le courage d'aller vers la voix qu'elle entendoit. Elle entrevit enfin une femme mourante, qui perdoit tout fon fang ; elle s'approche, & lui demande par quel malheur elle fe trouve en ce lieu & en cet état... Je meurs, lui répondit *Garaldi* (c'eft ainfi que fe nommoit la Dame mourante) je meurs de la main du feul homme que j'ai aimé, & je l'aime encore. La cruauté qu'il a exercée fur moi, eft jufte, quoique je fois innocente. Ces mots exciterent de nouveau toute la douleur de *Salned* ; elle verfa un torrent de larmes tandis que

Garaldi s'affoibliſſant, perdit toute connoiſſance. *Salned* déchira ſes voiles pour arrêter le ſang de la malheureuſe *Garaldi*, & comme elle tournoit ſes yeux de tous côtés pour chercher du ſecours, elle apperçut près de-là une petite lumiere ; elle y traîna, le mieux qu'elle pût l'Infortunée, qui au diſcours qu'elle lui avoit tenu, lui paroiſſoit une autre elle-même. Elles arriverent enfin à la hûte d'un *Santon*, qu'elles apperçurent tellement plongé dans la méditation, qu'il n'avoit entendu aucun bruit, & qu'il ne s'en détourna pas même quand elles entrerent. *Salned* l'appella ; il revint enfin à lui, & *Salned* lui demanda du ſecours pour la Dame évanouie qu'elle tenoit dans ſes bras. Le *Santon* ſaiſit cette occaſion de charité comme une récompenſe de ſa priere. Il fit revenir la Dame avec quelques eſſences, viſita ſes bleſſures, qu'il ne trouva pas dangereuſes, & il y appliqua un beaume merveilleux qu'il faiſoit lui-même, & dont il ne ſecouroit que les fideles. Il fit enſuite un lit de nattes pour les Dames, leur apporta des

dattes, & quelques autres fruits, en leur faisant excuse de sa pauvreté, & pour les laisser libres, il se retira hors de la cabanne en leur disant qu'il n'étoit pas loin d'elles, & qu'elles n'avoient qu'à l'appeller dans le besoin. Les Dames furent extrémement sensibles à la charité & aux égards de *Santon*. Après un leger repas, elles se reposerent; & le *Santon* revenant le lendemain, trouva la Dame presque guérie. Il s'informa alors du sujet de leur disgrace. *Salned* lui raconta la premiere son avanture, dont le *Santon* parut fort surpris, avec la discrétion cependant de ne laisser paroître aucun doute de l'innocence de *Salned*.... Mon avanture n'est pas moins extraordinaire, dit alors *Garaldi*; & j'aurois tort de ne pas croire *Salned* innocente, puisque j'ai le malheur de paroître aussi coupable, sans avoir rien à me reprocher. L'homme qui me poignarda hier dans ce bois, est un Seigneur de la ville de *Basra* qui me recueillit chez lui, il y a dix années. Je venois de perdre mes parens qui me laissoient dans la derniere misere; je n'a-

vois encore que six ans, & personne ne s'offroit à me secourir. *Carim*, ce Seigneur dont je parle, passa par l'endroit où j'étois; il s'attendrit sur mon état ; fut touché de ma beauté naissante ; & ne pût souffrir qu'on m'abandonnât à la charité incertaine du Public, & dans la suite aux conseils de la misere. Il m'emmena chez lui, m'y fit élever comme sa fille, prit un soin particulier de mon éducation, & fut charmé du fruit que j'en tirai. Ma beauté, mon esprit se perfectionnoient tous les jours. *Carim* s'attachoit tous les jours davantage à moi, & ma reconnoissance croissoit avec son amour. Il m'appelloit sa fille ; je l'appellois mon Pere ; mais à peine eu-je dix ans, que sa tendresse prit un autre air & un autre ton. Il m'appelloit toûjours sa chere *Garaldi*, & sans qu'il me le dit, je l'appellois mon cher *Carim*. Nous nous trouvâmes Amans, sans y avoir pris garde. Ses sentimens croissant toûjours, il me déclara le dessein de m'épouser ; & je lui parus plus touchée du plaisir qu'il me faisoit, que de l'honneur où il vou-

loit m'élever. Il y a six mois que nous nous mariâmes. Nous étions charmés d'être l'un à l'autre : mais malheureusement, je plus autant à un jeune Seigneur du voisinage, que je plaisois à *Carim*. Ce jeune homme nommé *Zenodor*, désespérant de m'amener à ses sentimens, prit le parti de la ruse & de la violence. Il gagna par ses presens quelques-uns de mes domestiques ; & une nuit qu'il sçavoit que *Carim* ne reviendroit pas chez lui, il se fit introduire dans ma chambre, dès qu'il me crut endormie ; & ayant mis sa robe & son poignard sur une chaise auprès du lit, il s'y coucha. Je me reveillai, épouvantée de sentir quelqu'un près de moi. Il tâcha de me calmer par les discours les plus tendres & les plus passionnés ; mais ne pouvant diminuer l'horreur que j'avois de son action, il voulut user de violence. Je me jettai sur son poignard que je découvris à la lueur d'une lampe qui étoit dans ma chambre, & j'allois l'en frapper, quand ses cris attirerent des gens qu'il avoit amenés avec lui en cas de péril. On m'ar-

racha le poignard, & le jeune homme me dit alors : vous voyez, Madame, que je ſuis encore le maître de votre honneur & de votre vie ; mais votre courage & votre vertu m'ont donné tout à coup d'autres ſentimens. Loin de ſuivre le deſſein violent que mon amour m'inſpiroit, me voilà à vos genoux pour vous en demander pardon. Oubliez mon crime, ne voyez que mon repentir, & promettez-moi pour prix de mes derniers ſentimens, de ne point réveler ma violence. Je lui jurai par le Prophéte de lui garder le ſecret ; & il me parut ſi pénétré de douleur, que je ne me repentis pas de l'égard que je lui accordois. Le lendemain, étant couchée avec *Carim*, & rêvant dans mon ſommeil à l'avanture de la nuit précedente, j'éprouvois, ſans me réveiller, les mêmes mouvemens que j'avois éprouvés la veille : je m'agitois en dormant, comme ſi ce jeune homme m'eût fait encore violence. Je me jettai ſur le poignard de mon mari qui étoit à la même place, où la veille, *Zenodor* avoit mis le ſien,

& j'allois en frapper *Carim*; mais heureusement pour lui & pour moi-même, puisqu'il vit encore, il se réveilla au bruit que je faisois, en m'agitant; & se saisissant du poignard. Ah! malheureuse, me dit-il, est-ce là la récompense de tout ce que j'ai fait pour toi? Mon innocence fit l'effet du crime, & je demeurai muette d'étonnement, quand je pûs lui dire que je dormois, & que mon action étoit l'effet d'un rêve. Ah? cruelle, me répondit-il, que n'est-il vrai, ou du-moins, que ne puis-je le croire? La crainte de ne pouvoir le désabuser, l'embarras de ne pouvoir lui réveler l'avanture de la nuit précédente, tout cela ne me permit de parler qu'avec un trouble plus propre à confirmer le soupçon, qu'à le dissiper. *Carim* de son côté me faisoit mille reproches entrecoupés de soupirs & de pleurs. Je le pressai cent fois de me plonger le poignard dans le sein, s'il refusoit de me croire, & il parut enfin réprendre quelque confiance en moi: mais lorsqu'il se leva, comme il me l'a dit, en me frappant dans ce bois, il

trouva une ceinture d'homme que *Zenodor* avoit oubliée, & qui ne lui laissa plus douter que je ne fusse infidelle. Il resolut de se venger ; & pour y réussir, il feignit de me croire ; il reçut mes caresses ; & se fit la violence d'y répondre d'une maniere qui me le fit juger sans soupçon. Hier nous vinmes nous promener dans ce bois, & lorsque j'y pensois le moins, je le vis tirer son poignard, & la ceinture qu'il avoit trouvée dans la chambre. Tiens, perfide, me dit-il, vois la preuve de ton crime, & reçois-en le prix, il me frappa d'une main tremblante, & s'éloigna, en me laissant encore entendre ses soupirs.

Le *Santon* fort étonné de la singularité de ces Avantures, s'attendrit sur le sort des Dames ; il les exhorta à soutenir cette épreuve avec résignation & à ne pas mériter par leurs murmures, les disgraces qu'elles n'avoient pas méritées par leurs désordres. Reposez-vous, dit-il, sur la Providence, du soin de votre justification ; elle s'en charge pourvû que vous vous en rendiez dignes par la

patience. Trois ou quatre jours après, dès que les blessures de *Garaldi* furent guéries, le *Santon* leur tint ce discours... » Mes belles Dames: je vous ai secourues, » tant que vous avez eu besoin de moi, » & je n'ai point craint le danger de vos » charmes tant que la charité m'a obligé » de m'y exposer. Je ne serois à présent » qu'un téméraire, si j'osois vous voir da- » vantage. Je me suis retiré du monde pour » en éviter les tentations, & pour vac- » quer sans trouble à la priere. Vous me » devez le secours que je vous ai prêté, » & me rendre ma chere solitude. Voilà » cent Sequins que je tiens de la charité » des fidéles; je n'en sçaurois faire un » meilleur usage que d'en soulager vo- » tre misere. Partez, conservez avec soin » la vertu qui fait encore votre consola- » tion; & comptez que je ne vous per- » drai point de vûe dans mes prieres. « Les Dames ne purent se défendre de la générosité du *Santon*, & elles s'en séparerent avec tous les témoignages d'une profonde reconnoissance. Elles prirent une route qui les éloignoit toûjours de

Basra;

Basra ; & raisonnant en chemin sur ce qu'elles avoient à faire, *Salned* imagina qu'à la premiere ville où elles arriveroient, il falloit acheter des habits d'homme, faire encore quelqu'argent des leurs, & que sous ce déguisement elles n'auroient point à craindre les Avantures que pouvoient leur attirer leur jeunesse & leur beauté. *Garaldi* trouva la proposition raisonnable, & elle fut exécutée à la premiere Ville qu'elles rencontrerent. C'étoit un Port de Mer. Les nouveaux hommes résolurent de s'embarquer sur un vaisseau Marchand qui étoit prêt à partir. Ils acheterent quelques Marchandises pour en faire commerce comme les autres. Le Vaisseau où ils s'embarquerent voguoit heureusement, quand il fut tout à coup attaqué par un Corsaire, auquel on fut obligé de se rendre. Tout ce qui étoit sur le Vaisseau conquis, fut Esclave ; & ce que le Corsaire estima le plus de sa conquête, fut les deux jeunes hommes qu'il s'attendoit à vendre un bon prix. Le Corsaire alla vendre ses Esclaves en différens endroits. Après bien

des tournées, il amena les deux beaux Esclaves qui lui restoient, à *Basra* où il espéra d'en trouver plus qu'on ne lui en avoit offert ailleurs. *Zenodor* qui avoit besoin d'Esclaves s'adressa à lui. Il fut étonné de la ressemblance qu'il trouva entre un des Esclaves & *Garaldi*. Il ne balança pas à en donner ce que le Corsaire vouloit : mais *Coldin* (c'étoit le nom qu'avoit pris *Garaldi*) pria *Zenodor* de vouloir bien ne le pas séparer de son camarade ; *Zenodor* fut encore plus étonné d'entendre la voix de la belle personne qu'il avoit aimée ; & comme s'il eût pris l'Esclave pour elle-même, il lui obéit. Il acheta donc les deux Esclaves, & les emmena chez lui. *Zenodor* les traitoit avec tous les égards d'un bon Maître, & ils le servoient avec affection. *Garaldi* marchant tous les jours par la ville, rencontroit souvent *Carim* ; elle s'arrêtoit alors à le considerer. *Carim* y prit garde un jour, & s'étant plusieurs fois apperçu de l'attention que l'Esclave avoit pour lui, & ses traits lui rappellant sa femme qu'il croyoit avoir poi-

gnardée, il s'informa de l'Esclave où il demeuroit. *Carim* & *Zenodor*, chacun de son côté, étoient continuellement occupés de la ressemblance de l'Esclave avec *Garaldi*, & ne songeoient qu'aux moyens d'éclaircir cette énigme. *Carim* observa un jour l'Esclave qui sortoit de chez *Zenodor*, & lui demanda s'il reviendroit bientôt. L'Esclave lui dit qu'il ne tarderoit guères. J'aurois quelque chose à vous dire, lui dit *Carim* : Attendez-moi, lui dit l'Esclave ; je suis à vous dans un moment. *Coldin* alla à son affaire, & *Carim* entra dans la maison de *Zenodor*, & demanda la chambre de *Coldin* pour l'y aller attendre. Il n'y fut pas long-tems, qu'il entendit *Coldin* qui y montoit avec *Zenodor*. Il se cacha derriere un rideau, & fut témoin de ce qui se passa dans le moment entre *Zenodor* & *Coldin*. Mon cher *Coldin*, lui dit son Maître, ne me déguise rien, & reconnois les bontés que je te témoigne par un sincére aveu de la vérité. Tu ressembles si parfaitement à une femme que j'ai aimée, qu'à peine puis-je douter que ce ne soit toi-même.

Seigneur, lui dit *Coldin*, je ne vous déguiserai rien ; mais ayez auparavant la complaisance de m'avoüer aussi quelque chose ; comment avez-vous perdu cette femme dont je vous rappelle le souvenir? *Zenodor* lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé avec *Garaldi*, & ajouta que quelques jours après le péril qu'il avoit couru avec elle, elle avoit disparu; qu'il ne pouvoit douter que son mari ne s'en fût défait; qu'aparemment les domestiques de *Carim* qu'il avoit gagnés, avoient trahi leur Maîtresse, & que *Carim* l'avoit punie comme une infidelle. Seigneur, lui dit *Coldin*, aimez-vous encore cette Femme? Oüi, lui répondit *Zenodor*, si c'est l'aimer, que de conserver pour sa vertu l'admiration la plus vive & la plus respectueuse. Je n'ai pas cessé, depuis ma malheureuse audace, de pleurer mon crime & les suites funestes que je crois qu'il a eues pour l'innocente *Garaldi*. *Coldin* versa alors un torrent de larmes, lui avoua qu'elle étoit cette infortunée *Garaldi*, & lui apprit comment elle avoit perdu l'amour de son Epoux,

qui croyoit lui avoir ôté la vie, & qu'elle aimoit toûjours avec la même ardeur, d'autant plus qu'elle ne pouvoit l'accuser d'aucune injustice: qu'elle ne doutoit pas même qu'il n'eût souffert autant qu'elle, en rappellant toute sa conduite, qui du moins devoit lui avoir laissé quelque doute de son innocence. Ses larmes redoublerent encore. *Zenodor* ne put retenir les siennes; & *Carim* sortant tout à coup de derriere le rideau, vint se jetter aux pieds de sa femme à qui il ne put s'expliquer long-tems que par ses sanglots & par ses soupirs. *Zenodor* eut quelque confusion de trouver dans *Carim* le témoin de son crime; mais le repentir sincére qu'il venoit d'en marquer, sans l'avoir vû, lui obtint aisément son pardon de *Carim* qui emmena sa femme chez lui avec qui il passa la vie la plus heureuse.

Zunimam (c'est le nom d'homme qu'avoit pris *Salned*, fut ravi du bonheur de *Garaldi*, sa Compagne d'infortune; & il s'en fit, malgré toute apparence, un présage heureux pour lui-même.

Il continua de servir *Zenodor* avec son exactitude & son attachement ordinaire; mais toujours occuppé de la fatalité de son sort, il alla un jour au lieu où s'assembloient quelques Médecins de la ville, & leur proposa une question toute nouvelle, s'il étoit possible qu'une *fille* accouchât sans avoir vû d'homme. La question fit rire d'abord la grave assemblée des Docteurs; mais *Zunimam* les supplia d'y faire plus d'attention. Il leur dit qu'il avoit une soeur qui protestoit que cela lui étoit arrivé, & que sa *vie* dépendoit de l'éclaircissement du prodige. Quelqu'un de ces Docteurs ramena les autres au sérieux. On raisonna, on discuta l'affaire; & à force de raisonner, il se trouva là-dessus des Partisans du prodige. L'esprit humain, qui ne suffit pas le plus souvent à trouver les raisons de ce qui est, est quelquefois assez subtilement ignorant pour trouver les raisons de ce qui n'est pas. La dispute des Médecins se répandit dans la Ville. Ce fut l'entretien courant, & chacun prenoit parti pour ou contre; la plûpart des

femmes pour le contraire. Pendant que cette conversation étoit de mode, une femme de la ville qui regaloit deux de ses amies, mit la question sur le tapis. Les deux amies ne sçurent que rire & plaisanter sur la question, mais celle qui les regaloit, leur dit, je sçais une fille qui jureroit bien qu'elle est dans le cas qu'on croit impossible : & comment cela, lui dirent les deux Commeres ? Je vous le dirois bien, leur répondit *Mandrice*, si vous vouliez être discrettes (c'est ainsi que s'appelloit la femme qui regaloit.) Nous prenez-vous pour des babillardes, s'écrierent à la fois ses deux Commeres ; je mourrois plûtôt que de donner lieu de soupçonner seulement ce qu'on m'auroit confié. Eh bien, leur répondit *Mandrice*, je vous avoüerai franchement que j'ai eû quelques galanteries ; nous n'avons rien à nous reprocher là-dessus. J'eus un enfant avant que d'être mariée ; cela fit quelque scandale ; mon frere & sa fille le sçurent ; & je m'apperçus que ma niéce en conçut du mépris pour moi. Je résolus de m'en venger ; mais je dissimu-

lai pour en mieux trouver l'occasion. Je regagnai, le mieux que je pûs, l'amitié & la confiance de mon frere ; en affectant une conduite reservée dont je me dédommageois en secret. Un jour je priai mon frere de m'envoyer sa fille qu'il me permit de ne lui renvoyer que le *lendemain*. Quand j'eus ma niéce, j'écrivis à mon Amant de venir à minuit dans ma chambre dont je laisserois la porte *ouverte* où je serois couchée avec une amie qui seroit du côté de la ruelle ; qu'il n'y auroit point de lumiere dans la chambre ; qu'il s'y glissat sans bruit & qu'il se couchât près de moi, en observant le silence que je garderois aussi ; que j'étois si impatiente de lui donner des témoignages de mon amour, que malgré toutes ces circonstances qui *diminuroient* peut-être l'agrément de notre rendez-vous, j'aimois mieux le lui donner, tout imparfait qu'il le trouveroit, que de le différer plus long-tems. Je soupai ensuite avec ma Niéce, & je mêlai dans son breuvage un somnifere qui devoit l'endormir profondément.

Nous nous couchâmes ; je me mis du côté de la ruelle, & mon Amant devoit prendre ma Niéce pour moi. Il vint en effet à l'heure que je lui avois marquée ; & le fruit de son erreur fut la grossesse de ma Niéce. C'étoit précisément le succès que j'en attendois, & je n'avois menagé tout cela, que pour me venger du mépris de la petite prude, en la mettant, malgré elle, dans le cas qu'elle avoit à me reprocher. Elle s'en retourna chez son pere qui la maria cinq mois après. La premiere nuit de ses nôces, elle accoucha d'un petit garçon dont quelque chute avoit avancé le terme, sans qu'elle eût eu la moindre idée de l'évenement qui la menaçoit. Les Commeres rirent de l'avanture, en désaprouvant pourtant un peu la malice qu'elles trouvoient avoir été poussée trop loin. Le lendemain, chacune des deux Commeres dit ce secret à l'oreille de plus de vingt amies, qui ne se piquerent que de la même discrétion. L'histoire se répandit dans *Basra*, & parvint jusqu'à *Zuninam*, qui remontant à la source,

découvrit qu'elle venoit de sa Tante, & que le Marchand même qui l'avoit épousée & répudiée, avoit été l'Amant de *Mandrice*. Il alla trouver aussi-tôt le *Cadis* qui voulut bien lui accorder une audience particuliere. *Zunimam* lui exposa toute son avanture & le fait qu'il venoit d'apprendre. Le *Cadis* lui promit justice, & lui dit de se trouver chez lui le lendemain à une certaine heure. Il manda pour la même heure le mari de *Salned*, son Pere, sa Tante & les deux Commeres. Il fit cacher *Salned*, avant que les autres arrivassent; & quand ils furent arrivés il interrogea *Mandrice* sur l'histoire qui s'étoit répandue: *Mandrice* nia d'abord; mais ses Commeres lui soutenant qu'elles la tenoient d'elle, elle ne put en disconvenir, & se réduisit à dire que le mal n'étoit pas si grand, puisque l'homme qui avoit abusé de *Salned* dans son sommeil, étoit celui même qui l'avoit épousée. Ah! Seigneur, s'écria le Marchand, en se jettant aux pieds du *Cadis*, punissez cette Malheureuse. J'ai repudié ma femme qui étoit innocente;

son pere l'a chassée comme une infâme ; elle s'est exilée elle-même & peut-être ne vit-elle plus ? Le Pere demandoit aussi justice de sa perfide soeur ; mais *Zunimam* parut alors. Seigneur, dit-elle au *Cadis*, contentez-vous du bonheur de *Salned*, & daignez accorder la gracē de ma Tante à mes instances & à mes pleurs ! si elle avoit encore le coeur aussi mauvais, elle ne sera que trop punie de me voir heureuse. Le Mari & le Pere de *Salned* ne purent retenir leur joie ; ils l'embrasserent mille fois, en présence du *Cadis* qui fit conduire *Salned* chez son Epoux, où regna depuis une félicité qui ne fut plus interrompue. *Salned* & *Garaldi* n'oublierent point le *Santon* ; & ne doutant pas qu'un dénouement aussi favorable ne fût l'effet de ses prieres, elles lui envoyerent de grands présens dont il ne voulut point, trop content, disoit-il, de les sçavoir heureuses & d'avoir à remercier le Ciel de sa fidélité à justifier l'innocence.

Fin du neuviéme Tome.